

art press

JUILLET-AOÛT 2025 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

INTERVIEW **ROBERT LONGO**
L'IA AU JEU DE PAUME
RICK OWENS RADU JUDE
FESTIVAL D'AIX
SIGMAR POLKE & BICE CURIGER
GABRIELLE WITTKOPF
BOURGEADE FERNANDEZ

534

DOM 9,90€ - PORT. CONT. 9,90€
BEL 9,70€ - CA 14,66 SCA
JAPON 1760 JPY - CH 16,90 FS
MAROC 95 MAD

M 08242 - 534 - F: 7,90 € - RD



Mensuel bilingue paraissant le 25 de chaque mois
Is published monthly

8, rue François-Villon, 75015 Paris
Tél (33) 1 53 68 65 65 (de 9h30 à 13h)
www.artpress.com

* e-mail : initiale du prénom.nom@artpress.fr

Comité de direction : Catherine Francblin, Guy Georges
Daniel Gervis, Jacques Henric, Jean-Pierre de Kerraoul
Catherine Millet, Myriam Salomon
SARL artpress : Siège social 1, rue Robert Bichet
59440 Avesnes-sur-Helpe
Gérant-directeur de la publication : J.-P. de Kerraoul
jean-pierre.dekerraoul@sogemedia.fr
Directrice de la rédaction : Catherine Millet*
Rédacteur en chef adjoint : Étienne Hatt*
Coordinatrice éditoriale et digital manager :
Aurélien Cavanna*
Assistante de direction : Mariia Rybalchenko*
Conseiller : Myriam Salomon
Système graphique : Roger Tallon (†2011)
Maquette / système graphique :
Magdalena Recordon, Frédéric Rey
Traduction : Sauf mention contraire, Léon Marmor
avec l'assistance de DeepL

Collaborations : C. Catsaros, C. Le Gac (architecture)
J. Henric, Ph. Forest (littérature), J. Aumont
F. Lauterjung, J.-J. Manzanera, D. Paini (cinéma)
A. Bureau, D. Moulon (nouvelles techs), J. Bécourt
J. Caux, M. Donnadieu, L. Goumarre, C. Kihm
F. Macherez, L. Perez
Correspondances : Bordeaux : D. Arnaudet
Marseille : R. Mathieu, Rennes : J.-M. Huitorel
Barcelone : A. Le Génissel, Berlin : T. de Ruyter
Bruxelles : B. Marcellis, Hong Kong : C. Ha Thuc
New York : E. Hartney, F. Joseph-Lowery, R. Storr

Publicité / Advertising :
Selene Loiza / publicite@artpress.fr
(33) 1 53 68 65 82
Agenda : Christel Brunet*
Diffusion / Partenariats :
Camille Chatelain* (33) 1 53 68 65 78

Abonnements / Subscriptions orders :
(33) 3 27 61 30 82 (Alice Langella)
serviceabonnements@artpress.fr
France métropolitaine 79€ / Autres pays 95€

Impression : Rotimpres (Espagne)
Origine papier : Couché demi-mat 90gr UPM star Silk
pâte mécanique : Finlande
Contact distribution : Cauris Media (01 40 47 65 91)
Dépôt légal du 2^e trimestre 2025
CPPAP 0429K84708
ISSN 0245-5676 (imprimé) - ISSN 2777-2306 (en ligne)
RCS Valenciennes 318 025 715

Couv. : Robert Longo. Untitled (Eric) [détail].
Série Men in the Cities. 1979-1983. Fusain et graphite
sur papier. 243,8 x 152,4 cm. (© Robert Longo ;
Court. Galerie Thaddaeus Ropac)

© ADAGP, Paris, 2025, pour les œuvres de ses membres

ÉDITO

- 5 **Artiste de mode**
Fashion Artist
Catherine Millet

INTRODUCING

- 6 **Louis Le Kim**
Colin Lemoine

CHRONIQUES / COLUMNS

- 11 **Juste ciel** Good Heavens
Paul Ardenne
14 **L'art en pochette** Record Sleeve Art
Steve Lacy & Robert Thompson
Philippe Ducat

ACTUALITÉS / SPOTLIGHTS

- 16 **Catherine Issert, 50 ans de galerie**
50 Years of Gallery
Isabelle de Maison Rouge
20 **Festival d'Aix, la Biche aux neuf bijoux**
The Nine Jewelled Deer
Emmanuel Daydé

DOSSIERS

- 24 **GRANDE INTERVIEW**
Robert Longo, des miroirs qui se souviennent Mirrors with a Memory
Interview par Guillaume Oranger
34 **Un compagnonnage,**
Sigmar Polke et Bice Curiger
A Companionship
Anne Bertrand
40 **Voir à travers l'IA**
Seeing through AI
Interview d'Antonio Somaini
par Aurélien Cavanna
48 **Rick Owens, passion brute**
Raw Passion
Annabelle Gugnion
54 **Radu Jude, jeux de massacre**
Games of Massacre
Interview par Julien Bécourt

61 EXPOSITIONS / REVIEWS

Time for Women! Tomaso Binga
Jonathan Lasker **L'Horizon sans fin**
Muriel Rodolosse Pollen **Sophie Calle**
Laure Prouvost **Dans le flou**
Énormément bizarre Stefan Bertalan
Marcos Carrasquer **Agathe Pitié**
Guillaume Barth Célia Muller

80 AGENDA

85 LIVRES

Gabrielle Wittkop, l'amoraliste
Pierre Bourgeade, examen du mal
Dominique Fernandez, anti-manuel
de survie en milieu hostile Virginia Woolf,
enquête sur les femmes et l'art d'écrire
Nathalie Quintane, la griffe et la caresse
Laura Chomet, de l'acidité **Houria**
Abdelouahed et Adonis, une invitation
à déssexualiser l'islam Pierre Vincclair,
chants fluviaux **Nadeije Laneyrie-Dagen,**
loin des yeux

95 Comptes rendus

98 LE FEUILLETON DE JACQUES HENRIC

Aragon

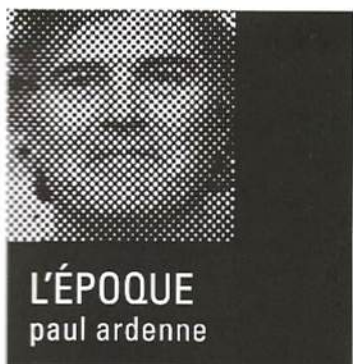
À VENIR, ARTPRESS N°535, SEPTEMBRE 2025

Interview Brice Dellsperger Lucas Arruda
Tacita Dean **Scène libanaise en exil**
Hermann Nitsch **Galerie Dina Vierny...**

PLUS, SUR ARTPRESS.COM

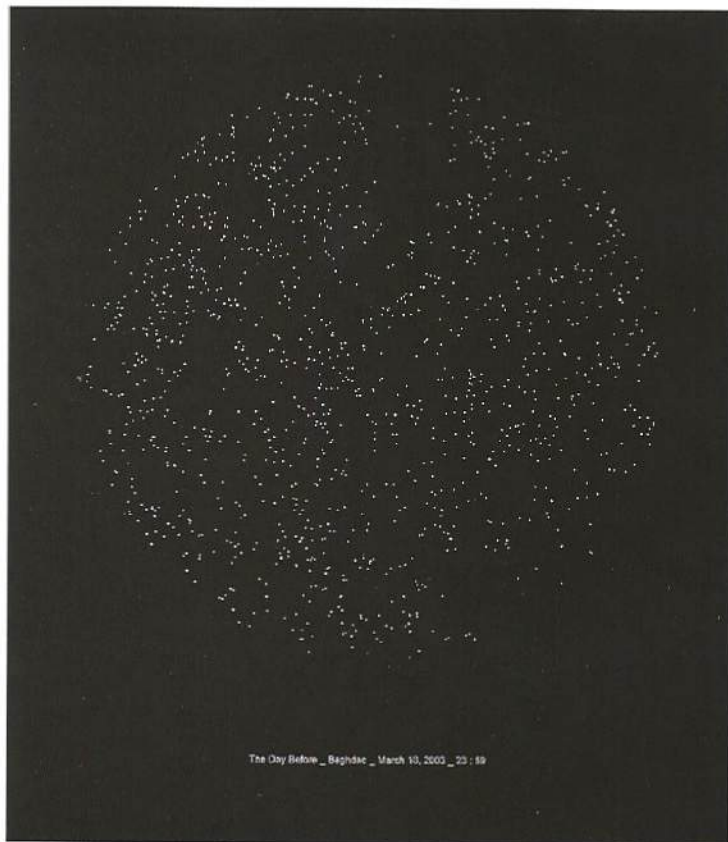
À découvrir sur notre site,
nos « actus en série », échos au numéro,
Flashbacks en archives, Chefs-d'œuvre
du moment, Points de vue, reviews
spectacle vivant et expositions...

Nos lecteurs trouveront sur notre site
une nouvelle version de l'article sur le
centenaire de Joan Mitchell, paru
dans notre numéro de mai, qui intègre
des précisions demandées par la
Joan Mitchell Foundation.



L'ÉPOQUE
paul ardenne

JUSTE CIEL GOOD HEAVENS



■ À la question « Pourquoi regardons-nous le ciel? », l'agent conversationnel de Google répond : « Admiration le ciel et les étoiles permet de prendre conscience de l'immensité du monde dans lequel nous évoluons. C'est une opportunité de prendre du recul et de méditer sur le sens de son existence. » Réponse pertinente qui indexe les deux catégorisations du ciel tel que l'humanité le considère depuis l'aube de la pensée : d'une part, réalité physique ; d'autre part, espace métaphysique inspirant.

La création artistique entretient avec le ciel une relation immémoriale. On représente le ciel, aux premiers temps de l'Histoire, en y installant les créatures surnaturelles censées l'habiter, esprits, divinités aux figures multiples venant orner les temples. Primat de la métaphysique. À partir de l'âge classique, le ciel tel que le figurent plus volontiers les artistes se désencombre, laissant leur place à

Renaud Auguste-Dormeuil. *The Day Before... Star System* (Baghdad). 2004. Baghdad_March 18, 2003_23h59. (© Renaud Auguste-Dormeuil ; Court. l'artiste & galerie In Situ-fabienne leclerc, Grand Paris)

l'atmosphère et à ces « merveilleux nuages » qui ravissent les yeux de l'*Étranger* (1862) de Baudelaire. Glissement, cette fois, vers la physique. Léonard de Vinci, puis Johan Christian Dahl, John Constable, William Turner et les impressionnistes... Cette veine admirative des molécules d'air et du plafond cosmique se prolonge longtemps, au 20^e siècle encore, dans la représentation récurrente des ciels : série *Sterne* (1989-1992) de Thomas Ruff, *Ciels nocturnes* (2002) de Vija Celmins, *Orage* (2000) d'Ange Leccia ou *Cloud in The Eye* (2024) de Juan Manuel Rodriguez, sans oublier *Horizons* (2020), création vidéo sublime de Jean-Baptiste Sauvage – combinai-

son de 2000 images quotidiennes de l'aube méditerranéenne à Marseille. Ajoutons enfin les observatoires d'artistes, Robert Morris (Velsen puis Flevoland dans les années 1970) ou Charles Ross au Nouveau-Mexique (projet *Star Axis* depuis 1971). Une véritable passion. Longue est la liste des points de vue esthétiques sur le ciel, jusqu'à être parcouru en marchant dans les airs, accroché à la structure d'un ballon, comme s'y emploie Abraham Poincheval lors de sa performance *Walk on Clouds* (2019).

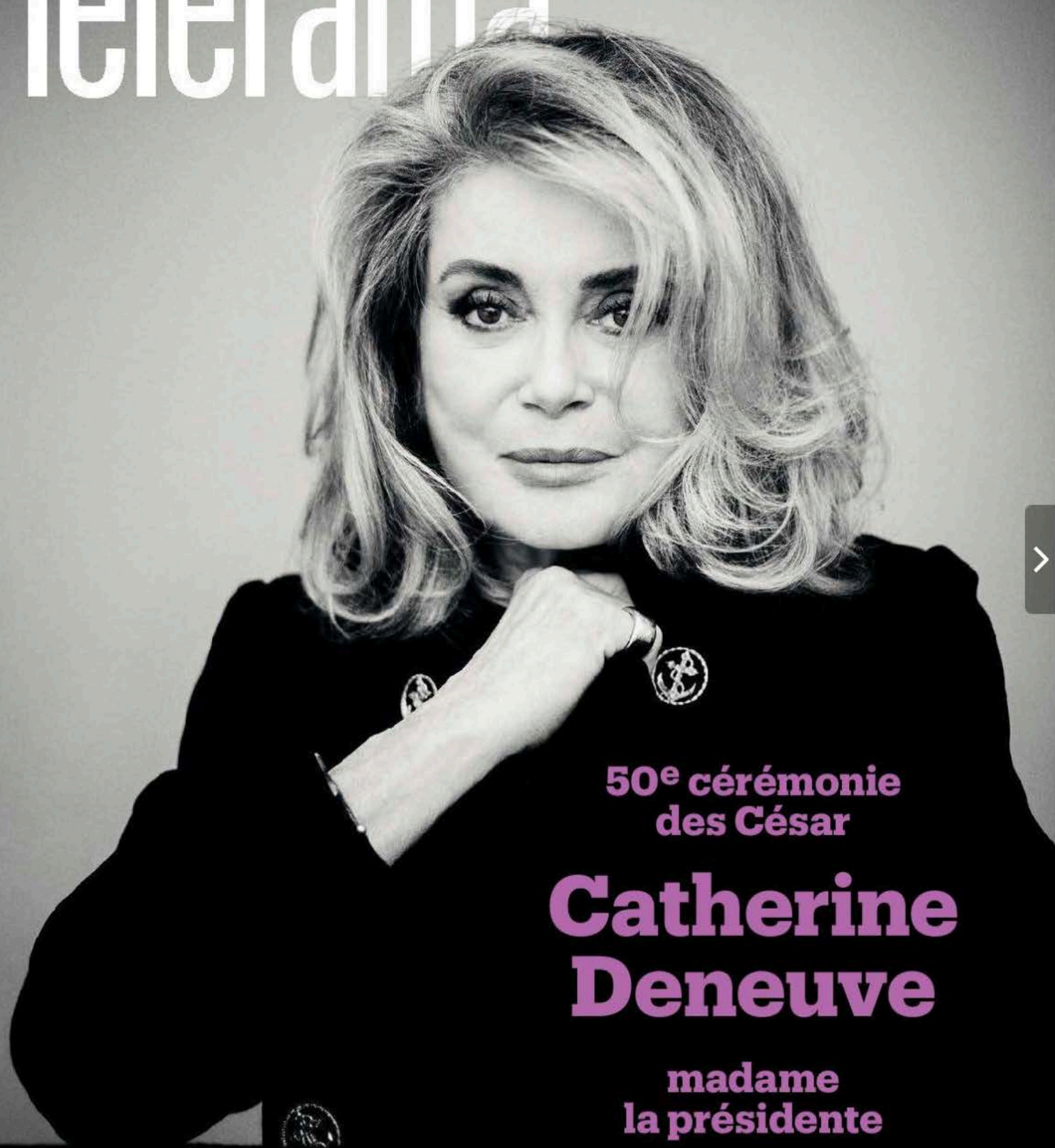
DIVORCE

Physique et métaphysique du ciel, un lien fécond ? Oui, mais sujet à caution. Renaud Auguste-Dormeuil, avec sa série *The Day Before... Star System* (2004), enfonce le clou. L'artiste y montre, sur de grands formats photographiques, des vues de la voûte céleste (des points lumineux sur un fond noir, en tout et pour tout) le jour précédant un événement historique d'importance : veille de l'assaut américain sur Bagdad le 19 mars 2003 ou du largage sur Hiroshima de la bombe A le 6 août 1945. Qu'annoncent ces ciels des plus impassibles ? Rien. S'intéressent-ils aux déboires et aux vicissitudes des Terriens ? Pas le moins du monde. Ici atmosphère, sphères cosmiques et galaxies, avec l'humanité, ne « matchent » pas : cette réalité parallèle ne peut rien pour nous parce qu'elle n'est pas nous, parce que si cet univers-là nous constitue, l'inverse n'est en revanche pas vrai. Et que dire, tout aussi décourageante, de *Strates* (2020-24) d'Yves Monnier, création arts-sciences dont l'objectif est d'« aiguïser notre regard sur le paysage qui compose la strate de l'ère anthropocène » ? De grandes toiles sur des cimaises, préalablement installées au grand air en divers endroits de Grenoble, ont capté la salissure dont le ciel isérois est devenu prodigieux, par dépôt de matières souillées. Triomphe du statut physique du ciel, mais alors en très mauvaise posture dans sa partie basse, cette troposphère où nous respirons, un ciel pollué venu imprimer sa marque jusqu'au cœur de nos musées aseptisés. « Aide-toi, le ciel t'aidera » ? Il

n'est plus l'heure, au constat d'une telle cosmogonie sans attache, de faire confiance au vieil adage incitant à miser sur la Providence, censée nicher « là-haut ». Aide-toi en solitude plutôt, puisque le ciel ne t'aidera plus.

RÉCONCILIATION

Dès lors, rêver de réconciliation entre physique et métaphysique du ciel est-il encore possible ? Comment rendre compte, notamment, de ce qu'on dénommera la « totalité » du ciel, à savoir à la fois sa réalité matérielle et les configurations transcendantes que nous en formons – au moins, du point de vue de cette chronique, de façon symbolique, sans déployer de multiples traités ? Il échoit à Erwan Le Bourdonnec, décrété « ciéologue » par le théoricien du « jardin planétaire » et grand ami des nuages Gilles Clément, d'avoir réalisé cette sorte de prodige, présenté ce printemps passé au centre d'art La Tannerie, non loin de Guingamp. Basé en Bretagne, où les ciels sont réputés changeants, cet artiste que seul intéresse ce qui dépasse du sol s'est fait le spécialiste du *Piège à ciel*, une installation qui incite à lever la tête (ancien bunker de l'île d'Hœdic, dans le Morbihan, 2008-2010). Son chef-d'œuvre, l'*Atlas des formes du ciel* (2024), prend la forme d'un polypptyque de dix panneaux rectangulaires de papier, tous de mêmes dimensions et se lisant de gauche à droite, aux airs de planches de l'*Encyclopédie*. Mix de formes graphiques et de notations savantes, cette œuvre textes-images entend définir comment, du ciel, on appréhende la réalité. Par l'observation, qui s'incarne dans de multiples procédures : la vue naturelle, les lunettes de visée, le plan, la fixation d'un horizon... Par la représentation, encore : cartographie, images d'art... Par la religion et le récit mythologique également, qui font du ciel un territoire de repli pour l'âme. Par la « construction », enfin, l'insert de tout ce que les humains envoient dans le ciel et y ajoutent. De quoi donner corps en équité à la matière-ciel, de concert avec l'offre à nos regards, en forme de synthèse, d'un ciel juste. ■



**50^e cérémonie
des César**

**Catherine
Deneuve**

**madame
la présidente**





REPÉRÉ

Les œuvres du jeune plasticien chinois Libo Wei sont une ode à son enfance et à un monde disparu.

Où vont les sensations qui ont bercé notre enfance ? La question hante l'artiste chinois **Libo Wei**, diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, après un passage par les Beaux-Arts de Nantes et des études de français en Chine. Né en 1994 à Lanzhou, le plasticien taille le bois et tourne la terre à partir de ses souvenirs ou de photos de la maison de ses grands-parents, démontrant avec une simplicité bouleversante que l'enfance est une intarissable source de création.

Toute son œuvre est imprégnée de l'univers dans lequel il a grandi. Ses sculptures sophistiquées reproduisent les décors de sa prime jeunesse désormais impalpable, les immeubles ayant remplacé la maison en bois. Il copie aussi à la perfection les fruits de son enfance – des poires nashis, des pastèques ou du melon blanc – qu'il modèle dans du bois puis expose dans de vieilles armoires. Et reproduit, à l'échelle, un meuble en marqueterie réalisé par son grand-père, ou de grandes jarres vertes remplies d'eau qui servaient autrefois à conserver les aliments. « C'est un temps révolu que je cherche à convoquer », souligne Libo Wei. Ses œuvres traduisent sa nostalgie d'une époque disparue.

► Rémi Guezodje

| « L'art et la vie et inversement », jusqu'au 16 mars aux Beaux-Arts de Paris, Paris 6^e.

| « Furniture and I », jusqu'au 23 février au Frac Île-de-France, Paris 19^e.

Experimenta

Installation

Yves Monnier, Laure Brayer, Marc Higgin, Olivier Labussière...

III

La biennale grenobloise, impulsée par L'Hexagone-Scène nationale, s'étend davantage dans le temps et dans l'espace, proposant désormais, en parallèle de ses spectacles, une quinzaine d'œuvres à découvrir sur quatre sites, elles aussi à la croisée de l'art et de la science. Toutes s'appuient sur la recherche de pointe, mais emportent grâce au sensible. À l'instar des mains apposées sur les pochoirs atmosphériques de l'artiste

Yves Monnier et des scientifiques Laure Brayer, Marc Higgin et Olivier Labussière, en écho à celles sur les parois des cavernes des premiers âges. Ou, sous les voûtes du fort de la Bastille, ces particules cosmiques captées aussi dans leur dimension onirique par la plasticienne Mathilde Reynaud, le designer numérique Damien Baïs et l'astrophysicien Fabien Malbet. ► Charlotte Fauve | Jusqu'au 1^{er} mars, Grenoble, www.experimenta.fr



Apocalypse, hier et demain

William Blake, Kiki Smith, Anne Imhof...

III

Saturée de turbulences blanc laiteux, rose bonbon et jaune phosphorescent, l'immense aquarelle *Atombomb* (1991, photo), de l'artiste contemporaine suisse Miriam Cahn, se veut un avertissement. À une menace terriblement actuelle : son nuage radioactif irradie tout le papier. Pas étonnant que ce paysage de destruction, à la beauté vénéneuse, vienne clore le long circuit semé de plus de trois cents œuvres réalisées entre le Moyen Âge et le XXI^e siècle, que la BNF a réunies autour du thème de l'Apocalypse.

Si le mot usuel évoque bien cataclysmes et désastre pour une fin du monde assurée, il prend sa source dans l'un des textes canoniques les plus fameux : le Livre de l'Apocalypse – que la tradition judéo-chrétienne attribue à saint Jean (aujourd'hui souvent désigné comme Jean de Patmos) – et ses multiples prophéties : révélation des sept chandeliers d'or, combat de

saint Michel et du dragon, destruction de Babylone... Autant de visions flamboyantes pour des œuvres qui nourrissent une exposition généreuse : pages du *Beatus*, un manuscrit aux riches enluminures réalisé au XI^e siècle dans l'abbaye de Saint-Sever ; gravures d'Albrecht Dürer (1471-1528) ; chef-d'œuvre des cartons de la tapisserie du château d'Angers d'Hennequin de Bruges (XIV^e siècle) ; dessin du Jugement dernier de l'Anglais William Blake. L'ensemble est complété de nombreuses créations contemporaines. Parmi elles, des extraits de *Melancholia*, le film de Lars von Trier, des tapisseries et dessins de l'Américaine Kiki Smith, des tableaux du Français Laurent Grasso. Sans oublier ce triptyque enflammé mêlant images numériques et peinture de la peintre et performeuse allemande Anne Imhof. ► Laurent Boudier | Jusqu'au 8 juin, BNF François-Mitterrand, Paris 13^e, bnf.fr

Experimenta

Installation

Yves Monnier, Laure Brayer, Marc Higgin, Olivier Labussière...**TTT**

La biennale grenobloise, impulsée par L'Hexagone-Scène nationale, s'étend davantage dans le temps et dans l'espace, proposant désormais, en parallèle de ses spectacles, une quinzaine d'œuvres à découvrir sur quatre sites, elles aussi à la croisée de l'art et de la science. Toutes s'appuient sur la recherche de pointe, mais emportent grâce au sensible. À l'instar des mains apposées sur les pochoirs atmosphériques de l'artiste

Yves Monnier et des scientifiques Laure Brayer, Marc Higgin et Olivier Labussière, en écho à celles sur les parois des cavernes des premiers âges. Ou, sous les voûtes du fort de la Bastille, ces particules cosmiques captées aussi dans leur dimension onirique par la plasticienne Mathilde Reynaud, le designer numérique Damien Baïs et l'astrophysicien Fabien Malbet. ► *Charlotte Fauve*
| Jusqu'au 1^{er} mars, Grenoble, www.experimenta.fr



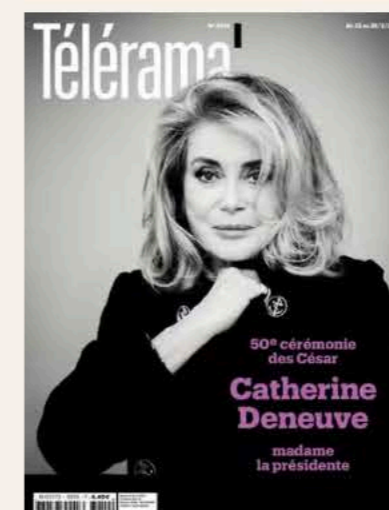


Accueil > Arts

Avec “Experimenta” à Grenoble, l’art explore le réel

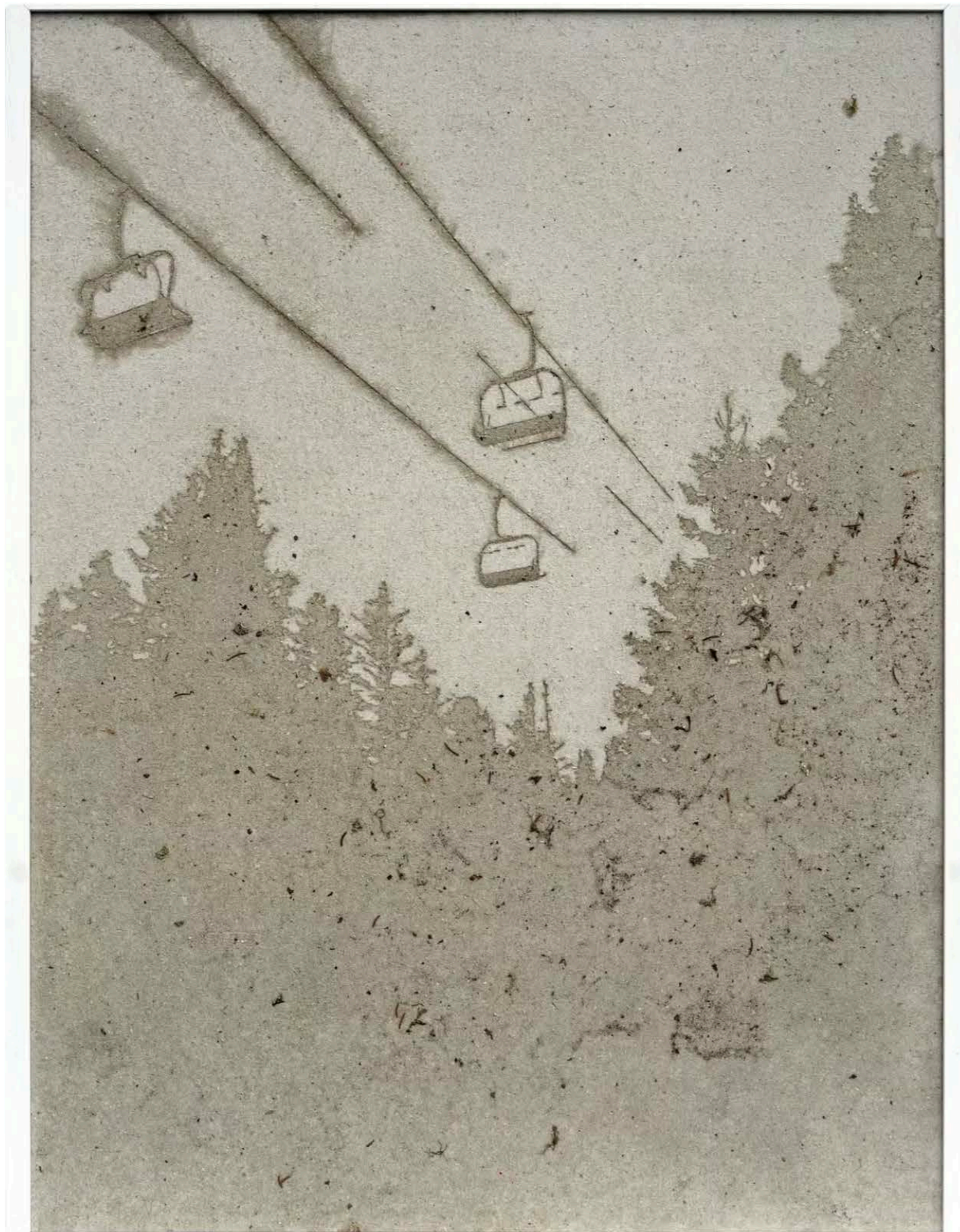
En marge des spectacles de l’édition 2025, dix-huit œuvres sont à découvrir dans la cité iséroise et alentour, de La Bastille à Saint-Martin-d’Hères.

TTT Très Bien

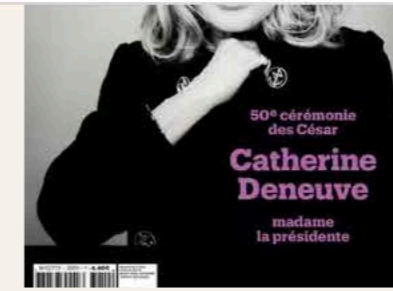


Le magazine en format numérique

Lire le magazine



« Strates », d'Yves Monnier. À voir au musée de Grenoble.



Le magazine en format
numérique

Lire le magazine

Télérama rencontre

**Vanessa
Springora**

Éditrice et écrivaine

**Mardi 4 mars
à 19h30**

à l'auditorium
Télérama

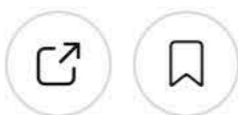


« Strates », d'Yves Monnier. À voir au musée de Grenoble.

Par **Charlotte Fauve**

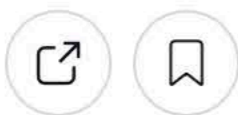
Réservé aux abonnés 

Publié le 20 février 2025 à 09h02



La biennale grenobloise, impulsée par L'Hexagone-Scène nationale, s'étend davantage dans le temps et dans l'espace, proposant désormais, en parallèle de ses spectacles, une quinzaine d'œuvres, à découvrir sur quatre sites, elles aussi à la croisée de l'art et de la science. Toutes s'appuient sur la recherche de pointe mais emportent grâce au sensible. À l'instar des mains apposées sur les pochoirs atmosphériques de l'artiste Yves Monnier et des scientifiques Laure Brayer, Marc Higgin et Olivier Labussière, en écho à celles sur les parois des cavernes des premiers âges. Ou, sous les voûtes du fort de la Bastille, ces particules cosmiques captées aussi dans leur dimension onirique par la plasticienne Mathilde Reynaud, le designer numérique Damien Baïs et l'astrophysicien Fabien Malbet.

Experimenta, jusqu'au 1^{er} mars, à Grenoble.



Télérama rencontre

Le rendez-vous littéraire de la rédaction

Animé par **Nathalie Crom**

Réserver

Maison Bomais, le couteau suisse éthique de vos projets immobiliers

Sandra Vallet est la fondatrice à la voix douce et au regard déterminé de Maison Bomais. Véritable couteau suisse du projet immobilier, elle nous a ouvert les portes de sa jolie maison qui a signé le début de son génie créatif. Rencontre avec cette femme intelligente aux convictions fortes.

La clé de la réussite : une cohérence globale

Ce qui a déclenché la naissance de Maison Bomais, c'est le premier bébé de Sandra : sa magnifique maison. Une fois les quatre murs et la charpente gardés, tout le reste était à repenser, reconstruire, ré-habiter. Et comme elle le dit si bien, « moi, ça me met des étoiles dans les yeux la rénovation ! » C'est donc pour votre tranquillité d'esprit qu'elle a voulu créer une structure qui vous accompagne dans vos projets immobiliers, que ce soit à l'acquisition d'un bien ou simplement pour la rénovation d'une cuisine devenue inadaptee.

Une créativité en cohérence avec ses convictions

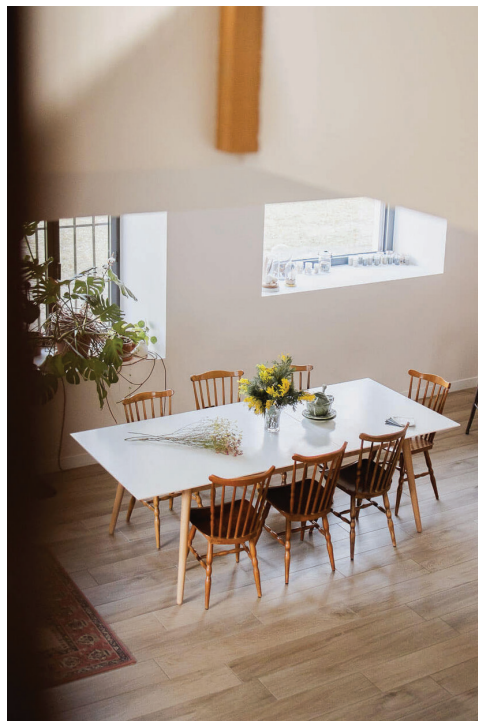
Un doux mélange de mobilier d'antan et de matériaux nobles aux allures modernes compose l'apaisant salon de Sandra. C'est l'illustration parfaite de son travail, et c'est elle qui en parle le mieux : « Je ne suis pas du tout à me débarrasser de tout ce qui existe, je fais du beau et du performant à partir de l'existant et des contraintes du lieu. » Car Sandra a bien conscience que « le réel gros sujet dans les années à venir c'est de savoir comment ne pas avoir trop chaud ». C'est donc dans un but écologique, financier mais aussi de bien-être qu'elle milite pour que ses projets de rénovation soient performants énergétiquement. Pas de doute : nous avons rencontré la parfaite cheffe d'orchestre pour un projet immobilier pérenne.

Maëva Bridonneau

Maison Bomais:

maisonbomais.fr

Article partenaire



La maison de Sandra à Massieu est la parfaite illustration de son travail et de son champ de compétences : bien pensée, chaleureuse et performante énergétiquement. Photos Audrey Langlois-Fossette

agenda

VISITE

DE LA CASAMAURES

Le samedi 1^{er} février, à 15h, la visite de la Casamaures vous transportera dans l'histoire unique de ce joyau architectural.

Casamaures Orangerie
Saint-Martin-le-Vinoux

VISITE GUIDÉE

Dimanche 2 février, de 15h à 16h30, le musée Hector-Berlioz de La Côte-Saint-André propose un voyage sonore et visuel au cœur du XIX^e siècle.

Musée Hector-Berlioz
69, rue de la République,
La Côte-Saint-André

L'HISTOIRE DES CHÂTEAUX FORTS

Le dimanche 2 février, de 16h à 17h, le musée de l'Ancien Évêché propose une visite guidée explorant l'histoire des châteaux forts. Plongez dans l'univers médiéval.

Musée de l'Ancien Évêché
2, rue Très-Cloîtres, Grenoble

EXPERIMENTA

Du 4 février au 1^{er} mars, Experimenta, la biennale, pilotée par l'Hexagone Scène nationale, propose une série d'événements mêlant arts et sciences.

Sur toute l'aggloméra-

tion grenobloise, le territoire du Grésivaudan et du Voironnais

PEINTS TON VALENTIN

Mercredi 5 février, de 19h à 22h30, les ateliers Art'péro vous proposent de venir en binôme, pour peindre vos portraits mutuels en secret, avant de le révéler.

Bar-restaurant Le Fergus
6 quai Yermoloff, La Tronche

HIP-HOP NEVER STOP FESTIVAL

Du 7 février au 1^{er} mars, ce festival dédié à la culture hip-hop propose divers événements à Saint-Martin-d'Hères et Grenoble. Un must pour les amateurs de rythmes urbains.

Programme complet sur
culture.saintmartindheres.fr



culture

Experimenta, les noces fertiles des arts et des sciences

Déjà la douzième édition d'Experimenta, la biennale (du 4 février au 1^{er} mars sur l'ensemble de l'agglomération grenobloise) organisée par l'Hexagone Meylan. Pourtant, l'évènement ne semble pas aussi connu qu'il le mériterait au sein de la capitale des Alpes. Peut-être parce que jusqu'alors l'une de ses manifestations phares s'incarnait dans le salon Minatec sur la presqu'île scientifique, aux portes du CEA. Un endroit où ne se rendent pas spontanément les Grenoblois. Pour cette édition, pas de salon Minatec mais des expositions, des spectacles et des performances recentrés au cœur de l'agglomération. Avec toujours la même ambition : faire se croiser de manière fertile les arts et les sciences. Deux parcours thématiques traversent les nombreuses propositions : États des eaux et Empreintes, vice versa.

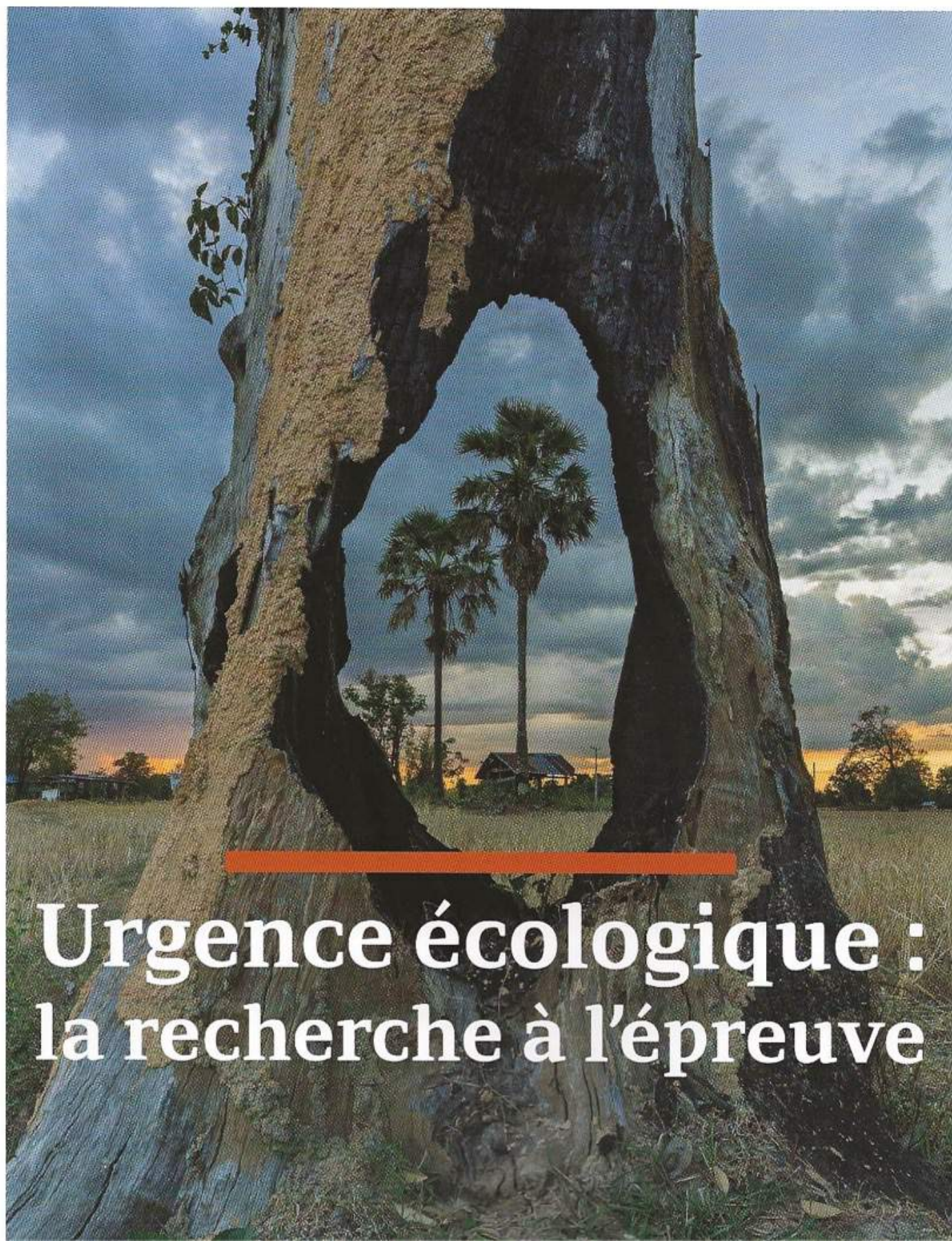
Adèle Duminy

Découvrez nos cinq coups de cœur en vous rendant sur notre site
lesmondaines.com/
experimenta-biennale-2025/

Article partenaire



Ici, une œuvre de l'exposition "Strates" qui sera visible au Musée de Grenoble dès le 8 février. Photo Yves Monnier



Urgence écologique : la recherche à l'épreuve

Urgence écologique :

- 1 Édito,
Noël Corbin, *délégué général
à la transmission, aux territoires
et à la démocratie culturelle*
- 4 Préface,
C. Graindorge



6-47

**Impact du
changement
et destruction
des éco-
anthroposystèmes**

8-20

**Inscrire l'écologie comme
politique publique
de la recherche culturelle**

- 8 La transition écologique :
opportunité et nécessité
de construire de nouveaux liens,
C. Pourchez et A. Wiame
- 12 La mise en œuvre d'une démarche
de transition environnementale
dans un établissement public
de recherche : l'exemple du CNRS,
B. de Geyer
- 15 La recherche dans le domaine de
l'environnement à l'Agence nationale
de la recherche (ANR). Mobiliser
les différents champs du savoir,
C. Courtet et J. Mia
- 18 Les sciences humaines et sociales
au défi du changement climatique,
S. Maljean-Dubois et S. Vermeersch

21-32

**Constituer de nouveaux
corpus de doctrines
qui dialoguent entre elles**

- 21 Cité anthropocène : pour une
conversation continue entre sciences,
arts et société à l'heure de l'urgence
écologique, F. de Gasperi
- 24 La climatisation du Patrimoine culturel
immatériel (PCI), C. Bortolotto
- 26 Langues et cultures face aux défis
écologiques, J. L. Léonard
et K. D. Léonard
- 28 L'impensé du numérique, C. Debray
- 30 L'urgence climatique : un levier
de métamorphose pour la pratique
artistique, F. Léaustic

33-47

**Donner à comprendre
l'histoire environnementale
et l'écologie sociétale**

- 33 Imaginaires de l'Apocalypse, L. Lewis
- 36 Explorer le passé pour améliorer
le futur, M. Boulen, M. Cabanis
et S. Eusébe
- 39 Aspects et impacts environnementaux
des pratiques archéologiques,
V. Letellier
- 42 Comprendre et réduire l'empreinte
environnementale de nos activités
de recherche : le Groupement
de recherche (GDR) Labos 1point5,
M.-A. Foujols et C. Serrano
- 45 Le vocabulaire de la transition
écologique et énergétique,
É. Quillot



48-113

**Implication,
prévention
et protection**

50-56

Prévenir

- 50 Les plans de sauvegarde des biens
culturels (PSBC) : l'aide apportée par
le Service interministériel des archives
de France (SIAF) à son réseau,
T.-P. Nguyen
- 52 La protection des collections
patrimoniales des bibliothèques
territoriales : vers la mise en place
de plans de sauvegarde des biens
culturels sur le territoire national,
M. Rega
- 53 Les « ateliers plans de sauvegarde
des biens culturels (PSBC) » du Centre
de recherche et de restauration
des musées de France (C2RMF),
M. Courselaud, J. Périllat-Mercerot
et J. Rémy
- 54 Bibliothèque nationale
de France : concilier stratégie
écoresponsable et conservation
patrimoniale, S. Bouvet et V. Rottier

57-75

**Soutenir la décarbonation
et la sobriété qualitative**

- 57 Les musées de France, acteurs
de la transition écologique, C. Chanas,
G. Crouan, V. Donzeaud et G. Magnier
- 61 Les bibliothèques dans la transition
écologique : à la recherche
de la donnée, J. Ouazzani
- 64 Documenter l'impact environnemental
du livre et de la presse numériques
en bibliothèque de lecture publique,
A. Inaudi et P. Legros

la recherche à l'épreuve

- 67 La frugalité numérique en bibliothèque publique, une stratégie pour préserver la continuité du service public et réaffirmer l'urgence d'agir, *M. Le Torrec*
- 70 Transition écologique, quelle transformation pour les bâtiments d'archives ?, *A. Leduc*
- 73 Pour un outil d'évaluation et de trajectoire carbone des chantiers « monuments historiques », *M. Bacot et R. Martin*

76-95

S'engager collectivement

- 76 Le Cerema au cœur d'un écosystème d'acteurs et de projets autour de la réhabilitation énergétique du bâti ancien, *É. Héberlé et A. Litvak*
- 79 Archives et numérique responsable : un engagement collectif, *H. Maurin, D. Naud et L. Vignaud*
- 82 Faire bouger les normes... État des lieux des recherches sur le climat adapté à la conservation des biens culturels en France et en Europe, *T.-P. Nguyen*
- 84 Les objectifs de conservation verte au cœur du plan d'action des normes européennes de conservation des biens culturels, *J. Kagan et D. Liot*
- 86 Le château d'Espeyran et son Obligation réelle environnementale (ORE) : une conviction, une démarche, des actions, *H.-L. Camplo, L. Déjeux et V. Lévy*
- 89 Archéologie, responsabilité sociétale des organisations (RSO) et développement durable : l'exemple du département du Calvados, *Y. Gourgoury, V. Hincker et G. Schutz*
- 92 Du projet de site au projet expérimental de territoire : le cheminement du Grand Site de France de Bibracte - Morvan des Sommets, *V. Guichard*

96-113

Concilier

- 96 À l'interface du patrimoine culturel et du changement climatique : le soutien du programme Horizon Europe et de la Joint Programming Initiative on Cultural Heritage (JPI CH) à la recherche, *S. Shen*

- 99 Des approches sensibles pour penser les transformations des milieux de vie : expériences de recherche-création dans le projet Sensibilia, Agence nationale de la recherche (ANR), *S. Balez et O. Labussière*
- 102 La rétro-ingénierie des cultures constructives locales pour répondre aux grands enjeux globaux actuels : l'expérience de CRAtère, *D. Gandreau et T. Joffroy*
- 106 L'approvisionnement en pierre de taille des chantiers « monuments historiques » dans le contexte carrier actuel, *P. Bromblet et L. Leroux*
- 110 Poser les bases d'un tourisme culturel et durable dans les « Petites Cités de Caractère », *L. Mazurier et N. Monquaut*



114-157

Innovation et transmission

116-132

Acquérir et maîtriser de nouvelles connaissances

- 116 Le projet C-ADER (Conservation d'aéronefs anciens : diagnostic non-destructif des altérations pour une protection intelligente contre la corrosion), *D. Flotté, F. Mirambet, A. Mirambet-Paris et E. Rocca*
- 119 Vers une gestion plus durable et responsable de l'eau dans les activités de conservation-restauration : un projet du GAECO, *M. Duranton, J. Échinard, A. Gall-Ortlík, B. Lavédrine, E. Pellizzi et R. Perez*
- 122 Utilisation des photons : solution innovante au service de la conservation du patrimoine culturel, *F. Boust, A. François et J. Leplat*

- 124 La condensation, facteur d'altération des matériaux - un nouvel enjeu patrimonial face au changement climatique, *A. Bourges*
- 127 Renaissance d'une essence patrimoniale : l'orme, *J. Pinon*
- 129 La sauvegarde des buis, *M. Guérin*
- 131 Un outil de détection précoce des infestations au service du patrimoine pour pallier le recours aux traitements systématiques et énergivores, *F. Fohrer et S. Le Conte*

133-157

Accompagner la montée en compétences

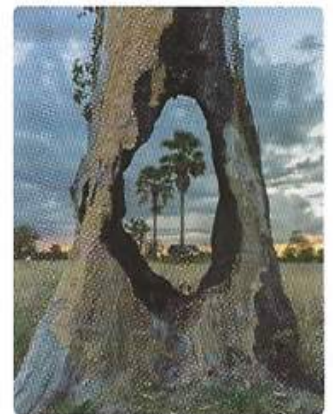
- 133 Architecture & écologies. La part enseignée, *P. Madec*
- 136 Dix ans de PoCa, formation en architecture post-carbone, *J.-F. Blassel*
- 140 Les origines et la création du réseau ENSAECO, *D. Toubanos et P. Villien*
- 143 Ambiances nocturnes durables, l'évolution des pratiques et cultures de l'éclairage artificiel au service de l'environnement et de la santé, *N. Houel*
- 146 La boussole de la transition écologique. Pour le renouvellement des pratiques de recherche en architecture face au dérèglement climatique, *P. Mantziaras*
- 149 RESSOURCES, une plateforme pédagogique pour enseigner la construction et la réhabilitation en matériaux bio-géo-sourcés, *A. Colletta, F. Dejeant et L. Fontaine*
- 152 Formation des conservateurs et restaurateurs à l'Institut national du patrimoine (INP) : recherches sur l'écoresponsabilité, *S. Blenner-Michel et O. Zeder*
- 154 La politique publique du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) à l'aune de l'urgence climatique, *C. Lacoue et L. Thomas*

Dossier coordonné par

CATHERINE GRAINDORGE

Rédactrice en chef, Délégation générale à la transmission, aux territoires et à la démocratie culturelle, Sous-direction des formations et de la recherche, Bureau de la recherche

En couverture



Deux *Arecaceae* (palmiers) dans les champs vus à travers un trou dans le tronc d'un arbre abimé par le feu à Don Tao (Si Phan Don, Laos), au coucher du soleil. Ces deux palmiers sains témoignent d'une forme de résilience, 11 décembre 2018

© Basile Morin, CC BY-SA 4.0.
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Two_Arecaceae_in_the_fields_viewed_through_a_hole_in_a_tree_trunk_in_Laos_at_sunset.jpg

Des approches sensibles pour penser les transformations des milieux de vie : expériences de recherche-crédation dans le projet Sensibilia, Agence nationale de la recherche (ANR)

On peut très bien comprendre les processus de la crise écologique, au gré des alertes sur la perte de la biodiversité et le changement climatique mais, faute d'en éprouver les mutations, se sentir peu affecté et concerné par ceux-ci. Penser la transition socio-écologique est un exercice qui appelle à revisiter notre relation sensible au monde et les catégories employées pour décrire cette relation¹.

L'air que nous respirons, le sol sur lequel nous marchons, les ambiances de nos villes sont des dimensions quotidiennes de l'expérience dont les mutations sont souvent imperceptibles et ignorées². La crise écologique se joue aussi dans des domaines infra-sensibles et ordinaires. Comment enquêter sur ces sensations ténues, transitives, vagues, sans descripteurs établis pour qu'elles soient nommées et partagées³ ?

Le projet Sensibilia : sensibilités à l'épreuve de l'Anthropocène

La recherche Sensibilia⁴ poursuit un double objectif. Elle met à l'épreuve des transformations écologiques contemporaines les concepts hérités pour analyser l'expérience sensible des milieux de vie, tels que le paysage, l'ambiance, l'atmosphère, le milieu, l'esthétique environnementale ou encore l'éco-somatique. Par ailleurs, elle fait porter l'attention sur les manières de sentir, individuelles et collectives, en relation avec les transformations écologiques contemporaines.

Cet abord valorise la sensibilité comme une puissance d'intensification et de transformation de notre relation au monde, et pas simplement comme une réception passive⁵. En cela, cette recherche va au-delà de travaux qui prêtent attention à la lisibilité des conséquences de nos actions⁶, en s'intéressant à un large spectre de modalités sensorielles et attentionnelles.

La recherche comprend trois axes principaux : une bibliographie raisonnée⁷, des séminaires de recherche⁸ et le déploiement de quatre cas d'étude (appelés « chantiers », sur les thèmes de l'imprégnation des lieux par la respiration, du soin des vivants par la géobiologie, de l'expérience sensible de la basse atmosphère et des écologies métropolitaines). Ces chantiers donnent une large place à des processus de recherche-crédation. La présentation du projet se poursuit par l'exposé de deux d'entre eux.

SUZEL BALEZ

Professeure, École nationale supérieure d'architecture (ENSA) Paris-La Villette et UMR CNRS « Ambiances, Architectures, Urbanités », Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain (CRESSON)

OLIVIER LABUSSIÈRE

Chercheur CNRS, Laboratoire de sciences sociales Pacte (UMR CNRS 5194), Université Grenoble-Alpes et Institut d'études politiques de Grenoble.

1. Nathalie Blanc, *Vers une esthétique environnementale*. Quae, 2008 : <https://www.cairn.info/vers-une-esthetique-environnementale--9782759201129.htm> ; Estelle Zhong Mengual et Baptiste Morizot, « L'illisibilité du paysage. Enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité », *Nouvelle Revue d'esthétique*, vol. 22, n° 2, 2018, p. 87-96 : <https://doi.org/10.3917/nre.022.0087> (consulté le 11 mars 2024).

2. David Abram, *Comment la terre s'est lue. Pour une écologie des sens*, La Découverte, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 2013 ; Anne Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, La Découverte, coll. « Les empêcheurs de

penser en rond », 2017 ; Jean-Paul Thibaud, *En quête d'ambiances. Éprouver la ville en passant*, MétisPresses, 2015.

3. Donna J. Haraway, *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, Duke University Press, 2016.

4. <https://sensibilia.hypotheses.org/1> (consulté le 11 mars 2024). Le projet « Sensibilia - Sensibilités à l'épreuve de l'Anthropocène » (ANR 20-CE22-0006) est financé par l'Agence nationale de la Recherche.

5. François Laplantine, *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*, Téraèdre, 2005 ; Éveline Grossman, *Éloge de l'hypermensible*, Minuit, 2017.

6. Bruno Latour, *Face à Gafa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, La Découverte, 2015.

7. <https://sensibilia.hypotheses.org/category/lectures> (consulté le 11 mars 2024).

8. <https://www.canal-u.tv/chaines/aau/sensibilia> (consulté le 11 mars 2024).

Comment donner de l'importance à l'expérience ordinaire de la respiration ?

Le chantier « Imprégnations atmosphériques » explore les mondes de l'air, en prêtant attention à leurs qualités, à leurs conditions et à leurs effets. C'est donc l'expérience ordinaire, partagée et diffuse de l'air qui se trouve au cœur de nos préoccupations, et qui s'est notamment déployée dans le contexte de la Covid-19. Le chantier est organisé autour de trois questions : comment l'air devient-il manifeste ? Comment transforme-t-il l'expérience ? Comme entre-t-il en politique ?

Cette recherche-création revêt différentes formes, à plusieurs stades de l'enquête : des protocoles d'observations et de relevés proches de l'auto-ethnographie collective, des « jeux » pour contribuer à l'analyse de données de terrain, des « oralisations » pour approfondir les réflexions autour de ces mêmes données et pouvoir mieux les partager et, *in fine*, des formes d'exposition en cours de constitution.

Une partie du chantier « Imprégnations atmosphériques » a consisté en une collecte d'anecdotes relatives à l'air et à la respiration. Le corpus constitué d'environ cent cinquante courts récits (voir quelques exemples en encadré) a été transformé en un jeu de cartes, mobilisables à la manière d'un jeu des 7 familles : le « jeu des respirs ». Cette forme a permis de constituer de façon empirique des regroupements d'anecdotes pour identifier des qualités et des descripteurs partagés, et dégager des pistes d'analyse.

En complément de cette analyse, les chercheuses et les chercheurs ont testé des façons d'oraliser ces anecdotes, pour poursuivre l'analyse de ces récits à travers les conditions de respiration qu'ils mettent en jeu. Une formatrice (actrice et sage-femme) a aidé les chercheuses et chercheurs à explorer les possibilités offertes par ce mode d'expression. Il apparaît que l'expérience de la mise en voix et de l'écoute amène de nouveaux éléments d'analyse et de communication, le plus souvent au travers des liens entre la respiration

décrite et la respiration effective. Ces anecdotes oralisées suscitent un projet de création sonore et ouvrent la perspective d'une exposition spatiale et digitale.

À la rencontre de la strate anthropocénique

Le chantier « Strates » est né de la rencontre entre des chercheuses et des chercheurs, travaillant sur l'expérience sensible des milieux de vie dans l'Anthropocène, et l'artiste plasticien Yves Monnier. Yves Monnier demande au paysage sa participation à la création d'une image : des images numériques sont imprimées sur un film autocollant, collé sur un panneau de Fermacell* et détourné pour créer le négatif de l'image. Après un temps de dépose en extérieur, à l'horizontal, durant lequel ce pochoir s'imprègne de tout ce qui vient s'y présenter, le négatif est décollé pour en révéler un positif atmosphérique.

Dans la cuvette grenobloise, où l'atmosphère agit comme un collecteur des rejets anthropiques, quinze jours suffisent pour obtenir du paysage sa participation à la création d'une image. Dans le cadre de ce projet de recherche-création, les pochoirs sont déposés dans une vingtaine de lieux dans la métropole, selon trois lignes thématiques parcourant le territoire du fond de vallée aux hauteurs des massifs : l'une suit les émissions de pollens à la belle saison, la seconde visite les sites industriels et les chantiers métropolitains contemporains, la dernière sillonne les parois rocheuses du Vercors. Les pochoirs sont révélés avec des collectifs habitant les lieux de dépose (élèves d'école primaire, collégiens, étudiants en école d'art, salariés, membres associatifs, résidents). L'image interroge et fait parler. Elle rend visible ce que l'on respire.

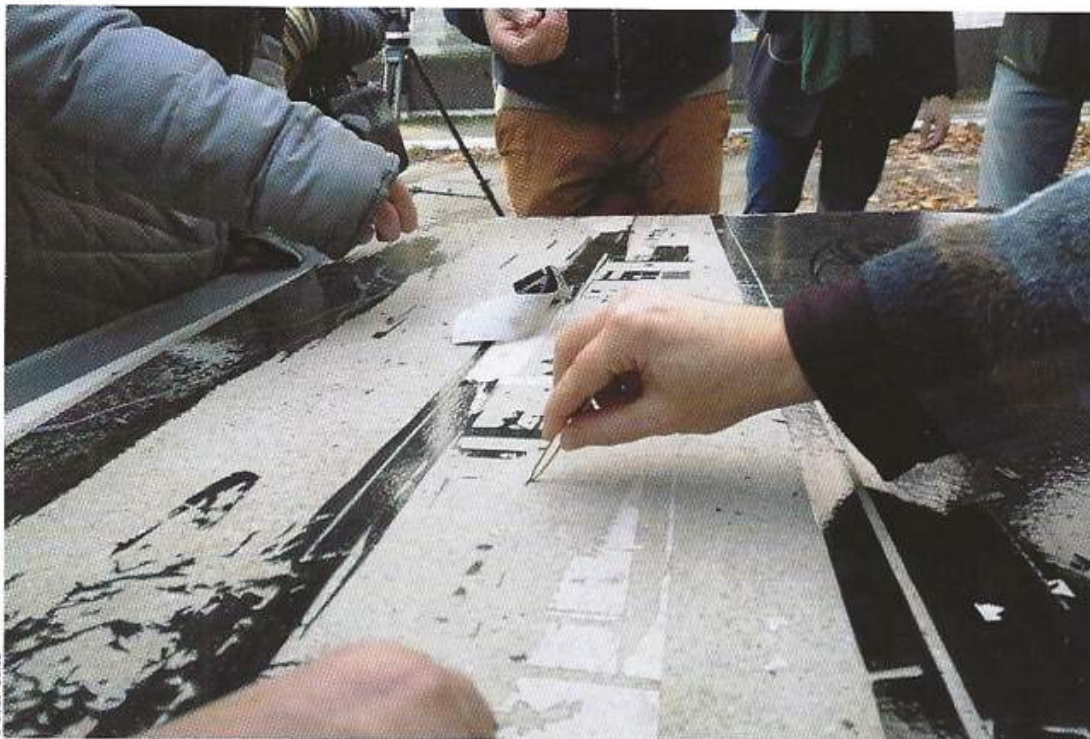
Ce dispositif artistique soutient une activité collective de re-description de l'atmosphère par les attachements sensibles, lesquels convoquent récits biographiques et expériences du paysage. L'atmosphère quitte le champ strict de la météorologie pour



Révélation d'un pochoir avec des publics au lac de Freydières (Isère).



Pochoir « Hêtre ».



Révélation d'un pochoir avec des publics à Grenoble (Isère).

devenir une entité hybride, source d'attention et d'interrogation, de spéculation et de mobilisation. Les chercheuses et chercheurs réalisent un film qui documente ce processus (la réalisation des pochoirs), recueille les récits des habitants et porte un regard renouvelé sur le paysage atmosphérique. Ces formes sensibles (pochoirs, film, texte, création plastique) ont été exposées dans deux centres d'art en Isère et en Savoie, et seront programmées pour la Biennale arts sciences Experimenta⁹ en février 2025.

Sensibiliser l'enquête de terrain

Plusieurs observations, concaténées, peuvent être retirées de l'expérience en cours. La recherche Sensibilia interroge le lien entre l'écologie et le sensible, à travers l'attention portée à des expériences diffuses. Cela a déplacé nos modalités attentionnelles, nos techniques d'enregistrement et nos manières d'écrire à propos de ces expériences. Il n'est bien souvent pas possible de se porter au-devant de ces phénomènes infra-sensibles sans développer une culture sensorielle nouvelle. Cela est engageant : chaque enquêteur et enquêtrice étant mis au défi de déplacer ses seuils de sensibilité, pour se fabriquer des repères et des capacités d'observation renouvelés. Cela a modifié les manières d'enquêter, dans le sens d'un dialogue continu et souvent expérimental entre des techniques d'enquête classiques (par exemple, la collecte de récits ou le dépouillement d'archives) et des médias mobilisés pour l'occasion (par exemple, l'enregistrement filmique et sonore). Cela a modifié les manières d'écrire à propos de ces expériences, en raison des médias mobilisés et de la nature des traces hétérogènes produites.

Conclusion

La recherche Sensibilia a été organisée de façon à consacrer la dernière année à l'écriture des formes sensibles (filmiques, sonores, plastiques ou textuelles) et à la conception de formats pour les partager avec des publics. Cela conduit à imaginer différemment nos écritures en trouvant les voies d'un dialogue mutuel

entre des formes académiques et non académiques, en mettant en dialogue différentes formes et différents espaces de diffusion de la recherche (publications, communications, projections, expographies). La qualité de ce dialogue peut être mise à l'épreuve par des contraintes pratiques et scénographiques, liées aux espaces et aux temps disponibles pour présenter ces formes. C'est un pari ambitieux qui connaît de premières concrétisations. Il porte la promesse d'intéresser à la recherche en cours et aux expériences dont elle est vectrice de plus larges publics intéressés par l'une ou l'autre de ces formes et, pourquoi pas, la complexité permise par leur dialogue. ■

9. <https://www.experimenta.fr/> (consulté le 11 mars 2024).

Anecdotes d'imprégnations atmosphériques (extraits)

Souvenirs de crise d'asthme : « J'ai cette fois oublié ma Ventoline et je suis de plus en plus gêné pour respirer au cours de la soirée. Mais j'ai pris une drôle d'habitude, celle de ne rien dire de cette gêne (et puis mettre le chat dehors n'y changerait plus rien de toute façon). Tachons de ménager les formes... Mais cela se traduit plus concrètement par le fait que je parle de moins en moins au cours de la soirée, que j'abrége mes phrases et que je songe à rentrer. Ce n'est qu'au retour chez moi que le broncho-dilatateur pourra faire son effet. Cet épisode, il y en a quelques autres similaires, produit une forme de retrait par rapport à la situation, de concentration sur le mouvement respiratoire avec une comparaison implicite avec ce qu'étaient des crises d'asthme, celles d'avant la Ventoline – fin des années 1970, début des années 1980 – et pour lesquelles je ne pouvais faire beaucoup mieux qu'ouvrir la fenêtre la nuit, prendre un gant mouillé pour me l'appliquer sur le front (à force de tousser) et espérer que le tuyau de respiration reste assez ouvert, enserré par deux briques rouges (j'habitais dans le Nord, ce doit être ça... En tout cas, c'est l'image que j'utilisais). »

Panique en boîte. « D'habitude, la foule ne me dérange pas réellement, mais le fait d'être dans une pièce au sous-sol avec tous ces gens... je me surprends à suffoquer en quelques instants. Je manque d'air et mes poumons ont du mal à se remplir. Respirant par le nez, je tente de respirer par la bouche. Mais en vain, c'est même encore pire. L'air paraît chaud, il est rempli d'une odeur

de transpiration qui me frappe. J'ouvre grand la bouche et regarde aux alentours : j'ai perdu mes amies. Tout me paraît alors venir s'écraser contre ma poitrine, les murs semblent me faire suffoquer encore plus. J'opère un demi-tour et remonte les marches en courant. »

Au rythme de la marche : « Nous marchons un moment sur ce sentier bordé d'arbres, ma respiration est régulière. La marche permet de se concentrer davantage sur les ressentis, on est plus à l'écoute de son corps. Le phénomène de respiration, si naturel et inné, n'est pas dicté par une pensée volontaire : inspire ! Expire ! Mais lorsqu'on marche, on prend conscience du trajet de cet air que l'on accueille en nous, qui traverse nos poumons et s'accompagne des battements plus ou moins entraînants du cœur. D'ailleurs, après une longue montée, nous voilà contents de retrouver un sol plat. La respiration se calme, se stabilise. Cette alternance entre respiration apaisée et chahutée s'accorde ainsi avec la topographie du terrain. Nous continuons notre chemin jusqu'à cet endroit caillouteux, nous voilà dans le lit d'un torrent asséché. Nous tournons la tête, la vue s'ouvre sur la vallée. Je ressens alors comme un besoin de marquer l'arrêt et de m'offrir une grande inspiration avant de reprendre le rythme de la marche. Le passage du vent devient audible, il se devine mais ne se voit pas. Il se fraye lui aussi un chemin à travers les branches et fait trembler leurs feuilles qui ne tiennent plus qu'à un fil... »

Après le précédent numéro (n° 145-décembre 2023) de *Culture & Recherche*, dédié à la création artistique face à l'urgence écologique, ce deuxième volet est consacré aux défis environnementaux de la recherche culturelle. Il en présente les différentes productions qui traduisent une attention renouvelée aux écosystèmes pour une cartographie écologique et humaine.

Au cœur du plus grand défi jamais affronté par l'humanité, les communautés scientifiques inscrivent l'écologie non seulement comme objet propre de recherche, mais aussi comme une nouvelle forme d'humanisme, un engagement tourné vers la réitération de l'habitabilité de la Terre.

Les chercheurs et chercheuses investissent les domaines pluriels des patrimoines (archéologie, archives, monuments historiques, musées...), de l'architecture, des bibliothèques, des industries culturelles et créatives, des langues, du tourisme. Tous et toutes mobilisent des capacités à s'impliquer.

L'approche proposée dans ce numéro suit trois trajectoires : étendre l'inscription de l'écologie dans les politiques publiques de la recherche ; soutenir-concilier-réassurer pour une meilleure prévisibilité ; acquérir et maîtriser de nouvelles connaissances. Toutes ces actions tentent de répondre à la mise en protection de ce qui fait « culture commune », ce à quoi nous tenons.

La recherche culturelle investit aujourd'hui un espace-temps complexe : l'ère de la « transition écologique » est en train de devenir une « culture des transitions ».

Directeur de la publication : Gaëtan BRUEL
Directeur de cabinet de la ministre de la Culture

Rédactrice en chef : Catherine GRAINDORGE
Délégation générale à la transmission, aux territoires
et à la démocratie culturelle / Sous-direction
des formations et de la recherche

Impression : DILA/Département de l'imprimerie,
75015 Paris

ISSN papier : 0765-5991 – ISSN en ligne : 1950-6295

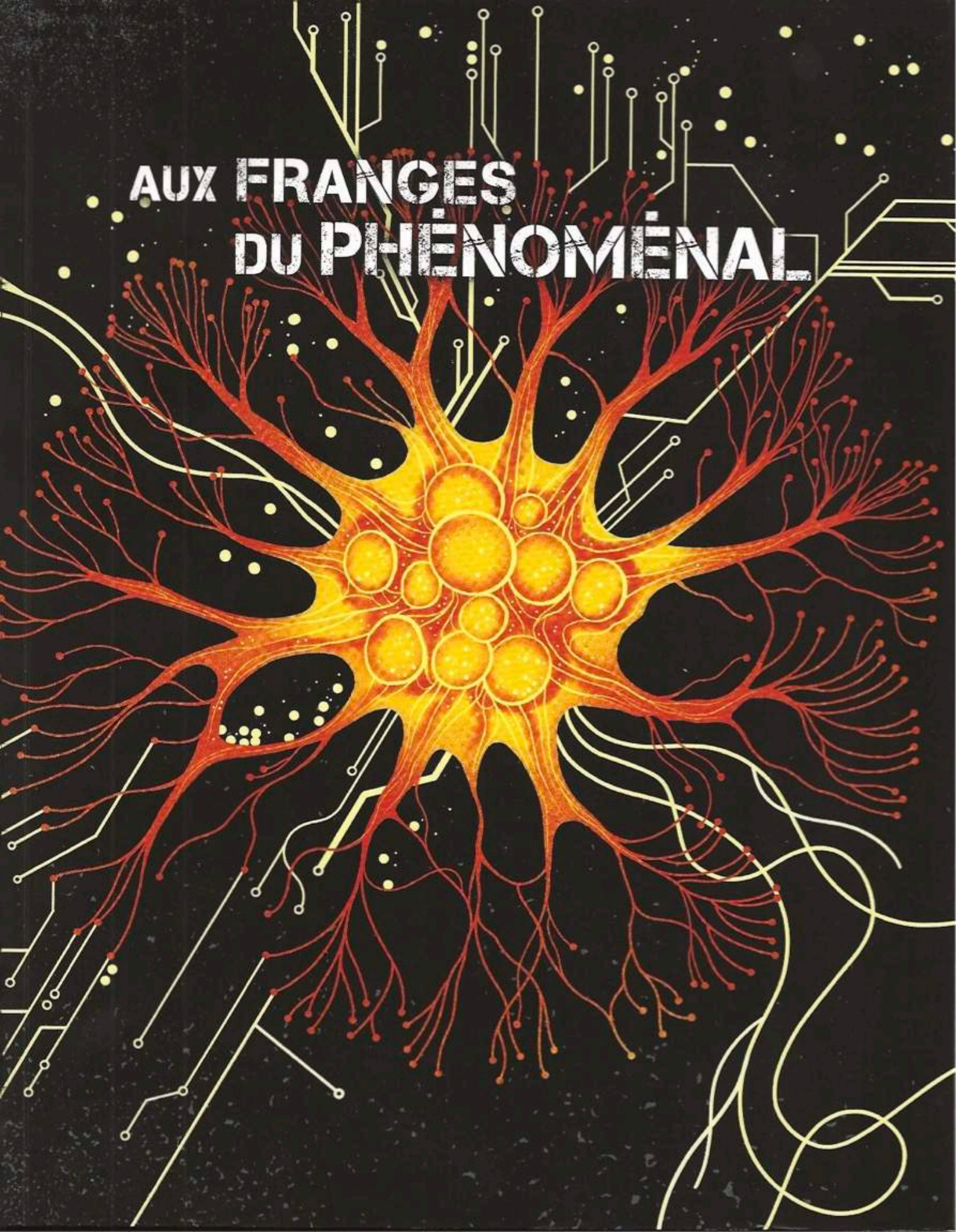
Réalisation : Transfaire
contact@transfaire.com



10-31-2190 / Certifié PEFC



AUX FRANCES DU PHÉNOMÈNE



AUX FRANGES DU PHÉNOMÉNAL

COORDINATION SCIENTIFIQUE
JÉRÉMY DAMIAN & MARC HIGGIN

TERRAIN 80

SOMMAIRE

AUX FRANGES DU PHÉNOMÉNAL

COORDINATION SCIENTIFIQUE
JÉRÉMY DAMIAN & MARC HIGGIN



04 → 21

INTRODUCTION

SENSIBILIA

APPROCHES DE L'ANTHROPOCÈNE
PAR SES FRANGES

JÉRÉMY DAMIAN & MARC HIGGIN



22 → 37

**DES POUSSIÈRES
DU DÉSERT**

PRÉVISION TROUBLE EN TEMPS DE
CHANGEMENT CLIMATIQUE

GWENDOLINE L'HER



38 → 55

VOLTS VACHES

CIRCUITS FAIBLES ET LIGNES À AUTRE
TENSION EN GÉOBIOLOGIE

EMMANUEL GRIMAUD & STÉPHANE
RENNESSON

56 → 71

RÉCIT

**DES RENNES DANS
LA TECHNOSPHERE**

INFRASTRUCTURES ACOUSMATIQUES
ET NUISANCES SONORES EN SUÈDE

JONATHAN LARCHER



72 → 83

DISCUSSION

**OUVRIR LES SENSIBILITÉS
À L'ATMOSPHERE**

UNE ENQUÊTE À PARTIR DE POCHOIRS
OLIVIER LABUSSIÈRE, LAURE BRAYER,
MARC HIGGIN & YVES MONNIER



84 → 97

CE QUE LE QI FAIT AU CORPS

FORMES D'ATTENTIONS SOMATIQUES
CHEZ LES PRATIQUANTS DE QIGONG
ET DE KUNGFU EN EUROPE



98 → 115

DE L'EAU, DE L'AIR ET DE LA SOIE

HYPERSENSIBILITÉS ARTISANALES
CHEZ HERMÈS
EMMANUEL DUCOURNEAU



116 → 131

RÉCIT

LA LIGNE DE SIGNAL

« LA CIBLE EST UN ÉVÉNEMENT.
DÉCRIRE L'ÉVÉNEMENT. »
SIMON RIPOLL-HURIER



132 → 149

IMPERCEPTION

AU-DELÀ DU DÉBAT PERSPECTIVISME
VS THÉORIES DE L'ESPRIT LOCALES
CAMILLE CHAMOIS



150 → 163

TERRAINS D'ENTENTE

S'ACCORDER DANS LE RÉGLAGE D'UN
IMPLANT COCHLÉAIRE
HELMA KORZYBSKA



164 → 173

PORTFOLIO

NATURES MORTES

TROUBLER LES RÉCITS
DE L'EXTINCTION
GAËLLE RONSIN



174 → 191

RÉCIT

SUR LES TRACES DES POURCEAUX DE JAQUET JAMOY

LES DÉBOIRES D'UN TRIPIER À SAINT-
GERMAIN-DES-PRÈS AU XV^e SIÈCLE
CHARLOTTE GLINEL

192 → 193

MUSÉO EN LIGNE

194 → 195

ARTICLE EN LIGNE

196 → 197

CARNETS DE TERRAIN

198 → 199

PRÉSENTATION
DES AUTEURS

200 → 202

RÉSUMÉS
DES CONTRIBUTIONS

203 → 205

ÉCOLE ESTIENNE

SENSIBILIA

MARC HIGGIN

Laboratoire Ambiances Architectures Urbanités (AAU Cresson) /
PACTE, laboratoire de sciences sociales
marc.higgin@umrpacte.fr

JÉRÉMY DAMIAN

damianjeremy@yahoo.fr

La question spinoziste, reprise par Deleuze – « Que peut un corps ? » –, est mal posée si elle se limite à demander à un corps, quel qu'il soit, ce dont il est capable en lui-même. Elle prend au contraire toute sa puissance et sa pertinence si elle est posée « sur le mode du "de quoi pourrait-il devenir capable" à la suite d'une nouvelle rencontre ou dans de nouvelles circonstances » (Stengers 2020 : 154). Or, de nouvelles circonstances et de nouvelles rencontres, nos sociétés, précipitées vers un avenir incertain du fait de l'avènement d'un nouveau régime climatique, en proposent de nombreuses. Toutes ne se voient pas, ne se sentent et ne se mesurent pas, et sont, de ce fait, exposées à un doute ontologique : sont-elles réelles ? Existente-elles seulement ?

Ce dossier tire son origine d'une série de séminaires tenus dans le cadre du projet de recherche ANR Sensibilia¹ entre 2021 et 2023. On y explorait des questions relatives aux manières de décrire, de documenter et de rendre compte des rapports au monde qui s'inventent, se négocient et se recomposent dans le contexte des mutations écologiques que nous vivons. Comment les expérimentations dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts – rassemblées autour de la notion de « sensible » – peuvent-elles être perti-

nentes pour comprendre les mutations que subissent nos relations avec les milieux en ces temps de crises sociales et écologiques ? Si le « sensible » est une notion polysémique (Howes & Marcoux 2006) qu'on ne cherchera pas ici à démêler, notons toutefois que l'intérêt des approches qui s'en réclament peut être double. D'une part, elles ramènent la question de l'anthropocène à l'échelle des situations ordinaires et quotidiennes, les enchâssent dans nos pratiques, gestes et expériences les plus communes. D'autre part, elles posent que le sensible ne se réduit pas à une réception passive mais relève plutôt d'une puissance d'intensification et de transformation de notre relation au monde. Ce numéro de la revue *Terrain* s'organise autour d'une question centrale : comment de nouvelles formes de sentirs naissent-elles ? Comment ces sentirs sont-ils cultivés et nourris par des collectifs, en marge des savoirs et des expertises légitimes, et contribuent à redéfinir ce qu'est et sont, ce que peut et peuvent, un ou des corps dans leur relation avec un monde en mutation ?

1. Portée par les UMRs AAU-Cresson et PACTE, Jean-Paul Thibaud, Suzel Bazel et Olivier Labussière. ANR-20-CE22-0006-01. <https://sensibilia.hypotheses.org/>

THE UNCLASSIFIED RESIDUUM

Dans un article paru dans le *Scribner's Magazine* en mars 1890, « The Hidden Self », le philosophe William James exposait une tension inhérente au champ scientifique, orienté certes vers des faits mais traversé de part en part d'événements inclassables. Il y relevait, à ce propos, un certain embarras de la part des scientifiques quant à ce qui dérange et déborde leurs manières d'appréhender le monde : « Le grand champ des nouvelles découvertes, me disait l'autre jour un ami scientifique, se trouve toujours dans un Résidu Inclassé. Autour des faits établis et ordonnés de chaque science flotte une sorte de nuage d'observations hors du commun, d'événements infimes et imprévus, rarement observés, qu'il s'avère toujours plus difficile de prendre au sérieux que d'ignorer. » James lisait ce geste de mise à l'écart comme la tendance propre à chaque science particulière à se constituer idéalement comme « un système de vérité fermé et complet », et à instaurer des habitudes dans nos aptitudes à percevoir, reconnaître et valider « ce qu'il en est de ce qui est » (Boltanski 2009). « Chacune de nos diverses "-ologies", écrit James, semble offrir un mode de classification étendu à l'ensemble des phénomènes possibles et, de ce fait, le couvrir. Or, l'imagination de la plupart des hommes est si loin d'être libre que, lorsqu'un système cohérent et organisé de ce type a été une fois compris et assimilé, un système différent devient unimaginable. [...] Les phénomènes inclassables dans le système apparaissent donc comme des absurdités paradoxales et comme devant être tenus pour faux. » (1890a)

Avec James, nous nous intéressons à ce nuage de phénomènes, d'événements, d'expériences souvent infimes et imprévues, ténues et fragiles, qui subsistent aux marges de nos manières de connaître le monde et que nous nommerons ici les franges du phénoménal. « Quiconque, professait-il, s'occupera avec constance de ces phénomènes irréguliers, rénovra sa science. » Cette perpétuelle réfection des sciences par leurs franges, telle que l'envisageait James, est d'autant plus importante que le monde tel qu'il se présente à nous désormais nous confronte bien plus à ce qu'il nommait des exceptions qu'à ses règles. Les

catastrophes écologiques en cours, les tremblements écosystémiques mais également ontologiques qu'elles induisent, dérèglent nos repères. Rien ne garantit plus ce qui ordonnait précisément le monde ou notre rapport à et nos savoirs sur lui. Les projections des experts – du climat, de l'écologie, de la santé, de nos sociétés – quant aux conséquences de ces transformations sont soumises à une inconnue fondamentale : plutôt que d'analyser des variations par rapport à un modèle que l'on croyait stable, nous voyons buter nos modèles sur l'ampleur de la variation de ces variations (Viveiros de Castro & Danowski 2014 : 227).

CAPACITÉ DE RENCONTRE

James reprochait à ses pairs leur fâcheuse tendance à confondre la stabilisation des systèmes de pensée et la stabilisation des contours du « monde » ou encore de la « réalité ». En conséquence de quoi, c'est toute l'image du monde lui-même qui s'en trouvait transformée : un monde ordonné par son mobilier même, clair et distinct. Philippe Descola a proposé cette expression de « mobilier du monde » pour décrire ce qu'il entendait par ontologie, soit l'inventaire (toujours local) de « ce qui est présent dans le monde », entités, propriétés ou phénomènes (2021 : 51). Parler de « mobilier » connote deux univers qui se recoupent. Celui de l'habitat et de l'habiter, d'une part : la liste, propre à chaque discipline scientifique, de ce qui compte parmi ce mobilier, problématise quelque chose de l'habitabilité du monde. Et, de l'autre, celui de l'artisanat : s'il s'agit d'un mobilier, alors sans doute ne se trouve-t-il pas déjà là dans le monde mais fait-il l'objet d'une fabrique, d'un ensemble de gestes de manufacture, de maintenance et de soin. Le système cohérent et organisé de chaque « -ologie » n'est pas donné, il est le fruit d'une élaboration longue, souvent laborieuse et controversée, par laquelle des contours nets adviennent aux phénomènes et objets qui sortent des « laboratoires »².

Nous savons bien que le « monde » – entité floue, s'il en est – ne s'arrête pas à la surface de ce qui se

2. Voir Bensaude-Vincent & Stengers 1996 ; Haraway 1988 ; Latour & Woolgar 1979.

manifeste spontanément à nous. On reprochera certainement à James de ne pas rendre pleine justice au fait que les sciences modernes se sont tout entières construites en égratignant les contours d'un monde qui, avant elles, avait tendance à délimiter

Ce sont justement ces *wild facts* qui peuplent les marges de tout ce que nous ne parvenons pas encore à atteindre, sentir, nommer, appréhender, mesurer, mais qui nous influence pourtant activement.

plus étroitement ce qui pouvait compter comme « existants » (Descola 2021) du monde. Elles ont, en particulier, défriché tout le continent de ce qui, plutôt qu'invisible ou insensible, nous était demeuré *infra* ou *supra*-visible et *infra* ou *supra*-sensible, jusqu'à ce qu'elles inventent les moyens – des appareils tels que le microscope ou le télescope – de percer plus profondément l'étoffe du réel que ne le permettait notre sensorium humain (Aït-Touati & Gaukroger 2015). Plus proche de nous, ce sont encore des démarches scientifiques qui nous ont sensibilisés à la destruction des écosystèmes par les nouvelles générations d'insecticides au lendemain de la seconde guerre mondiale (Carson 1962), aux conséquences inéluctables des émissions de gaz à effet de serre liées aux modes de production industrielle (voir Harris 2010 sur le travail de Charles Keeling), ou aux effets cancérigènes des dioxines des décennies après leur introduction dans les processus industriels (Rohleder 1989). Soit autant de savoirs inconfortables allant à l'encontre de l'ordre économique et sociotechnique d'après-guerre, qui ont fait les frais de campagnes d'occultation orchestrées à leur rencontre (Proctor 2014) mais qui sont néanmoins devenus les germes des sciences émergentes de l'écologie, de la biodiversité et du climat.

Pourtant, « [s]'il est une chose que l'histoire de l'humanité démontre, continue James dans l'article

de 1890, c'est l'extrême lenteur avec laquelle l'esprit académique et critique ordinaire reconnaît l'existence de faits qui se présentent comme des faits sauvages (*wild facts*) ne pouvant pas être rangés ou classés³, ou comme des faits qui menacent d'ébranler le système accepté ». Ce sont justement ces *wild facts* qui peuplent les marges de tout ce que nous ne parvenons pas encore à atteindre, sentir, nommer, appréhender, mesurer, mais qui nous influence pourtant activement.

Lus par l'entremise de James, ces « faits sauvages » nous ouvrent à toute une écologie agrégant la somme de ce qui intervient dans la composition de ce « mobilier du monde » – matières, schémas, pensées, énergies, etc. – et l'ensemble formé par celles et ceux qui le fabriquent, le disposent, l'utilisent, l'exploitent, l'entretiennent... Cette liste est déjà longue. Serions-nous capables de l'allonger encore ? De remettre à l'inventaire le mobilier du monde depuis ses irrégularités mêmes ? Ce sont ces questions – celles d'une science à la fois curieuse et hospitalière selon les vœux de James – qu'aborde ce numéro, en accueillant des enquêtes dédiées à l'exploration des « franges » du phénoménal.

LES OBSERVATOIRES

La même année que « The Hidden Self », James fait paraître ses *Principles of Psychology*. Il y fait largement intervenir la notion de *fringes of consciousness* pour nommer, à chaque fois qu'une pensée émerge, ce qui se présente dans un brouillard ni tout à fait discernable ni tout à fait indiscernable : « [u]tilisons les expressions *harmonique psychique*, *suffusion* ou *frange* pour désigner l'influence d'un processus cérébral tenu sur notre pensée, qui lui fait prendre conscience de relations et d'objets qui ne sont que faiblement perçus » (1890b : 125). Plutôt qu'un résidu, James décrit ces franges comme essentielles à l'orientation de nos pensées, leur valence et leur direction, à leur capacité à se fondre les unes dans les autres en un courant continu et à faire sens dans le

3. *Wild facts with no stall or pigeon-hole* : littéralement, « des faits sauvages sans box d'écurie ni casier à pigeon ».

cours de nos expériences. En insistant sur leur importance jusque dans la plus infime pensée, James entend rendre « au vague et à l'inarticulé la place qui leur revient dans notre vie mentale » ([1892] 2003 : 121).

Dans le contexte de la fin du XIX^e siècle dans lequel James écrit, les phénomènes irréguliers et vagues qui piquaient sa curiosité et ne cessaient d'égayer son esprit étaient ceux qui, tout en se situant en marge des sciences respectables, firent l'objet d'un emballement social, politique et scientifique dont l'un des enjeux portait précisément sur leur capacité à intégrer le périmètre des savoirs respectables : médiumnisme, transes psychiques, magnétisme, télépathie, etc. Ces phénomènes furent, un temps, au cœur de tentatives de redéfinition des objets de certains domaines de savoir, notamment des disciplines naissantes qu'étaient la psychiatrie et la psychologie

**L'invitation formulée par
James reste d'actualité :
puisque le monde est toujours
« en train de se faire »,
nous devons apprendre
à le penser en continu
à partir des indices ténus
qu'il nous offre.**

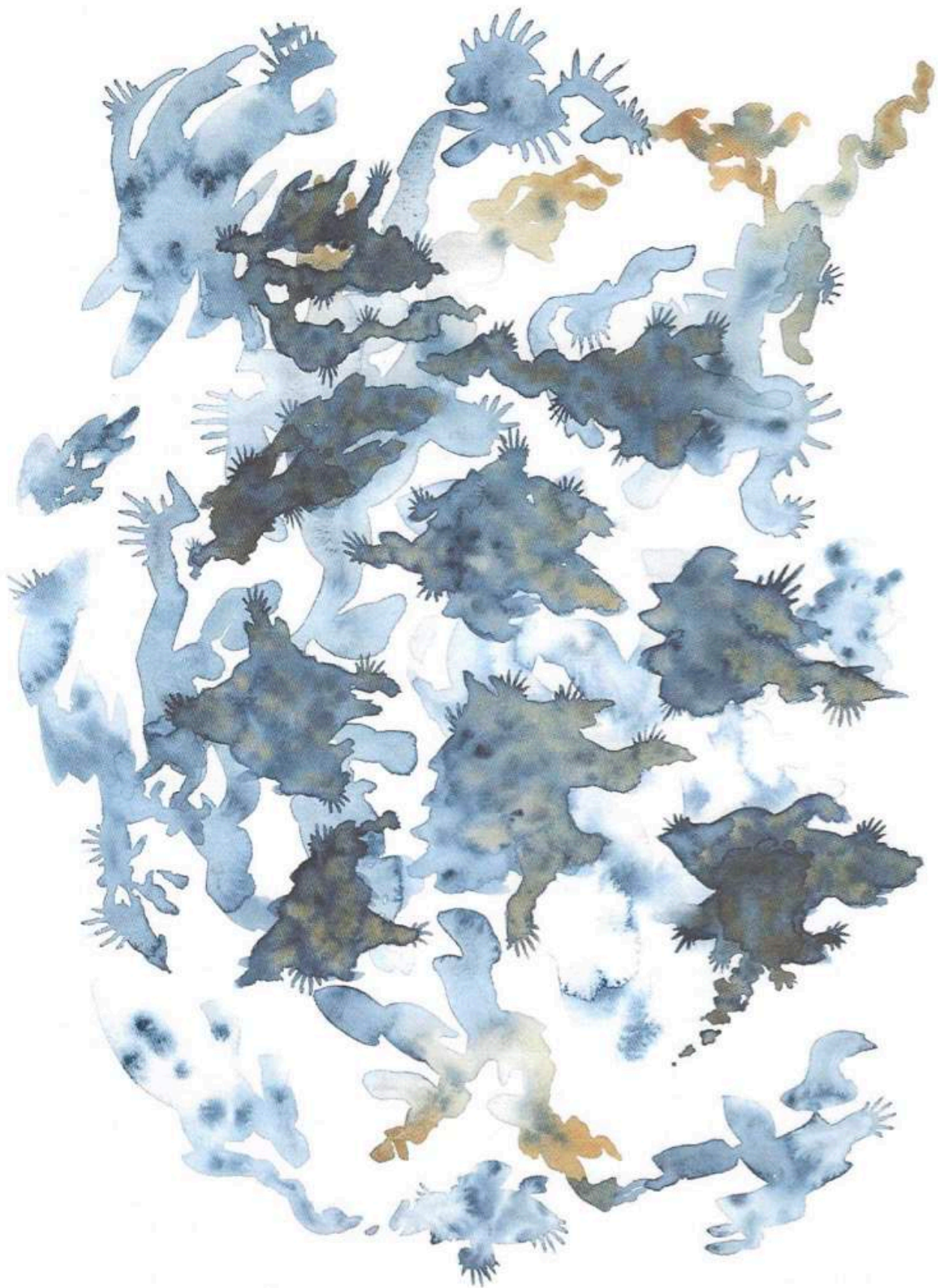
(Cuchet 2012, Trochu 2018). Mais tous ces élans, enthousiasmes, curiosités et expérimentations ont été assez vite écartés par la science établie, laquelle n'a pas tardé à remettre à leur place ces phénomènes dits « paranormaux ». James, lui, ne les disqualifiait pas, au motif qu'ils relevaient d'une sphère d'expériences qu'il nommait « mystiques ». Ce qui retenait son attention dans cette efflorescence d'enquêtes – et ce dont il souhaitait que les scientifiques puissent s'inspirer dans la construction de leurs laboratoires –, c'était leur « talent pour rencontrer (*to meet with*) certains types d'expériences phénoménales ». Il aspirait à faire exister des laboratoires qui ne soient pas au service de la preuve mais de la relation possible⁴, sachant se disposer à « rencontrer ». De là, sans

doute, sa foi dans les sciences et leurs laboratoires telle qu'il l'exprimait en 1890 – foi qui aura tendance à s'éroder par la suite.

Nous, qui écrivons ce texte introductif, ne sommes pas particulièrement fascinés par des phénomènes de cet ordre. Ce ne sont pas, en tout cas, ceux que nous décidons de poser ici sur la table ; non que nous nous en défierions, mais parce que nous tenons à faire droit à d'autres irrégularités, à leurs présences et leurs façons discrètes de dessiner nos mondes. Pourquoi, dès lors, sentons-nous à la lecture du texte de James qu'il nous concerne et parle pour notre époque ? Peut-être est-ce le sentiment que les mêmes remarques pourraient s'appliquer aujourd'hui, et pas seulement à l'égard des laboratoires scientifiques mais plus généralement l'égard de tout ce qui participe à l'établissement, à l'inventaire, à la garantie, à la stabilisation des choses du monde. L'invitation formulée par James reste d'actualité : puisque le monde est toujours « en train de se faire » (*in the making*), nous devons apprendre à le penser en continu à partir des indices ténus qu'il nous offre.

Les différentes contributions à ce numéro concourent à montrer que le monde n'a plus la stabilité phénoménale ni la robustesse ontologique que notre « naturalisme » a instituées. Nous faisons l'hypothèse que nous sommes à un moment où tout un ensemble d'expérimentations, de dispositifs, de sentirs et de propositions témoigne de ce vacillement. Les humanités environnementales le documentent bien. Ce ne sont pas tant les laboratoires qui intéressent ce champ interdisciplinaire, que ce que nous pourrions nommer des *observatoires* : l'ensemble des initiatives par lesquelles se créent des postes avancés qui sensibilisent un territoire, un lieu, des corps, et permettent d'apprendre par leur intermédiaire à *voir venir, pré-sentir* depuis ces franges. Les franges sont donc à la fois le lieu et le mode par lequel une entité ou un phénomène, dont le signal de présence serait fragile et faible, se manifeste en deçà ou au-delà des radars de détection usuels.

4. C'est ainsi, par exemple, qu'Isabelle Stengers (2006) n'a eu de cesse de décrire les laboratoires dès lors qu'ils concourent à une bonne écologie des pratiques.



LE MOINDRE GRAIN DE SABLE

Les différents articles rassemblés ici s'interrogent sur la manière dont ces franges se manifestent, et dont elles transforment l'expérience en mobilisant des actions individuelles et collectives.

Dans le texte qui ouvre ce numéro, « Les poussières du désert », Gwendoline L'HER se penche sur une matière fine venue du Sahara. Entraînées par la circulation des courants atmosphériques, des poussières affolent les prévisionnistes chargés d'élaborer un *indice Atmo* de la qualité de l'air pour la région Auvergne-Rhône-Alpes. En tant que « *matter out of place* » (Douglas 1984), ces corps étrangers ne font pas partie des « météores » habituels et attendus avec lesquels les prévisionnistes ont développé et affiné leur science au cours des dernières décennies. Dans l'article de L'Her, cette science nous apparaît moins comme un *système de vérité fermé et achevé* que comme un bricolage provisoire, à la lisière entre la chimie (atmosphérique et environnementale) et la météorologie, coincée entre le devoir d'établir des « faits » atmosphériques et les exigences administratives (et politiques) de l'adjudication de la « qualité » de l'air. Face à ces nuées orange, les prévisionnistes racontent leur « aveuglement » : ils sont pris dans un assemblage technique d'observations, de mesures et de modèles qui leur construisent une « image » de l'atmosphère et de sa qualité, et ce sable échappe à leur capacité de rencontre, de faire phénomène de lui. Le territoire a-t-il atteint le seuil critique à partir duquel un état d'urgence atmosphérique s'impose ? L'Her montre comment ces infimes poussières créent de la « nébulosité » dans les centres de calcul. Cette nébulosité, paradoxalement, concourt à la fois à dérouter les prévisions et à mieux définir les opérateurs de description de l'atmosphère dans son ensemble. Par son imbrication complexe du local dans les circulations globales, l'atmosphère est l'un des lieux clés où se jouent les crises conjuguées de notre époque.

Dans un même ordre d'idée, l'article d'Emmanuel GRIMAUD et de Stéphane RENNESSON, « Volts vaches », montre comment la pratique de la géobiologie fait entrevoir une dimension inédite de l'électricité. Telle

que détectée par les géobiologues intervenant au sein d'exploitations agricoles, cette entité, que l'on pensait connue et limpide dans sa physique, ses manifestations et ses circulations, se comporte pourtant de manière débordante, vagabonde et buissonnière, comme une « *matter falling out of place* » (Higgin 2016). Les géobiologues pistent l'électricité à la manière d'un *wild fact*, et apprennent à la suivre dans ses écoulements par des moyens variés, des appareils de mesure assez classiques (catohms) aux baguettes et pendules de radiesthésiste, entre météorologie et biosensibilité tâtonnante, aux lisières des cinq sens. Ils mettent leur sensorialité au service de ce débordement de forces qui nous traversent – l'électricité, mais en fait aussi

**L'invisibilité, l'intangibilité,
ne pointent pas
nécessairement vers la
non-existence, l'illusion ou
l'erreur. Elles sont le résultat
de formes actives
et continues
de disqualification.**

tout un ensemble d'autres champs ou réseaux « cosmo-telluriques » – et ils apprennent à composer avec ces réseaux pour rendre habitables les lieux. Les deux anthropologues montrent comment d'autres corps, en l'occurrence ceux des vaches, sont enrôlés dans cette entreprise de cartographie et deviennent des alliés dans la prise en considération de certaines franges. Si les géobiologues cultivent une expertise alternative relative à ce qui entre dans la liste des phénomènes ayant la capacité de nous affecter, ils contribuent aussi à déployer la possibilité d'une « physique alternative » qui mettrait au défi nos réflexes météorologiques.

Dans un cas comme dans l'autre, poussières du désert ou électricité vagabonde, s'opère une redescription de nos milieux de vie par une frange qui raconte le monde autrement. Entrent alors dans nos arènes publiques des invisibles qui, parce qu'ils n'avaient pas la qualité de choses tangibles et perceptibles,

mesurables et assignables à des catégories fermement établies, ne pouvaient prétendre à figurer dans le mobilier du monde. L'invisibilité, l'intangibilité, ne pointent pas nécessairement vers la non-existence, l'illusion ou l'erreur, pas plus qu'elles ne relèvent des limites biologiques de notre perception. Elles sont le résultat de formes actives et continues de disqualification (Myers 2020 : 99).

LES HYPO-OBJETS

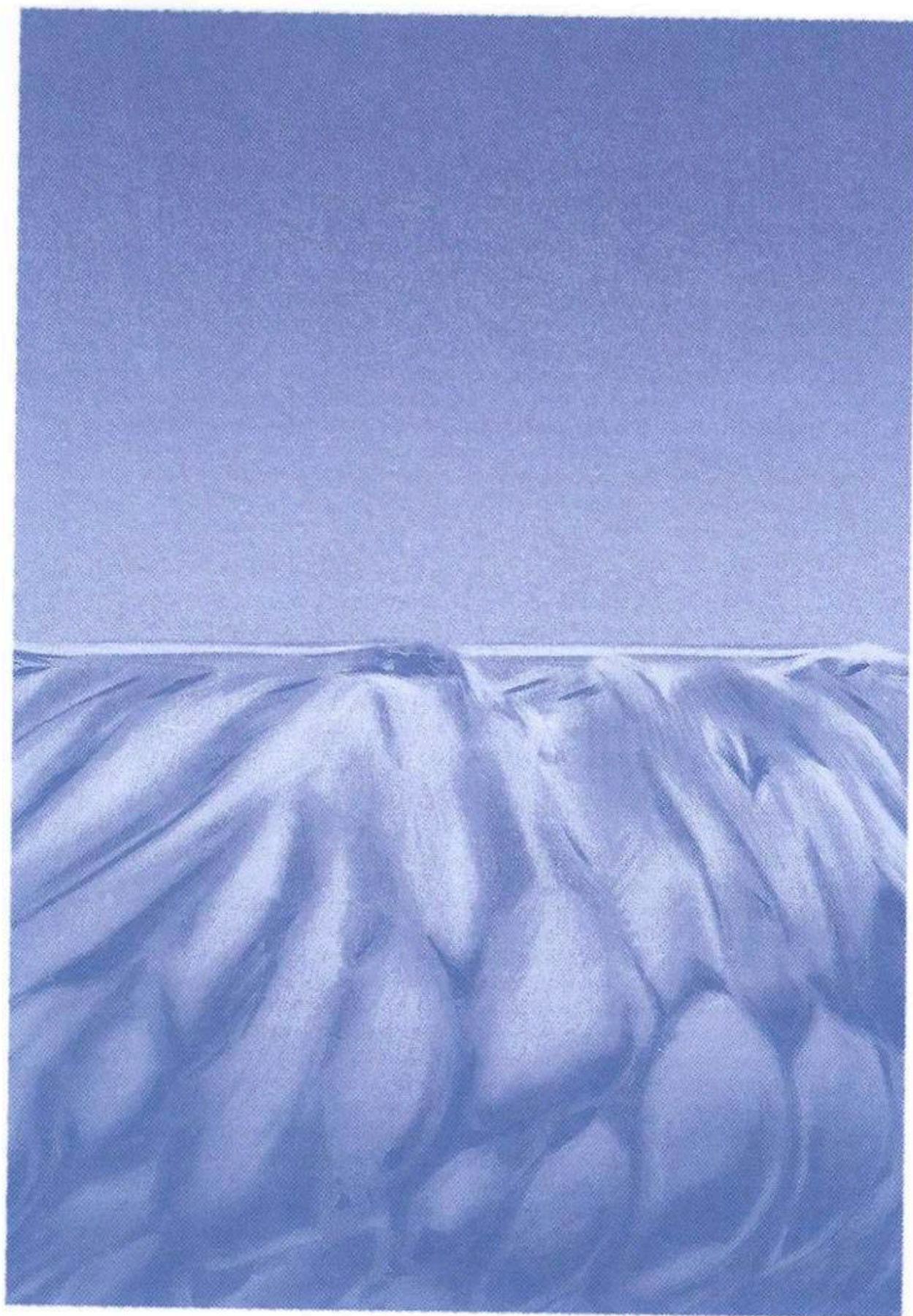
Timothy Morton s'est appuyé sur les mutations écologiques que nous traversons pour enrichir le mobilier du monde en décrivant la prégnance d'une classe d'entités non prise en compte par notre naturalisme moderne car ne répondant pas à ses standards ontologiques : les « hyperobjets » (2013). Soit des choses qui, par leur échelle dans l'espace et dans le temps, défient les tentatives des humains visant à les appréhender dans leur totalité. Les hyperobjets se singularisent par leur viscosité (ils poissent, impossible de ne pas être affectés par eux), leur non-localité (ils sont nulle part et partout à la fois, non isolables localement) et leur interobjectivité (ce ne sont pas des choses, ils sont constitués par les relations entre ce que nous identifions comme « choses »). Notre problème vient de ce que nous sommes très mal équipés sur le plan de la perception pour les détecter et en élaborer des figurations aptes à nous les rendre présents et agissants.

L'anthropologie documente des régimes de présence, des modes d'existence de choses, d'entités, de phénomènes dont la saisie, depuis l'infime des vies quotidiennes, achoppe précisément parce qu'eux aussi poissent, ne se localisent précisément ni dans l'espace ni dans le temps et que leurs effets se multiplient par leur mise en rapport. Mais à l'inverse de ceux qu'étudie Morton, c'est par leur caractère ténu, l'infra-mince de leur mode d'apparaître et d'exister, qu'ils s'insinuent dans les corps et les existences. Ce numéro se demande où, comment et qui cultive les aptitudes à détecter ce qui relèverait alors plutôt d'hypo-objets – à peine des entités, des forces, des puissances qui peinent à remonter à la surface de nos attentions.

Michelle Murphy (2006) et Nicholas Shapiro (2015) ont, par exemple, enquêté chacun à sa manière sur des collectifs et des pratiques par lesquelles des produits chimiques quasi indétectables (des composés organiques volatils parmi lesquels le formaldéhyde, présent à peu près dans tout ce qui compose matériellement nos existences) ont été *matérialisés* grâce à des actions collectives. Dans un livre admirable, Michelle Murphy retrace l'histoire du « syndrome du bâtiment malsain » (*sick building syndrome*) apparu au tournant des années 1980. La diffusion, à partir des années 1950, de nouvelles cultures du bâtiment et des matériaux, ainsi que de nouvelles normes de confort, ont profondément transformé la matérialité

Où, comment et qui cultive
les aptitudes à détecter ces
hypo-objets – à peine des
entités, des forces,
des puissances qui peinent
à remonter à la surface
de nos attentions ?

des espaces intérieurs (et de leurs atmosphères) et, par conséquent, celle de notre corps. L'émergence de la menace portée par ces mutations a été d'autant plus difficile à établir et à faire valoir que les troubles associés ne correspondaient ni à des « maladies » ni à des « germes » pathogènes identifiés. Elle s'est faite sur un fond de troubles non spécifiques et non linéaires. Michelle Murphy a fait le récit de la lutte entre les deux manières de faire droit à ces troubles. D'un côté, le laboratoire toxicologique où se constitue l'expertise scientifique des questions de toxicité chimique ; de l'autre, le modèle de l'« épidémiologie populaire » (Brown 1987). Le premier construit un format d'expertise qui suppose des réactions standardisées, des corps statistiquement moyens, dont il extrapole des « valeurs limites de seuil » et un modèle de lecture causale linéaire : la courbe dose-effet. Le second renvoie à une forme d'activisme mené par des collectifs de femmes (des femmes au foyer, des



employées du secteur tertiaire...), qui vont, au début des années 1980, faire du porte-à-porte pour agréger des symptômes, des faisceaux de présomption, afin de cerner progressivement les intérieurs comme des espaces contaminés et nocifs. La puissance émancipatrice de ces mobilisations vient de ce que ces femmes ne s'y sont pas seulement constituées comme des victimes de ces pollutions : elles sont devenues des enquêtrices à même de faire valoir leur contre-expertise collective. L'enquête des « faits » a été redoublée par une enquête sociale, existentielle et sensorielle. Leur mobilisation a configuré le problème tout différemment en le faisant exister publiquement, non pas à un niveau individuel, mais en agrégeant des organismes malades et défaillants à l'échelle d'un quartier, d'un immeuble. Il ne s'agit dès lors plus seulement d'un problème physiologique et privé, mais d'un problème collectif, politique, public dont on peut dresser la carte par laquelle se compose et se visibilise une communauté de troubles. À travers leur action, ces femmes nous incitent à considérer la notion de matière « non pas comme un site ou une surface, mais comme un processus de matérialisation qui se stabilise dans le temps pour produire les effets de frontière, de fixité et de surface que l'on appelle matière » (Butler 2011 : 9-10).

Dans cette logique, plusieurs contributions de ce numéro proposent, par le truchement de démarches plastiques ou sonores, de faire passer au premier plan des phénomènes tels que le diffus d'une atmosphère métropolitaine ou l'acoustique d'un paysage et d'entraîner notre attention jusque dans les fonds que l'on peine souvent à prendre en considération, obnubilés que nous sommes par la détermination des figures.

Le projet « strates », né de la rencontre entre des chercheurs travaillant sur l'expérience sensible des milieux de vie – Olivier LABUSSIÈRE, Laure BRAYER et Marc HIGGIN – et l'artiste plasticien Yves MONNIER, tourne autour d'un dispositif artistique qu'ils appellent *pochoir atmosphérique*. L'atmosphère, ou plutôt ce qui en tombe – pollen, cendres, fumées, pluie, graines, neige, feuilles, déjections –, est invitée à se déposer et à interagir avec les parties exposées d'un pochoir préalablement installé dans l'espace public. Dans la *cuvette* grenobloise, où l'atmosphère agit comme un

collecteur des rejets anthropiques, d'émissions biologiques et géologiques, quinze jours suffisent pour révéler une image préalablement portée en négatif par le pochoir. L'atmosphère devient le « révélateur », au sens photographique du terme, d'une image qui, en son fond, donne à voir sa matérialité même. Le dispositif nous montre ce qui, dans la vie quotidienne, passe presque inaperçu et n'existe que comme poussière ou souillure à nettoyer. Cette pellicule ne se réduit pas à la liste des particules par lesquelles les stations de surveillance d'Atmo mesurent la *qualité* de l'atmosphère dans une optique de santé publique, ni ne fait référence à des politiques urbaines visant à réduire les activités génératrices de ces émissions


**L'atmosphère quitte
ici le champ strict
de la météorologie
pour redevenir une entité
floue, source d'attention et
d'interrogation,
de spéculation
et de mobilisation,
un « commun latent ».**

polluantes (chauffage au bois, circulation routière, rejets industriels). Les auteurs nous racontent comment la dépose des pochoirs dans une vingtaine de lieux de la métropole grenobloise les a conduits à une redescription de l'atmosphère par des attachements sensibles. L'atmosphère quitte, ici, le champ strict de la météorologie pour (re)devenir une entité floue, source d'attention et d'interrogation, de spéculation et de mobilisation, une figuration partielle de ce qu'Anna Tsing appelle un « commun latent » (2015 : 135).

Un deuxième récit court suit Jonathan LARCHER sur la piste de l'empreinte écologique de la nouvelle génération d'infrastructures minières de grande échelle qui se déploie dans le pays sami dans le grand nord de la Norvège, témoin de l'appétit toujours insouvi de l'extractivisme minier et de la poursuite de la marchandisation des sous-sols et du ciel. Présentés

comme implantés dans des zones « non peuplées », ces projets empiètent en réalité sur les terres de quatre *sameby*, ces entités territoriales sur lesquelles les Sami ont un droit de libre pâturage. Tout le paradoxe de ce récit se joue entre l'invisibilité relative de ces technos-structures dissimulées dans un immense paysage et le déploiement d'une enquête qui tente de rapatrier ce hors-champ dans le cadre du territoire existentiel de celles et ceux, humains et animaux, qui y vivent⁵. Jonathan Larcher et son équipe commencent par se perdre, s'égarent dans leurs repères, leur capacité à voir ; mais le sonore ouvre une autre voie pour rendre tangible la présence de ces structures dans ce milieu. Ils se dotent d'une panoplie de prothèses – microphones, enregistreurs, logiciels – qui médient l'acte d'écouter ce paysage. Chacun de ces choix de matériel, de réglage (de leur *sensibilité*), de mixage, implique des décisions à la fois techniques, esthétiques et éthiques qui ouvrent le spectre du sensible. D'un fond indifférencié émergent de nouvelles présences qui redeviennent des choses pour un espace redevenu « public » et dont on peut débattre. En se plaçant dans le sillage des travaux de Helmreich sur la *transduction* (2007), l'enquête de Larcher offre une forme de figuration sonore à ce qui devait ne pas apparaître dans ce paysage, laquelle figuration devient le support d'une méthodologie prospective visant à croiser les expériences des éleveurs samis et de leurs rennes. Par extension, ces empiètements sonores deviennent les signes d'autres pollutions issues de la mise en infrastructure de la terre, de ses sous-sols, de ce que l'on s'emploie à maintenir en deçà du phénomène. C'est par les traces de l'*hypo* que l'on se met sur la piste des *hyperobjets* par lesquels nous transformons nos milieux de vie.

POLITIQUE DES FONDS

 n le voit, ces deux démarches ouvrent les franges du phénoménal et troublent l'inventaire du mobilier du monde en provoquant une oscillation entre ce qui le compose (les figures) et ses espaces interstitiels (les fonds). Dans un entretien accordé à la revue *Corps Objet Image* (2022), Yves

Citton revenait sur ce qu'il avait nommé ailleurs une « politique de fonds ». Faisant référence à la puissance propre à un certain cinéma à faire valoir la présence, le rayonnement et l'expressivité des fonds, des arrière-plans, il nous invite à interroger nos habitudes quant à nos manières de répartir nos attentions entre figures et fonds. Quand, se demande-t-il, sommes-nous requis « dans notre aptitude à faire attention au fond en tant que fond, plutôt qu'aux figures qu'on y reconnaît en les extrayant et en les abstrayant de ce fond » ?

Le fond, chez Citton, « constitue le principal réceptacle des puissances de reconfiguration » (2022 : 43). C'est du fond même que se fait sentir le tremblé essentiel du monde. À partir de la littérature des ambiances, Jean-Paul Thibaud place ces puissances du fond au cœur de notre vécu, comme les médiatrices de la tonalité affective d'un milieu de vie. Le mode d'action du fond procède indirectement, discrètement : « [s]a marque propre, qui fait sa capacité, est d'être infiltrante, insinuante, pénétrant de toutes parts sans alerter, sans donc qu'on puisse la remarquer » (Julien 2012, cité par Thibaud 2023 : 366). Et c'est de cette attention écologique aux dynamiques des fonds que peuvent naître et s'approfondir des habitudes nouvelles, sensoriellement équipées, de mise en rapport avec les milieux devenus un peu plus étranges dès lors qu'on leur a rendu leurs franges et les parts actives qu'elles ne cessent d'y jouer.

Penser et agir depuis les franges du phénoménal, c'est se disposer à faire attention à nos manières de faire attention, c'est se sensibiliser à nos manières d'être sensibles. C'est collectivement réapprendre à *donner prise*, à refaçonner des formes de mise en rapport. Ce qu'il nous faut : pratiquer, nous entraîner collectivement. En s'intéressant à « ceux qui recomposent leur monde avec du *qi* » par la pratique du *qigong* et du *kungfu* en Europe, Martin Grvors tente, en ce sens et d'une manière littérale, de décrire ce que transforme et fraie dans le corps l'entraînement à un travail énergétique. Ces arts corporels chinois se présentent comme des méthodes « pour éduquer le corps et l'ouvrir ». Leur pratique assidue crée des

5. Nous empruntons cette image suggestive d'un « hors-champ dans l'image » aux travaux de Jacopo Rasmi (2021)

voies de circulation qui redessinent les cartes du corps établies. Or, ce qui s'ouvre, c'est une autre géographie du corps, moins faite d'éléments discrets et épars que de circulations qui fluent au travers de tissus très différents, en brouillant les distinctions entre corps et environnement, entre subjectivité et monde. En s'appuyant sur le géographe Derek McCormack, Givors décrit les chaînes d'enveloppement par lesquelles des différences à l'intérieur des corps et entre les corps sont générées et transforment la nature et la texture des champs relationnels possibles avec les milieux environnants, les êtres et les choses qui les composent. Ce qui s'ouvre alors, ce sont les dispositions cultivées à se laisser « mouvementer » (Bigé 2023) de manière à composer une écologie des forces auxquelles on consent.

Pour ne pas enfermer ces expériences dans un exotisme orientalisant, nous pouvons rapprocher ce que Givors décrit chez les pratiquants de *qigong* et du *kungfu* de l'ethnographie qu'Emmanuel DUCOURNEAU consacre aux artisans œuvrant à la confection du carré Hermès. Dans le texte qu'il livre pour ce numéro, il relate les apprentissages sensoriels grâce auxquels ces artisans parviennent à porter « une attention à fond » à des dimensions ténues de leur environnement de travail : pression atmosphérique, dureté de l'eau, chaleur, etc. Autre manière de composer avec une écologie des forces, de laisser les fonds (atmosphérique, aqueux, etc.) se manifester. Le récit que tisse Ducourneau est celui d'un processus de fabrication du foulard qui le met en prise, de loin en loin, avec le monde. Mais l'article met également en question ce qu'il advient de ces formes d'expertise sensorielle lorsque les conditions atmosphériques des ateliers sont peu à peu standardisées – air climatisé, eau stabilisée, technologies de fabrication numérisées. Isolée du milieu environnant et de ses irrégularités, cette attention portée au fond se perd et affecte l'art même de la teinture, la raison d'être et peut-être l'excellence de la maison.

Les récits que Ducourneau et Givors consacrent aux franges du phénoménal mettent en scène des corps – dans leur synesthésie, leur kinesthésie – dont les sensorialités œuvrent par leurs franges. Les corps témoignent pour la présence d'agents, d'entités,

de phénomènes, dans des échelles qui, selon les expertises classiques (médicales, neurologiques, psychologiques etc.), passent pour être impossibles. La disqualification de ces sensorialités, des actes perceptifs qu'elles soutiennent, leur renvoi vers l'erreur et l'illusion, ne doivent pas nous tromper : ces sensorialités ne signalent pas tant l'existence d'un autre système de perception que les limites des savoirs issus des expertises qui légifèrent sur ce que peuvent les corps (Shapiro 2015 : 378).

Les franges du phénoménal sont donc aussi le terreau d'innombrables techniques du corps (Mauss 1934), de modes d'attention somatique (Csordas 1993), le lieu d'apprentissages pluriels, situés, par lesquels les

**Les corps témoignent
pour la présence d'agents,
d'entités, de phénomènes,
dans des échelles qui, selon
les expertises classiques
(médicales, neurologiques,
psychologiques etc.), passent
pour impossibles.**

corps deviennent des corps sociaux, des corps équipés sensoriellement, dotés de ce que Tim Ingold nomme des *skills* : des capacités de percevoir, de donner un sens et d'agir dans le monde, apprises dans le contexte des « activités de vie au sein d'un environnement » (Ingold 2000 : 439). Chaque communauté de pratique – les branches européennes des écoles chinoises de *qigong*, les teinturiers artisanaux formés aux « vieilles méthodes », les écoles de géobiologie, etc. – sculpte des sensorialités qui nous habituent à entrevoir le monde le long de « certains plis » (Descola 2021 : 16) qui le mettent en variation et en vibration.

Non plus « mobilier » du monde mais son « effiloché », depuis ses franges, depuis le flou constitutif et fourmillant des zones de contact. L'expression « mobilier du monde » peine, finalement, à rendre compte de cette vie débordante du corps sensible et savant. Elle atomise les entités du monde en les singularisant

point par point, comme des meubles disposés localement dans telle ou telle pièce. Et elle place, à l'aplomb de cet imaginaire de domesticité, une entreprise de domestication. L'image du mobilier connote quelque chose d'un ordre par lequel l'hétérogénéité risque d'être écrasée, chaque chose étant réduite à l'ordre dont elle participe plutôt qu'elle ne contribue, depuis son point de singularité, à le définir⁶.

DETUNING

Participer au monde selon d'autres plis requiert un désaccordage de notre *sensorium* par ailleurs trop bien réglé (Myers 2020) sur les contours nets du mobilier du monde. La « ruse » des corps ainsi engagés porte sur leur extraordinaire aptitude à (se) défaire des habitudes pour en recomposer de nouvelles : « l'habitude a la possibilité de se déshabituer, de ralentir la vitesse à laquelle la connaissance sensorielle devient connaissance » (Taussig 2010 : 188). Habiter les franges du phénoménal, les pratiquer, nous tient « éveillés dans la perception [...] ce qui fait qu'on veut toujours regarder plus près, qu'on est toujours étonné de ce qu'on découvre, qu'on cherche toujours à percevoir d'autres choses » (De Meyer 2015 : §4).

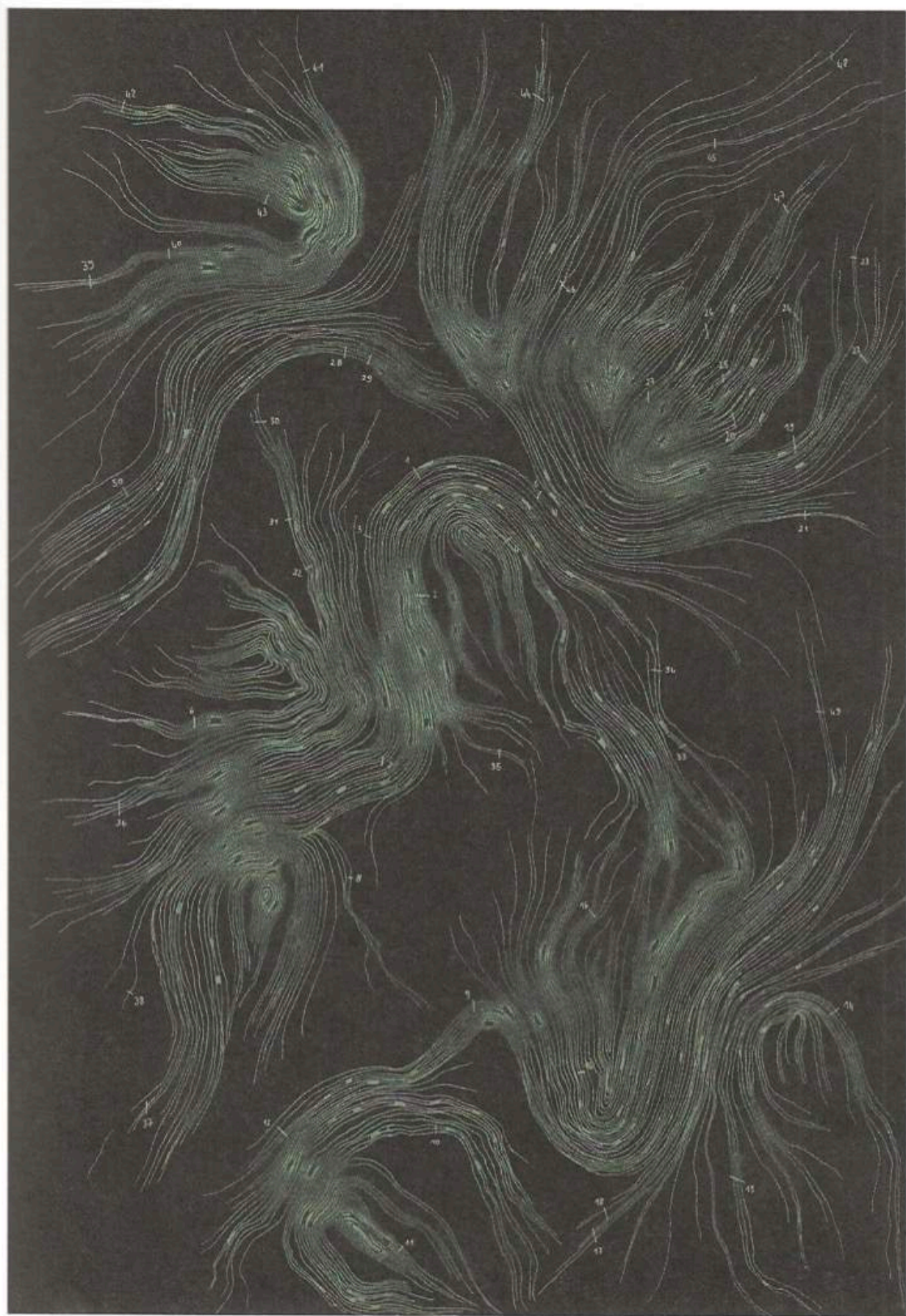
Dans un article de 2020, l'anthropologue Natasha Myers proposait de repenser ce que sont les corps vivants en se les représentant dans le monde à la manière « d'antennes charnues dont la physiologie agirait comme un média résonant et oscillant entre conductivité et résistance ; des tissus excitables qui rassembleraient l'énergie et les mouvements du monde, et les manifesteraient sous forme de perception, d'affect et d'action » (2020 : 110). La mise en culture de telles aptitudes sensorielles est en germe à de multiples époques, en de nombreux lieux. On imagine assez bien comment les mouvements dits contre-culturels ont pu créer un terreau fertile à de tels déploiements (Ginot 2010, Damian 2019). Mais des institutions beaucoup moins excentriques peuvent faire le pari de cultiver ce type de compétences, comme le relate l'artiste Simon RIPOLL-HURIER. Son texte « La ligne de signal » déplie l'histoire d'un programme de

recherche sur la télépathie mené par la CIA en pleine Guerre froide pour renouveler ses techniques d'espionnage. Le *remote viewing* est ainsi devenu l'instrument d'une tentative pour bureaucratiser et standardiser ce qui semble s'y prêter le moins : les perceptions extrasensorielles, la parapsychologie. Un bureau, du papier, un stylo, le *remote viewing* est un protocole pour trier le signal du bruit et se constituer comme canal d'informations formalisé en un ensemble d'opérations pragmatiques que l'article s'emploie à décrire. Simon Ripoll-Hurier les a par ailleurs mises en jeu dans un documentaire de création, *The Signal Line* (67', 2024), dans lequel le *remote viewing* est ramené à sa fonction première d'espionnage, pour enquêter sur le site même de son émergence, la Silicon Valley, et plus particulièrement sur les expérimentations transhumanistes qui y sont aujourd'hui développées. Ce n'est pas tant le versant sensationnaliste du dossier qui intéresse l'auteur ici que la mise en intrigue des initiatives, dispositifs, supports et soutiens par lesquels des aptitudes sensorielles seraient capables de s'élever au rang d'une pratique télépathique, quasi oraculaire, et auraient réussi, pour un temps au moins, à s'insinuer dans l'arsenal des techniques d'espionnage des services secrets américains.

IMPERCEVOIR

Sil le fond est la matrice sensible par laquelle un mobilier se découpe, par lequel des plis sensoriels, perceptifs et attentionnels se font, il nous reste à nous interroger sur l'importance qu'occupent les théories de la perception dans la détermination et la figuration de notre relation à ce qui ne se perçoit pas spontanément. Le philosophe Camille CHAMMOIS examine notre rapport aux angles morts du phénoménal, à ce(ux) qu'on ne perçoit pas ou pas encore, en faisant ressortir l'opposition entre deux approches dans la littérature anthropologique : celle de Tanya Lurhmann et celle d'Aparecida Vilaça.

6. « Qu'est-ce qu'écraser ? », se demande Tristan García, sinon « réduire quelque chose à l'ordre dont elle participe » (2023 : 348).



Chamois tente une percée en-dehors des impasses de ce débat théorique en proposant la notion d'« imperception » pour désigner et faire exister ce rapport que nous entretenons avec *ce qu'autrui perçoit mais que nous ne percevons pas nous-mêmes*, tout en lui attribuant un sens de présence important. Sa proposition permet de prendre en compte l'ensemble des processus par lesquels les apprentissages sensoriels et la division sociale du travail perceptif s'élaborent.

Ce sont les accordages (et les frictions) au cœur de ces apprentissages que documente l'article d'Helma KORZYBSKA dans le face-à-face qui se constitue entre une personne atteinte de surdité et nouvellement équipée d'un implant cochléaire – une neuro-prothèse

**La notion d'imperception
– soit la perception de ce
qui est présent pour autrui –
ouvre toute la question
des formes de délégations
perceptives qui sont
à l'œuvre dans nos vies.**

qui lui permet de redécouvrir l'écoute au moyen d'une audition bionique – et l'audioprothésiste en charge de régler l'appareil. Le raccordement du nerf et de l'électrode ne suffit pas à constituer l'audition. Les deux protagonistes doivent s'entendre pour jouer, avec finesse, sur le piano des fréquences, les paramètres de l'écoute. Sous l'apparente banalité de cette procédure, Korzybska dévoile ce qui est en jeu. D'un côté, il y a l'*audition fonctionnelle* telle qu'elle est définie par la logique médicale et technique qui formate ce type d'intervention médicale : paramétrer une écoute capable de décoder la parole et de donner une conscience environnementale de base au patient (par exemple, entendre une voiture qui arrive par-derrière). De l'autre côté, il y a les promesses d'une écoute retrouvée, d'une re-phénoménalisation du monde au moyen d'une audition que l'on ne voudrait pas limitée à quelques fréquences fonctionnellement déterminées. Invités à évaluer leur confort auditif

d'après une échelle simple, les patients trouvent peu de prises pour négocier les contours, la tonalité, les qualités de leurs nouvelles oreilles.

C'est ici que l'on voit la prégnance de ces non-alignements perceptifs que Chamois nous invite à prendre en considération, une notion trop générale de la perception empêchant de composer avec « ce que l'autre perçoit ». La notion d'imperception – soit la perception de ce qui est présent pour autrui – ouvre toute la question des formes de délégations perceptives qui sont à l'œuvre dans nos vies. Prise comme ressort de la relation qu'Helma Korzybska étudie, elle pourrait être le foyer à partir duquel ouvrir les possibilités d'autres formes d'écoute, un processus continu de remodelage des attentions nouvelles à partir de la prise en compte de ce qui vaut comme présence et que d'autres perçoivent. On se prendrait presque à imaginer une technologie *open source*, avec une communauté dynamique bricolant une écologie des écoutes accordée aux mutations de notre monde contemporain.

David DUPUIS, dans le cadre de la rubrique « Muséo », aborde la question voisine des malentendus perceptifs au cœur du carrefour culturel que constituent les circulations mondiales de l'art « visionnaire » inspiré par l'ayahuasca et ses dérivés. S'appuyant sur l'exposition *Visions chamaniques* actuellement présentée au musée du quai Branly - Jacques Chirac (et dont il est le commissaire), il met en évidence les frictions entre le regard occidental centré sur la vision, pour lequel l'art représente ces autres « plis du monde » que sont les expériences chamaniques, et l'art des Shipibo-Konibo, des Huni Kuin et d'autres communautés indigènes d'Amazonie, dont les dessins géométriques complexes (*kéné*) nous présentent moins des visions que des partitions musicales qui façonnent le rituel et ses rencontres ; le son, le mouvement, l'émotion, les effets purgatifs sont au centre de l'attention. Dupuis nous demande de remettre en question nos habitudes occidentales de lecture d'une œuvre d'art qui privilégient le visuel au détriment d'autres relations sensibles et corporelles à l'œuvre.

D'une écoute biophonique du monde contemporain et de la circulation de figurations artistiques de l'expérience chamanique, nous faisons un bond en arrière pour arriver dans les faubourgs du Paris du

xv^e siècle à la rencontre de Jaquet Jamoy. Avec Charlotte GLINEL, nous suivons les traces laissées par ce tripiier et ses porcelets vagabonds sur les pages des registres de la juridiction de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, grâce aux nombreuses interpellations dont ils font l'objet. On reproche à Jaquet Jamoy de laisser errer ses porcs sans enclos, sans surveillance, de laisser traîner les restes de sa triperie, de ne pas nettoyer sa fosse putride. Jaquet Jamoy devient l'incarnation d'une *sensibilia* devenue déviante dans une ville en transformation, où le devenir bourgeois du métier de boucher s'allie à l'administration de l'Abbaye pour policer le régime sanitaire émergent. Les restes putréfiés des tripes deviennent les miasmes menaçant la santé de

**Les irrégularités, le tremblé
d'un tracé, ne sont-elles pas
justement l'image d'un monde
dont les contours changent,
bougent, à mesure que
ses grands équilibres vacillent
et se recomposent ?**

la communauté, le vagabondage des cochons trouble le régime de voisinage inter-espèces du faubourg. Les pages de l'archive portent la présence scandaleuse du tripiier fantasque, victime d'une reconfiguration du sensible et d'une normalisation hygiéniste des rues de Paris à la fin du Moyen-Âge qui le renvoient aux franges d'une communauté morale naissante dans laquelle une fosse remplie de tripes n'a plus sa place.

Quittons la ville médiévale préoccupée par une présence animale indisciplinée pour une campagne contemporaine, troublée, elle, par le retour d'animaux autrefois éradiqués par les hommes. Joanne Clavel et Violeta Salvatierra racontent l'histoire d'une initiative menée par une association, Quartier Rouge, pour inventer de nouvelles formes de convivialité entre humains et non-humains sur la montagne limousine, territoire bouleversé par le retour du loup.

Nous terminons le tour d'horizon de ce numéro de *Terrain* avec un portfolio constitué d'une collection

de portraits de cactus saguaros, photographiés par la sociologue Gaëlle RONSIN. Mi-vivants mi-morts, ils paraissent offrir au regard un mélange incarné d'agonie et de ruines, de vestiges ou totems de l'anthropocène. Le jeu de contrepoint qu'offre la circulation entre les photos et le texte raconte à quel point ces cactus sont, certes, menacés par l'étalement urbain, la hausse des températures et la sécheresse, les incendies de forêt aggravés par les espèces envahissantes. Mais ces carcasses végétales témoignent peut-être aussi d'une autre temporalité qui ne s'inscrit pas tout à fait dans la perspective humaine des crises auxquelles est confronté le Sud-Ouest américain. À les regarder de plus près, on voit s'ouvrir d'autres ensembles de relations, pour la plupart invisibles, qui en font le lieu d'une écologie qui les traverse encore, morts ou vifs, dans ce paysage. Ronsin nous permet de regarder au-delà de ces silhouettes solitaires pour entrevoir les fonds auxquels elles participent, même dans la mort ; totems plutôt d'une forme de franges, même de transcendance inédite ou oubliée que Stengers (2009 : 50) appelle, avec d'autres, Gaïa : les franges reflètent l'intrusion de cette entité, comme une ombre portée. Gaïa, hyperobjet par excellence, figure tout ce qu'on ne peut saisir par défaut de phénoménalité et qui se manifeste par des traces, s'incarne par des *wild facts* pourvu que l'on fasse droit aux irrégularités constitutives de nos expériences.

« L'irrégularité » fait partie de ces mots dont la langue française a le secret en ceci qu'il indique deux ordres de rapport en même temps : un premier d'ordre juridique et moral, l'irrégularité de la transgression d'une norme ; un second d'ordre plastique, l'irrégularité d'un trait de crayon, le tremblé d'un tracé qui ne peut plus se résoudre à tirer droit mais se voit contraint de sinuer. Un tel tremblé, de telles irrégularités ne sont-elles pas justement l'image d'un monde dont les contours changent, bougent, à mesure que ses grands équilibres vacillent et se recomposent ?

Le tremblé du trait des expériences sur lesquelles s'appuient les articles de ce numéro de la revue *Terrain* dessine pourtant les irrégularités mêmes qui nous mènent vers toutes les inconstances des événements et phénomènes du monde.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AÏT-TOUATI FRÉDÉRIQUE & STEPHEN GAUKROGER, 2015.
Le monde en images : Voir, représenter, savoir, de Descartes à Leibniz, Paris, Garnier Classique.

BENSAUDE-VINCENT BERNADETTE & ISABELLE STENGERS, 1996.
A History of Chemistry, Cambridge, MA, Harvard University Press.

BIGÉ EMMA, 2023.
Mouvementements. Écopolitiques de la danse, Paris, La Découverte.

BOLTANSKI LUC, 2009.
De la critique, Paris, Gallimard.

BROWN PHIL, 1987.
« Popular Epidemiology: Community Response to Toxic Waste-Induced Disease in Woburn, Massachusetts », *Science, Technology and Human Values*, vol. 12, n° 3-4, p. 78-85.

BUTLER JUDITH, 2011.
Bodies That Matter: On the Discursive Limits of Sex, Londres, Routledge.

CARSON RACHEL, 1962.
Silent Spring, Boston, Houghton Mifflin Harcourt.

CITTON YVES, 2013.
« Politiques de fonds », *La Revue des Livres*, n° 13, p. 18-27.

—, 2022.
« Ensemble, assemblée, cosmos. Entretien de Julien Bruneau et Jérémy Damian avec Yves Citton », *Corps, objet, image*, n° 5, Strasbourg, TJP Éditions, p. 26-54.

CSORDAS THOMAS J., 1993.
« Somatic modes of attention », *Cultural Anthropology*, vol. 8, n° 2, p. 135-156.

CUCHET GUILLAUME, 2012.
Les voix d'outre-tombe. Tables tournantes, spiritisme et société au XIX^e siècle, Paris, Éditions du Seuil.

DAMIAN JÉRÉMY, 2019.
« Somatonautes/Hacker le Body-Mind problem », in Florence Caeymaex, Vinciane Despret & Julien Pieron (dir.), *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, Bellevaux, Éditions Dehors, p. 163-184.

DE MEYER THIBAUT, 2015.
« Didier Debaïse, L'appât des possibles. Reprise de Whitehead », *Lectures, Les comptes rendus*, en ligne : <http://journals.openedition.org/lectures/18761>.

DESCOLA PHILIPPE, 2021.
Les formes du visible, Paris, Éditions du Seuil.

DOUGLAS MARY 1984.
Purity and Danger, Londres, Penguin.

GARCIA TRISTAN, 2023.
Laisser être et rendre puissant, Paris, PUF.

GINOT ISABELLE, 2010.
« From Shusterman's Somaesthetics to a Radical Epistemology of Somatics », *Dance Research Journal*, vol. 42, n° 1, p. 12-29.

HARAWAY DONNA 1988.
« Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, p. 575-599.

HARRIS DANIEL 2010.
« Charles David Keeling and the Story of Atmospheric CO₂ Measurements », *Analytical Chemistry*, vol. 82, n° 19, p. 7865-7870.

HELMREICH STEFAN, 2007.
« An Anthropologist Underwater », *American Ethnologist*, vol. 34, p. 40-62.

HIGGIN MARC, 2016.
« The Other Side of Society. Reflections on Waste and its Place », *Antropologia*, vol. 3, n° 1, p. 69-88.

HOWES DAVID & JEAN-SÉBASTIEN MARCOUX, 2006.
« Introduction à la culture sensible », *Anthropologie et sociétés*, vol. 30, n° 3, p. 7-17.

INGOLD TIM, 2000.
The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill, Londres, Routledge.

JAMES WILLIAM, 1890a.
« The Hidden Self », *Scribner's Magazine*, vol. 7-41, p. 361-373.

—, 1890b.
Principles of Psychology, New York, Henry Holt and Company.

—, 2003 [1892].
Précis de psychologie, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

LATOUR BRUNO & STEVE WOOLGAR, 1979.
Laboratory Life: The Social Construction of Scientific Facts, Londres, Sage.

MAUSS MARCEL, 1950 [1934].
« Les techniques du corps », *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, p. 365-386.

MORTON TIMOTHY, 2013.
Hyperobjects. Philosophy and Ecology after the End of the World, Minneapolis, University of Minnesota Press.

MURPHY MICHELLE, 2006.
Sick Building Syndrome and the Problem of Uncertainty. Environmental Politics, Technoscience, and Women Workers, Londres, Duke University Press.

MYERS NATASHA, 2020.
« Anthropologist as Transducer in a Field of Affects », in Natalie Loveless (dir.), *Knots & Knowings*, University of Alberta Press, p. 97-125.

PROCTOR ROBERT N., 2014.
Golden Holocaust. La conspiration des industriels du tabac, Paris, Équateurs.

RASMI JACOPO, 2021.
Le hors-champ est dedans ! Michelangelo Frammartino, écologie, cinéma, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.

ROHLEDER ROBERT, 1989.
« Dioxins and Cancer Mortality. Reanalysis of the BASF Cohort », Paper presented at Dioxin '89 Ninth International Symposium on Chlorinated Dioxins and Related Compounds, Toronto, Ontario, Canada, 12 septembre 2022.

SHAPIRO NICHOLAS, 2015.
« Attuning to the Chemiosphere : Domestic Formaldehyde, Bodily Reasoning, and the Chemical Sublime », *Cultural Anthropology*, vol. 30, n° 3, p. 368-393.

STENGERS ISABELLE, 2006.
La vierge et le neutrino. Les scientifiques dans la tourmente, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

—, 2009.
Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte.

—, 2020.
Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

TAUSSIG MICHAEL, 2010.
What Color is the Sacred?, Chicago, University of Chicago Press.

THIBAUD JEAN-PAUL, 2023.
« Vers un art de l'imprégnation », in Céline Hervet (dir.), *Penser le son, entendre l'inouï. Esthétique et politique de la modernité sonore*, Paris, Classiques Garnier, p. 365-381.

TROCHU THIBAUD, 2018.
William James. Une autre histoire de la psychologie, Paris, CNRS Éditions.

TSING ANNA LOWENHAUPT, 2015.
The Mushroom at the End of the World. On the Possibility of Life in Capitalist Ruins, Princeton, Princeton University Press.

VIVEIROS DE CASTRO EDUARDO & DEBORAH DANOWSKI, 2014.
« Arrêt de monde », in Émilie Hache (dir.), *De l'univers clos au monde infini*, Bellevaux, Éditions Dehors, p. 221-339.



OUVRIR LES SENSIBILITÉS À L'ATMOSPHÈRE

DISCUSSION

OLIVIER LABUSSIÈRE, LAURE BRAYER,
MARC HIGGIN ET YVES MONNIERS

L'échange qui suit témoigne d'un processus de recherche-crédation en cours. Il réunit Laure Brayer (architecte), Marc Higin (anthropologue), Olivier Labussière (géographe et porteur du projet) et Yves Monnier (artiste plasticien), devenus au gré du projet coenquêtes. Ils reviennent ensemble sur la pratique artistique d'Yves Monnier, partagent leur analyse de l'expérimentation de nouvelles sensibilités à l'atmosphère avec des publics, et ouvrent une réflexion sur l'écologie des images.

Le projet « strates » est né de la rencontre entre l'artiste plasticien Yves Monnier et des chercheur-es travaillant sur l'expérience sensible des milieux de vie dans l'Anthropocène. Pour la création des pochoirs, Yves Monnier invite le paysage : des images numériques sont imprimées sur un film autocollant, lui-même collé sur un panneau de Fermacell et détourné pour créer le négatif de l'image. Après un temps de dépose en extérieur durant lequel ce pochoir s'imprègne de tout ce qui vient s'y présenter, le négatif est décollé pour en révéler un positif atmosphérique.

Dans la cuvette grenobloise, où l'atmosphère agit comme un collecteur des rejets anthropiques, quinze jours suffisent pour obtenir du paysage sa participation à la création d'une image. Dans le cadre de ce projet art-science¹, les pochoirs sont déposés dans une vingtaine de lieux de la métropole, selon trois lignes thématiques parcourant le territoire, du fond de vallée aux hauteurs des massifs : l'une suit les émissions de pollens à la belle saison, la seconde visite les sites industriels et les chantiers métropolitains contemporains, la dernière sillonne les falaises du Vercors et ses strates géologiques. Les pochoirs sont révélés avec des collectifs variés habitant les lieux de dépose (élèves d'école primaire, collégiens, étudiants en école d'art, salariés, membres associatifs, résidents). L'image interroge et fait parler. Elle rend visible ce que l'on respire.

1. Projet Sensibilia ANR-20-CE22-0006-01 coordonné par Suzel Balez (AAU-Cresson) et Olivier Labussière (Pacte) ; Projet « L'air de rien », coordonnée par Olivier Labussière et financé par le Labex ITEM.

Ce dispositif artistique soutient une activité collective de redescription de l'atmosphère par les attachements sensibles, lesquels convoquent récits biographiques et expériences du paysage. L'atmosphère quitte le champ strict de la météorologie pour devenir une entité hybride, source d'attention et d'interrogation, de spéculation et de mobilisation. Cette approche emprunte notamment à la pensée du paysage météorologique (*weather-world*) proposée par Tim Ingold².

PREMIÈRES IMPRESSIONS

L. B. : Comment est née l'idée de faire des pochoirs avec l'atmosphère ?

Y. M. : La première fois que j'ai prêté attention au dépôt atmosphérique, c'était sur la place Saint-André, à Grenoble. L'ancien tribunal venait tout juste d'être rénové. Toute la partie droite du bâtiment était d'un blanc immaculé et toute la partie gauche était gris mat. C'était fulgurant ! Et je me suis dit : est-ce que ce dépôt ne serait pas le geste culturel le plus prégnant de notre société contemporaine ? En tant qu'artiste je travaille à la production de symboles et à leur transmission, et une fois que cette idée m'est entrée en tête, je ne peux plus l'en sortir. Il faut que j'en fasse quelque chose. D'une certaine façon, l'atmosphère, c'est ça : le médium le plus puissant qui soit.

L. B. : Avant cela, ta pratique artistique explorait déjà la question du paysage et de la trace ?

Y. M. : Notre rapport au paysage est influencé durablement par la vie des matériaux, la façon dont ils se transforment au fil du temps, par ce qui s'installe, ce qui s'en va, ce qui se dépose. Il en va de même pour les images. Nous avons tendance à séparer la forme de la matière, mais c'est la vie matérielle d'une image qui détermine sa transmission dans le temps, de génération en génération. Au début de cette réflexion, il y a eu « les images d'Alex » (aussi appelées « Photographies du Sonderkommando »), qui sont les quatre premières images sorties d'un camp de concentration, à Auschwitz³. Un appareil photo espion est passé en 1944 dans un camp. Un prisonnier juif grec, à qui l'on a donné le pseudonyme d'Alex, a fait quatre clichés. Il faisait partie des commandos réquisitionnés pour aller nettoyer les crématoriums. Ces images ont survécu un demi-siècle. Elles sont en photographie argentique, donc théoriquement, elles peuvent survivre environ 100-150 ans – aujourd'hui c'est l'expérience qu'on a de la photographie argentique. Mais qu'en sera-t-il dans 500 ans ou 1000 ans ? Ma pratique interroge la matérialité de l'image. J'ai ainsi fait de tout petits tirages des images d'Alex au format initial de 8 cm par 8 cm, sur des plaques de béton, à la feuille d'or, à la peinture à carrosserie et au goudron. Mes premières images, c'était ça, trouver un geste pour les pérenniser.

M. H. : Ça me fait penser à une citation de Georges Didi-Huberman : « La poussière réfute le néant. Elle est là, tenace et aérienne, impossible à supprimer complètement, envahissante jusqu'à l'angoisse,

2. Tim Ingold, « Earth, Sky, Wind, and Weather », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 13 : Wind, Life, Health: Anthropological and Historical Perspectives, 2007, p. S19-S38.

3. Georges Didi-Huberman, *Images malgré tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003.

jusqu'à l'étouffement. Elle forme l'écume indestructible de la destruction. Comme si le temps, en pulvérisant (en décomposant) toute chose *pervia di levare*, pulvérisait (disposait en soufflant) sur toute chose, *pervia di porre*, son pigment favori⁴. » Ces restes, le monde humain devenu extériorité, si facilement ignoré et oublié, demeurent, « tenaces et aériens », recouvrant toute surface. C'est ce dépôt atmosphérique que tu convoques pour parler de paysage.

Y. M. : Ce qui traverse mes travaux, c'est de donner à voir une relation altérée au paysage. Après la catastrophe de Fukushima, je découvre un reportage qui s'appelle « Vivre en zone d'évacuation nucléaire », avec des photos de Sayuri Arima. Elle a fait des portraits des vaches de M. Yoshizawa, un paysan qui n'a pas voulu abandonner ses terres et son troupeau. Si on ne connaît pas l'histoire, on se demande ce qu'il y a à voir sur ces images. Ce n'est qu'une ferme !

M. H. : Ton travail suit des phénomènes plus ou moins imperceptibles...

Y. M. : Justement c'est le « plus ou moins » qui est important. Il y a quelque chose de semblable entre le travail avec M. Yoshizawa et ce qu'on fait dans le cadre du projet « strates »⁵. En fait, quand on se rend sensible et attentif au paysage radioactif, on commence à percevoir visuellement la radioactivité : on voit la radioactivité sur les corps, on voit les ronds de poils blancs sur les vaches, les malformations sur les oiseaux ou les espèces de rongeurs. Ce n'est pas vrai que la radioactivité est invisible. C'est une question de mise en culture de nos sensibilités.

PUISSANCE D'IMPRÉGNATION

O. L. : Comment débute ton travail avec l'atmosphère ?

Y. M. : Je travaillais avec l'association Médiarts, dans les quartiers sud de Grenoble, sur le projet « Mémoires contemporaines ». Les habitants déposaient des images par Internet. Je les matérialisais avec de petits formats sur des plaques en béton, à la feuille d'or et à la peinture à carrosserie. Pendant cette résidence, j'ai décidé de voir comment le quartier pouvait participer à la formation de l'image, en la travaillant en négatif, en tant que pochoir. En offrant son lot de feuilles, de mégots, de poussières, le quartier a développé l'image. J'ai posé les premiers pochoirs comme ça. Après notre rencontre, lors des Journées Humanités environnementales en 2019⁶, je suis passé de la notion de quartier à celle de milieu, en me demandant comment le milieu – par ses dépôts – participe à la formation d'une image.

O. L. : Pourquoi choisir des panneaux en Fermacell plutôt que du béton pour faire tes pochoirs ?

Y. M. : Le Fermacell a moins de vingt ans ! C'est un matériau qui parle par lui-même de notre époque.

M. H. : Et tu détournes son usage. Ce produit est conçu pour être stable dans une atmosphère intérieure,

4. Georges Didi-Huberman, *Génie du non-lieu : Air, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2001, p. 55.

5. Voir Yves Monnier, « Les Vaches de Monsieur Yoshizawa (2014 – en cours) » et « States (2020-2024) », en ligne : yvesmonnier.com

6. Journées Humanités environnementales, organisées avec le centre d'art le Magasin des Horizons, à Grenoble, en 2019. En ligne : <https://www.pacte-grenoble.fr/actualites/journees-humanites-environnementales>

protégée. Une fois déposé dehors, tu lui confères une tout autre puissance, une capacité d'imprégnation.

- Y. M. :** Oui, j'ai hacké le Fermacell ! En extérieur, il s'altère facilement et rend visible l'action des intempéries et ses dépôts.
- L. B. :** Comment dialoguent la photographie et le pochoir ? Le sujet photographique est-il travaillé en lien avec le site où son pochoir sera déposé ?
- Y. M. :** Chaque photo s'inscrit dans l'une des trois lignes évoquées précédemment – pollens, pollutions, falaises – et représente un « participant » potentiel à l'activité atmosphérique et donc à son imprégnation en tant qu'image. Les premiers pochoirs ont été déposés à proximité des stations de mesure de la qualité de l'air. À Saint-Martin-d'Hères par exemple, la station permet l'identification des pollens. Nous en avons retiré une liste de végétaux qui sont devenus des sujets à photographier, tels que le cèdre, le tilleul, le frêne, l'épicéa. Ces portraits d'arbres sont ensuite déposés à différentes altitudes, dans la pente du massif de Belledonne, à la période de pollinisation des espèces ou au moment de la chute des feuilles. La seconde ligne traque les participations au fond urbain diffus, et fait le portrait de sites industriels, de déchetteries, d'infrastructures de mobilité ou encore de chantiers métropolitains. La troisième ligne se déploie autour des parois rocheuses du Vercors dont on est venu faire des portraits assez serrés, avec un drone. Ces portraits de roche ouvrent un dialogue inédit avec d'autres représentations du Vercors, telles que les tableaux de l'École dauphinoise de paysages de montagne [notamment Jean Achard, *Paysage : Vue prise à Saint-Égrève*, vers 1844] ou encore les photographies prises par Raymond de Bérenger, marquis de Sassenage, de 1852 à 1865.
- L. B. :** Comment conçois-tu tes photos pour qu'elles deviennent des pochoirs ?
- Y. M. :** En termes de format et de cadrage, j'utilise un appareil numérique en ayant une idée du pochoir à venir. Je cadre le sujet le plus serré possible, parce que je sais que le fond ne va être matérialisé qu'en nuances de gris ou de brun. C'est très subtil.
- L. B. :** Chaque image n'est matérialisée que par une seule couche, c'est bien ça ?
- Y. M. :** Oui, le pochoir s'apparente à une image en noir et blanc, il n'y a pas de nuances, donc pas d'idée de profondeur ni de zones sombres. Pour qu'elle soit lisible, il faut que je fasse en sorte qu'il y ait de forts contrastes dès la prise de vue. C'est ça qui va me permettre de séparer l'image en zones de blanc et de noir pour produire mon négatif. Quant à l'ordinateur, il lit l'image numérique en fonction de valeurs seuils. Les forts contrastes permettent au logiciel de plus facilement comprendre ce que moi je vois comme étant le sujet, et ce que je veux supprimer.
- L. B. :** Lors du retravail à l'ordinateur, l'image numérique n'est plus pixelisée, elle est vectorisée.
- Y. M. :** La vectorisation reformate l'image en surfaces et en traits que je peux ensuite, après impression de l'image sur un papier adhésif, facilement suivre au scalpel. C'est comme cela que je crée physiquement le négatif. C'est plusieurs semaines de découpe ! Et quand le scalpel ne permet plus de détourner finement, par exemple pour des branches ou des feuilles d'arbre, je prends une fraise de dentiste. Parfois, je ne m'embête pas à garder beaucoup de détails,

→ Révélation d'un pochoir en public, Revel, Grenoble, 2023

PHOTO : YVES MONNIER - [HTTPS://YVESMONNIER.COM/STRATES/](https://yvesmonnier.com/strates/)



les aplats sont parfois plus forts pour faire image. Par exemple, si l'on se tient à trois mètres de l'image on va voir la forme des arbres, et en s'avançant progressivement ce deviendra un grand aplat gris qui va se révéler comme surface, qui va quitter son régime d'image et devenir une surface observable en tant que telle. C'est comme ça que j'arrive à avoir ce jeu de distances entre un régime d'image incarnée et un régime de surfaces observables.

L. B. : Le pochoir propose donc deux degrés de lecture, une lecture par l'image qui est visuelle et une réception plus tactile qui donne à voir la matérialité même de l'atmosphère.

Y. M. : Oui, à moins d'un mètre de l'image, on accède à autre chose.

MISE EN RELATION AVEC LA BASSE ATMOSPHÈRE

L. B. : Peux-tu nous parler de ce qui se passe en deçà de l'image ?

Y. M. : C'est très subtil. Quand on s'approche, à un moment, l'œil ne trouve plus d'accroche. Tu es obligé de plonger dans la matière. Quand le pochoir est encore avec son négatif en noir et blanc, là oui, il faut être le nez dessus pour ne pas recevoir une image. Mais une fois révélé, on peut s'éloigner du pochoir, se rapprocher, et jouer de cette distance pour entrer plus ou moins dans l'épaisseur du dépôt.

L. B. : Cette richesse est permise du fait même que le pochoir, une fois révélé, ne propose pas de contrastes flagrants.

O. L. : Enlever l'autocollant, c'est réaliser une double révélation : on révèle une image, une forme apparaît par le contraste, et on révèle aussi un fond, un arrière-plan qui est l'atmosphère même. Le pochoir permet de faire l'expérience de l'arrière-plan, de ce fond atmosphérique généralement inaperçu.

Y. M. : Dans les travaux que je mène avec le pochoir, le sujet c'est le fond, pas la forme. La forme c'est l'excuse pour parler du fond atmosphérique. Comment trouver des entrées pour en faire l'expérience, pour dialoguer avec, et permettre à ce dépôt atmosphérique de symboliser des choses ?

O. L. : Si on rentre dans la matière de l'image, on se rend compte de tout ce qui se dépose. Le pochoir est très hospitalier, il accueille tout.

Y. M. : C'est toute la différence avec une station de mesure de la qualité de l'air. Avec ses instruments, la station cible, filtre et additionne des particules en suspension. Le pochoir, lui, n'instaure pas de clôture avec le milieu. Il accueille poussières, pluies, pollens, insectes, sables, graines, traces animales, etc. S'il pleut, la strate à la surface du pochoir est lessivée, s'il fait soleil, elle est desséchée. Le pochoir nous met en relation avec le *weather-world* que Tim Ingold décrit. À travers l'idée de paysage météorologique, l'air est moins un objet de perception, qu'un prisme teintant nos perceptions et nos expériences. Pour Ingold, avec qui nous avons échangé à deux reprises pour partager notre travail en cours, le pochoir crée une nouvelle forme de sensibilité à l'atmosphère.



- O. L. :** Oui, ce n'est pas une photo. Le pochoir travaille directement avec la participation matérielle du paysage, en milieu ouvert. Il ne s'agit pas d'une image produite en chambre noire selon le rituel du procédé argentique ni du passage presque sans friction du numérique à l'image imprimée que nous connaissons aujourd'hui.
- Y. M. :** Tim Ingold observait aussi qu'avec ce type de pochoir, la matière n'est pas projetée ou étalée avec un appareil. La manière dont la matière se dépose va dépendre des mouvements de l'air, de l'intensité des pluies ou du soleil. Pendant une période d'orage ou après plusieurs jours de neige, le médium va être érodé, creusé, et devenir autrement sensible à l'accueil de particules que pendant trois semaines de beau temps.
- L. B. :** L'image dit quelque chose des forces atmosphériques à l'œuvre dans le bassin d'air de Grenoble.
- M. H. :** À Grenoble, un pylône du téléphérique qui monte à la Bastille est utilisé par la métropole pour communiquer sur la qualité de l'air. Chaque soir, suivant un code couleur, il s'allume et indique la qualité de l'air du lendemain. Ce dispositif mis en place depuis un an est une tentative pour traduire la mesure en expérience sensible. En quoi est-ce différent d'un pochoir ?
- Y. M. :** On pourrait appeler cela une esthétique du risque. Le pylône prolonge un abord sanitaire de la qualité de l'air qui procède par mesure et analyse physico-chimique. Une différence importante est que lorsque je regarde un pochoir, c'est l'atmosphère déposée que je regarde à une période donnée et à un endroit donné. Lorsque je regarde le pylône, je regarde une moyenne issue de plusieurs mesures qui vaut pour l'ensemble du bassin d'air. On perd la référence aux spécificités des écologies métropolitaines, à la topographie, aux mouvements d'air et aux façons dont nous cohabitons avec toutes ces variations au quotidien.

UNE ÉCOLOGIE DES IMAGES

- M. H. :** Ton travail débute par la prise d'une photo numérique. Quelle place occupe l'image numérique dans ta démarche ?
- Y. M. :** Aujourd'hui, je dis que j'ai une pratique de photographie, mais c'est très rare que j'en expose. À mes yeux, la photographie comporte un manque : elle témoigne d'un instant, d'une lumière à un moment donné, mais pas d'un milieu. Les technologies analogiques et surtout numériques accentuent la perte de référence à l'écologie des images. La base matérielle de la production et du développement d'une image est oubliée. Elle devient une infrastructure cachée dans l'appareil, dans des serveurs délocalisés, qui alimentent le mythe contemporain du « cloud », de l'image devenue immatérielle et donc hors du temps, éternelle. La pratique du pochoir change cette donne. Elle place l'image là où on ne l'attend pas, en lien avec le devenir matériel d'un milieu.

- O. L. :** Nous avons travaillé avec les étudiants de l'École des Beaux-Arts de Grenoble [à l'ESAD, sur l'invitation de Catherine Tauveron dans le cadre de son Atelier de Recherche et de Création « Atmosphère », 2022-2023] les liens entre la photographie et le pochoir. Au milieu du XIX^e, Hippolyte Bayard avait compris qu'en enveloppant un fruit d'un papier découpé et en l'exposant au soleil, il pouvait jouer de la peau du fruit comme d'une surface photosensible. Cet « art du masque » a inspiré son procédé photographique.
- Y. M. :** Quand j'étais étudiant aux Beaux-Arts, j'ai beaucoup étudié les pionniers de la photographie, Daguerre, Talbot ou Niépce, grâce à Emmanuel Hermange, mon professeur d'histoire de la photographie. Les premiers photographes sont souvent des physiciens, des chimistes. Ils ont un rapport à l'image qui est direct, avec les mains dedans. L'image n'est pas un fichier envoyé par mail ! Le pochoir retrouve ce rapport premier à la matérialité de l'image.
- M. H. :** Lors de nos échanges à l'ESAD, nous avons aussi abordé le travail d'un artiste contemporain, Claudio Parmiggiani⁷. Il travaille sur l'absence, la trace laissée par un corps au moyen de cendres en suspension dans l'atmosphère. Il joue de l'espace réduit d'une pièce pour saturer les effets de la combustion et obtenir une puissance d'imprégnation. Les pochoirs agissent différemment, l'atmosphère qui les touche n'est pas celle d'un espace clos, mais d'un bassin d'air travaillé par des flux.
- Y. M. :** Oui, je réalise mes œuvres dans le paysage, en milieu ambiant. Grenoble a une particularité, sa topographie en forme de cuvette. Cela apporte une certaine qualité de concentration de la matérialité atmosphérique. Les pochoirs seraient certainement différemment érodés, marqués, imprégnés dans un paysage plus ouvert ou même en bord de mer.
- M. H. :** On trouve à la surface du pochoir des éléments qui sont autant locaux, régionaux que transnationaux – comme la présence de sable du Sahara charrié par le Sirocco – tous mêlés dans le bassin d'air grenoblois. La description de l'atmosphère par le pochoir est donc à la fois plus complète qu'une station de mesure de la qualité de l'air – elle dit le voisinage d'une particule fine, d'un pollen et d'un grain de sable du désert – mais aussi plus imprécise, puisqu'elle n'offre pas d'inventaire détaillé de ces éléments, et qu'elle ne permet aucun classement hiérarchique. Le pochoir nous met au milieu de plusieurs milieux, de multiples temporalités.
- O. L. :** Peter Szendy propose que ce qui fait la dimension écologique d'une image est son caractère *tensif*⁸. Une image est en tension entre plusieurs temporalités et milieux. Cette définition de l'image fait qu'il peut y avoir des productions non humaines d'images, par exemple l'aile d'un papillon donne à voir une figuration qui est le fruit de millions d'années d'évolution en même temps qu'un état du cycle de vie très éphémère d'un individu. Avec la photographie numérique, nous sommes submergés d'images qui, même fortes, ne nous indignent plus. Pour Szendy, l'image numérique participe de notre progressive insensibilité à nos milieux de vie.
- Y. M. :** Le pochoir instaure un retournement intéressant de la photographie numérique vers le milieu. Un peu comme s'il proposait de ré-écologiser et de rematérialiser l'image. Il donne à l'image numé-

7. Georges Didi-Huberman, *op. cit.*, 2001.

8. Peter Szendy, *Pour une écologie des images*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2021.

rique une autre matière en même temps qu'il donne forme à l'informe atmosphérique. Cela s'opère en trois étapes dans mon travail. Premièrement, je fais des photos numériques avec un cadrage, des vides et des pleins, des contrastes, qui leur confèrent une capacité à faire image sur un pochoir...

- O. L. :** ... et en cela tu anticipes le fait que l'image numérique a une vie à venir dans un milieu.
- Y. M. :** Puis, ce travail se poursuit en atelier, où la photographie numérique trouve une nouvelle existence matérielle, celle d'un autocollant en noir et blanc. Ce passage d'un format numérique à un format imprimé confère à l'image une nouvelle matérialité et donc une robustesse qui va lui permettre d'être affectée par les intempéries, pendant trois ou quatre semaines. Pas plus, car au-delà l'autocollant commence à se décoller et l'on perd la référence à l'image numérique initiale.
- O. L. :** Ce processus de reformatage – au sens d'un changement de format de l'image numérique, imprimée, puis atmosphérique – confère à l'image de nouvelles possibilités de relation et d'incarnation.
- Y. M. :** Et, troisièmement, lorsque le pochoir est révélé après une période de dépose dans le paysage, les vides et les pleins ont dialogué avec les éléments. La portée du travail qu'on produit là, c'est une perpétuelle surprise, l'improbable et perpétuelle interaction entre milieu et image. À chaque fois, ça produit un dialogue, à chaque fois ça ouvre de nouvelles questions. Et ce que l'on creuse, ce n'est pas la production d'images, c'est la relation qu'on a par l'image avec les milieux.
- M. H. :** Le choix du Fermacell, le travail de cadrage, de découpage, viennent moduler l'image numérique et construisent son dialogue avec l'écologie. Ce faisant, le pochoir cultive notre sensibilité pour des participations humaines et non humaines nombreuses, elles-mêmes portées par une diversité de temporalités mêlées : la période de pollinisation, l'inversion de température due à la saisonnalité et la topographie, les temps du projet urbain.
- O. L. :** Cela invite à regarder l'atmosphère comme le produit d'un grand geste collectif, qui peut être approché au travers des transformations plastiques que présente le pochoir, sans a priori de valeurs pour ce, celles et ceux qui ont pris part à ces dépôts et dont l'action est le plus souvent infrasensible.



AUX FRANGES DU PHÉNOMÉNAL

Nuisances sonores, chimiques,
particules fines, COV, ondes
électromagnétiques, bruits
de fond, réseaux telluriques,
sables du désert...

À l'heure du régime climatique,
comment naissent et se cultivent
d'autres formes de sensibilité ?

Jusqu'où peut-on faire varier
nos seuils de perception ?

Avec ou sans technologie,
comment arpenter les limites
du phénoménal et se rendre
sensible à de nouvelles
composantes du monde ?

INTRODUCTION

SENSIBILIA

APPROCHES DE L'ANTHROPOCÈNE PAR SES FRANGES

JÉRÉMY DAMIAN & MARC HIGGIN

DES POUSSIÈRES DU DÉSERT

PREVISION TROUBLE EN TEMPS DE CHANGEMENT CLIMATIQUE

GWENDOLINE L'HER

VOLTS VACHES

CIRCUITS FAIBLES ET LIGNES À AUTRE TENSION EN GÉOBIOLOGIE

EMMANUEL GRIMAUD & STÉPHANE RENNESSON

RÉCIT

DES RENNES DANS LA TECHNOSPHERE

INFRASTRUCTURES ACOUSMATIQUES ET NUISANCES SONORES EN SUÈDE

JONATHAN LARCHER

DISCUSSION

OUVRIR LES SENSIBILITÉS À L'ATMOSPHERE

UNE ENQUÊTE À PARTIR DE POCHOIRS

OLIVIER LABUSSIÈRE, LAURE BRAYER, MARC HIGGIN & YVES MONNIER

CE QUE LE QI FAIT AU CORPS

FORMES D'ATTENTIONS SOMATIQUES CHEZ LES PRATIQUANTS

DE QIGONG ET DE KUNGFU EN EUROPE

MARTIN GIVORS

DE L'EAU, DE L'AIR ET DE LA SOIE

HYPERSENSIBILITÉS ARTISANALES CHEZ HERMÈS

EMMANUEL DUCOURNEAU

RÉCIT

LA LIGNE DE SIGNAL

LA CIBLE EST UN ÉVÈNEMENT. DÉCRIRE L'ÉVÈNEMENT

SIMON RIPOLL-HURIER

IMPERCEPTION

AU-DELA DU DÉBAT PERSPECTIVISME VS THÉORIES DE L'ESPRIT LOCALES

CAMILLE CHAMOIS

TERRAINS D'ENTENTE

S'ACCORDER DANS LE RÉGLAGE D'UN IMPLANT COCHLÉAIRE

HELENA KORZYBSKA

PORTFOLIO

NATURES MORTES

TROUBLER LES RÉCITS DE L'EXTINCTION

GAELLE RONSIN

RÉCIT

SUR LES TRACES DES POURCEAUX DE JAQUET JAMOY

LES DEBOIRES D'UN TRIPIER À SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS AU XV^e SIÈCLE

CHARLOTTE GUNEL

MUSÉE

IMAGES DE L'AYAHUASCA

ARTS VISIONNAIRES D'AMAZONIE PÉRUVIENNE EN CIRCULATION

DAVID DUPUIS

80
TERRAIN

anthropologie & sciences humaines

PRINTEMPS 2024



ÉTÉ 2023 #55

Beaux Quartiers®

Art de vivre • Design • Culture

Aix & alentours

Bain de soleil

BIEN-ÊTRE

Cinq rites beauté pour cet été

SAVEURS

Des huiles pour sublimer vos plats

VISITE PRIVÉE

Métallique... et fantastique !

ISSN 2106-320600 5€



9 772106 320603

UN ATELIER UN ARTISTE



Yves Monnier

La mémoire de l'air

Rendre palpable l'air que l'on partage, qui nous traverse et qui transforme nos paysages par-delà nos images numériques. Depuis une vingtaine d'années, le plasticien Yves Monnier en a fait le fil de sa démarche artistique.

■ CAROLINE MÉRICOUR ■ PHOTOS: CHRISTIAN PEDROTTI



Il y a l'air que l'on respire dans un grand bol et celui qui nous étouffe. Celui qui fait murmurer les branchages et celui qui soulève une vague géante. Celui qui nous vivifie et celui qui nous empoisonne à petit feu, voire nous tue. Mais comment matérialiser ce bien commun et la façon dont il nous impacte au quotidien ?

Pour Yves Monnier, la catastrophe du 11 mars 2011 à la centrale nucléaire de Fukushima, au Japon, a été un déclencheur. « Le sujet de notre rapport sensible à l'air, à l'heure du réchauffement climatique, flottait autour de moi depuis un moment sans que je sache trop comment lui donner forme. Et puis un jour, alors que je venais de réaliser une exposition sur Fukushima, je suis tombé sur l'histoire de cet éleveur, Masami Yoshisawa, qui a refusé de procéder à l'abattage de son cheptel comme l'exigeait le gouvernement : il a continué à vivre dans la zone interdite pour offrir une fin de vie digne à ses vaches. Son exploitation, rebaptisée La Ferme de l'Espoir, se veut une sorte de mémorial pour les victimes de la catastrophe et est financée par des dons. »

Bouleversé par cet acte de résistance, l'artiste isérois, installé depuis quelques années dans le village de Saint-Romans, au pied du Vercors, a écrit aussitôt une lettre au paysan nippon pour se proposer d'immortaliser ses bêtes selon un processus mis au point quelques années plus tôt. « Une photographe vivant à proximité, Sayuro Arima, contactée via le centre franco-japonais de Grenoble, a accepté de prendre les photos de chacune des vaches sauvées de l'abattoir, à raison d'un à deux

“ L'art est un moyen de tisser du lien ”

envois par semaine pendant dix ans. Chaque image numérique a été transférée sur une plaque de béton dorée à la feuille d'or, puis travaillée avec de la peinture de carrosserie rose vif et un aplat de goudron en sérigraphie. Cette texture m'a été inspirée par les gros plans des peaux brûlées dans le film d'Alain Resnais, Hiroshima mon amour : les pois dorés sur certaines des vaches témoignent de leur dépigmentation, liée à l'irradiation. »

Douze ans plus tard, une partie des vaches radioactives ont disparu. Mais leur histoire continue. Une centaine de portraits originaux ont été produits, quasi tous vendus (la moitié des bénéfices étant reversée à La Ferme de l'Espoir). Beaucoup ont été exposés dans la région. En 2017, à l'occasion d'une exposition au Magasin, Masami Yoshisawa et Sayuro Arima ont fait le voyage jusqu'à Grenoble. L'artiste n'est pour autant pas près de voir le bout de son engagement : « Beaucoup d'éleveurs ont confié depuis leurs vaches à Monsieur Yoshisawa. Le troupeau atteint désormais 350 têtes ! Ce temps long n'est pas celui de l'art contemporain... Mais les expositions ne sont que la par-



tie émergée de mon processus de travail: l'art, c'est un moyen de tisser du lien. »

Sur son site Mémoires contemporaines, Yves invite ainsi chaque personne désireuse de transmettre une part de son histoire à lui envoyer une image numérique – photo de famille, de voyage, d'actualité – qui sera sublimée et matérialisée selon le même processus. « Une forme de correspondance se tisse au fil de ces rencontres... Pour moi, l'artiste est un passe-muraille. »

Poursuivant sa quête de matérialisation de l'ère anthropocène, le plasticien a par ailleurs intégré différents projets de recherche avec le laboratoire Pacte ou le Cresson (CNRS-Université Grenoble-Alpes). Dans le cadre de *Strates*, embarquant un géographe, un anthropologue et une architecte, il a réalisé des pochoirs géants, à partir de photographies des paysages environnants. Ceux-ci ont été imprimés sur des plaques de Farmacell et déposés en pleine nature en différents points dans l'agglomération grenobloise, à proximité des stations Atmo de captage de l'air. « Au bout d'un mois environ, le public est invité à la révélation de l'œuvre obtenue. Quand on retire le cache, on voit ainsi des particules atmosphé-

riques qui se sont déposées ici et là, les traces rosées des vents chargés de sable du Sahara, le tanin brun issu de la décomposition des feuilles d'automne, les pollens... » Dans un camaïeu subtil de gris et de blancs, ces tableaux atmosphériques sont ensuite placés sous verre... « C'est à chaque fois matière à discussion autour de l'air et de sa perception. Près du pont de Catane à Grenoble, par exemple, les habitants ont parlé de la bonne heure pour aérer leur appartement. »

L'air étant en partage sur toute la planète, Yves entend explorer aussi la façon dont il est perçu par-delà les frontières. Invité par une urbaniste en Louisiane, dans le cadre du projet *Still on the Map! Learning from Mississippi Delta*, il a ainsi arpenté le delta du Mississippi, encore marqué par l'ouragan Katrina et tous ceux qui s'y sont succédé, pour en rapporter une soixantaine d'images qui serviront de support à de nouveaux pochoirs. Là encore, une correspondance de longue haleine a été engagée avec deux amis sculpteurs de la communauté Houma, Roy Parfait et Ivy Billiot. Dans cent ans, dans mille ans, les œuvres de Yves Monnier seront peut-être les dernières traces de notre ère dématérialisée...

BIO EXPRESS

1983 Naissance à Vif.

2003 Rentre à l'École supérieure d'art de Grenoble.

2006 Étudie à l'Académie des Beaux-Arts de Vilnius (Lituanie).

2008 Obtient son diplôme national supérieur d'expressions plastiques avec mention.

2004-2010 Participe au Collectif sans titre, créé par de jeunes artistes plasticiens à Grenoble.

2014 Démarre le projet artistique franco-japonais, *Les Vaches de Monsieur Yoshisawa*.

2017 Exposition au Magasin/ CNAC de Grenoble.

2018 Lancement du projet *Mémoires contemporaines* au sein de l'Association Médiart.

Depuis 2020 Collaboration avec des chercheurs du CNRS, du laboratoire CRESSON, du laboratoire PACTE et de l'Université Grenoble Alpes.

2023 Exposition à l'Hexagone de Meylan: *Les Vaches de Monsieur Yoshisawa*.

SES PROJETS

Septembre 2023 Exposition à la Boyce Gallery, Baton Rouge, USA.

Janvier-février 2024 Espace Jules Vallès à Saint-Martin-d'Hères.

Mars 2024 Double exposition à la Conciergerie (La Motte-Servoleux) et à l'Antichambre (Chambéry).

Novembre 2024 Exposition personnelle au Vog (Fontaine).

La STRADA

LA-STRADA.NET



2023... BONNE ANNÉE ?

ENTRETIENS

ZAHRA KHODADADI : Rencontre avec cette artiste afghane, actuellement en résidence de création à la Villa Arson à Nice, qui a fui le régime taliban pour continuer à pratiquer son art...

ERIC DI MECO : Dans la continuité de notre série de portraits de sportifs, rencontre avec une légende de l'OM, devenu musicien et président d'une salle de spectacle, en plus de ses activités médiatiques. **P.10 & P.10**

THÉÂTRE

TRAJECTOIRES : 5e édition du festival *Trajectoires*, initié en 2019 par Pierre Caussin, directeur du Forum Jacques Prévert de Carros. L'engagement et les récits de vies tiennent une place prépondérante dans des spectacles qui concernent en premier lieu les jeunes, qu'ils soient sur scène ou spectateurs et parties prenantes de temps d'échanges intergénérationnels. À découvrir sur plusieurs scènes du 06 ! **P.12**

BODY ART

BALLETS DE MONTE-CARLO : En décembre, la compagnie monégasque célèbre le retour à la vie, à l'intensité de la création, notamment lors du Monaco Dance Forum. Ils rayonnent sous la houlette de Jean-Christophe Maillot qui aime faire de son art une véritable fête et transforme ainsi la Principauté de Monaco en phare de l'art chorégraphique pour cette fin d'année. **P.15**

Et si l'art avait quelque chose à nous dire, ce serait ... ?



L'œuvre d'art n'est pas le reflet, l'image du monde ; mais elle est à l'image du monde.

Eugène Ionesco

L'art, reflet du monde, cliché d'un instant ou préfiguration d'un futur en devenir ?

Que dit-il de notre temps ?

Nous vivons une étape singulière, celle de l'Anthropocène, cette étape de la vie de la Terre et des êtres vivants qui la constituent ou l'impriment de l'être humain, comme les évolutions de notre planète, ou disons, plus modestement, y contribue fortement. Prenant conscience des impacts de nos actes, nombreux sont ceux qui perdent espoir et se noient dans l'éco-anxiété. Les COP se succèdent mais les résultats sont maigres et

en attendant les températures montent et les glaciers fondent.

Et si les artistes venaient nous donner des indications des temps qui changent et laisser glisser dans nos cœurs des effluves d'espoir ?

Rappelons-nous comment les Demoiselles d'Avignon de Picasso sont venues marquer la fin d'une époque. Ce style, préfigurant les déconstructions exacerbées par Guernica, nous ont parlé d'un monde en déréliction. Celui du début du XXe siècle, annonciateur des guerres et des faillites illustrant les pires ombres de la modernité. Aux horreurs de la barbarie de la Première Guerre mondiale, à l'insupportable des guerres civiles et à l'apocalypse de la Seconde Guerre mondiale entre bombe atomique et camps d'extermination, la peinture par la déconstruction des lignes a souligné celle d'une époque et des sujets.

Comment sortir de l'Étre et du Néant ?

Aux paradoxes qui ont suivi les soubresauts de Mai 68, d'Andy Warhol et le pop art, à Miro ou Kandinsky c'est le temps des explosions de vie des Trente Glorieuses et de la couleur omniprésente accompagnant la musique disco. La vie avait besoin de balayer les horreurs.

Puis, c'est l'avènement de l'abstrait et du conceptuel, dans

les années 80-90, les musées d'art moderne de Beaubourg à la collection Mudam regorgent d'œuvres où le figuratif a disparu. C'est aussi la période des années fastes où le capitalisme se transforme en libéralisme dérégulé et où nous pillons chaque jour un peu plus la biodiversité qui aujourd'hui est profondément épuisée. Tout ce qui vit a disparu, il ne reste plus que des lignes à la Mondrian.

Aux mangas japonais des années 90 déployant un imaginaire apocalyptique largement repris dans la collapsologie, voilà qu'avec les années 2010-2020 la prise de conscience que l'être humain EST une partie du vivant, conduit à revisiter l'art. Nous retrouvons les racines de cette communion avec la nature auprès de multiples artistes dont Rosa Bonheur fut précurseur et cela ouvre aujourd'hui la porte vers un figuratif revivifié avec Marlène Dumas. Comme s'il nous fallait nous réancrer en terre, retrouver les racines de la description, de l'admiration de la prodigalité de la nature pour la préserver et devenir une source de résilience. Bruno Latour, philosophe, nous y avait invité et Baptiste Morizot¹ ou encore Estelle Zong Mengual² ont su combiner philosophie, nouveau paradigme et trouver dans l'art, le fil nourricier d'un nouvel élan dépassant l'anthropocène. Réapprendre à voir, pour nous réinventer, voici la promesse de l'art pour ouvrir une brèche, une voie d'espoir, semant les graines du symbiocène³.

1. Ou ailleurs, La découverte, 2022.
2. Marianne d'être vivant, Actes Sud, 2023.
3. Apprendre à voir, Actes Sud, 2022.
4. <https://gardenfab.fr/inspiration/garden-attractif-ou-le-symbiocene>

Christine Marsan

Tribune

Inventer un monde nouveau capable de régénérer nos forêts, notre démocratie, nos vies

Eric Aechmann et Pascal Riché dans le dernier numéro du Nouvel Observateur, dressent une belle introduction. Ils énoncent, tous deux, une vérité partagée. Car comme le dit Descartes : "Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée".

« Nous ne savons pas. Tel est le récit qui prévaut aujourd'hui en matière d'écologie. À l'aube de la modernité, les hommes se seraient engagés dans la déforestation, dans la conquête économique du Sud, dans la course de l'industrialisation, ne pensant qu'au progrès de l'humanité et sans se rendre compte qu'ils altéreraient profondément les conditions de vie de notre terre. À croire ce narratif, l'industrie aurait brûlé du charbon et du pétrole, dispersé des produits dangereux, intoxiqué par les airs, empoisonné les rivières, souillé les océans. Sans que jamais personne ne sonne l'alarme »

D'après ce récit, le réveil n'aurait commencé qu'au début du XXe siècle. Ce qui signifie que désormais, nous serions parfaitement conscients des enjeux des limites planétaires, mais également que nous sommes prêts à les affronter avec détermination.

Or, l'impact du développement économique sur nos milieux naturels ne date pas d'hier.

- Des 1833, le poète Alfred de Musset faisait des rimes « tout est balayé sur vos chemins de fer : tout est beau, tout est grand, mais on meurt dans votre air ».

- L'état des forêts était suffisamment inquiétant pour que John Muir obtienne la création d'un parc naturel à la fin du XIXe siècle.

- Quant au mécanisme du réchauffement climatique, il a été découvert par Svante Arrhenius en 1896 (prix Nobel de chimie suédois).

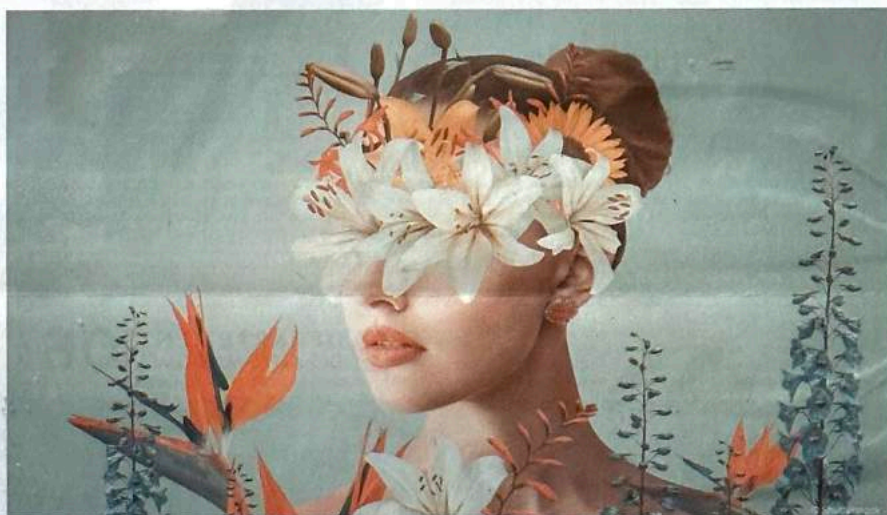
En réalité, 250 ans d'écologie nous ont alertés sur ce qui arriverait ! Ils sont plusieurs à avoir tenté de se faire entendre, de porter leur voix auprès du plus grand nombre. Autrement dit, on savait !

Nous faisons l'autochute, la tête dans le sable, obnubilés par nos gains financiers. Et si nous osons lever les yeux ? Et regarder en face les graves conséquences de nos actes ? Car nos visions sont biaisées.

Le fait par exemple, que le capitalisme soit vanté par des experts comme « le seul modèle qui ait résisté aux différents courants politiques de l'histoire du monde », nous fait fermer les yeux sur les nuisances qu'il produit. Cet excès de confiance en sa permanence et sa résilience, nous conduit également à sous-estimer les risques importants, notamment écologiques, et sociaux, qu'il entraîne. Et comme nous nous sommes remis des précédentes crises, nous croyons pouvoir tenir aisément les effets des futures.

L'art ? Vecteur d'émerveillement, au service d'une transition !

L'art a toujours été un formidable vecteur de changement. Littérature, spectacle vivant, musique ou cinéma participent à



transformer l'imaginaire, notamment sur la question de l'écologie, par le biais de l'émerveillement ou l'anticipation.

Nous avons besoin dans un premier temps d'un art qui change notre regard sur le monde et qui révèle la raison d'être de l'humanité.

Il y a de l'art tout autour de nous ! Nous sommes entourés de poésie, le monde est poétique.

Il faut poser un regard attentif aux choses et un regard lent, pour voir émerger quelque chose de l'ordre du merveilleux. Contempler différemment ce qui nous entoure dans la science, dans le sport, dans une attitude.

Un arbre a des millions de choses à nous dire, une panthère, une montagne également, ainsi qu'une pierre faite d'atomes. En effet, tous les protons de cette pierre ont été fabriqués au moment du big bang, ont été transformés dans des étoiles pour fabriquer l'atome particulier que nous avons devant nous, et qui est arrivé jusqu'à la Terre !

Tout à une histoire extrêmement incroyable dans ce monde exceptionnel. Nous sommes également une poésie, composée d'une centaine de milliards de colonies de cellules qui coopèrent de manière inconsciente.

Puis dans un second temps, nous aurons besoin d'un art qui permet de :

o Susciter des émotions pour éveiller les consciences et garantir le lien avec la terre.

o Préserver le patrimoine culturel et naturel avec : la permaculture forestière, l'installation de nichoirs, de ruches, de lieux d'hébergement pour les insectes, la découverte de fermes paysannes. Car le paysan c'est l'artisan qui forme le patchwork de nos territoires.

C'est au monde paysan que nous devons la biodiversité végétale issue de la sélection de semences adaptées à chaque terroir. Petite-fille d'agriculteur, je me souviens de la mission de mon grand-père « nourrir les hommes ». Ceux qui avaient souffert de la faim applaudissaient les politiques nationales d'après-guerre, qui assuraient du pain à tous les Français.

Pierre Rabhi⁴, disait : « bientôt on ne se souviendra pas 'bon appétit, mais bonne chance ! ». L'homme qui nous nourrit, nous fournit les vitamines et protéines indispensables à notre énergie vitale, est désormais celui qui nous empoisonne.

Comment en est-on arrivé là ? Tout est une question de choix politique et du modèle que l'on promeut.

Les artistes peuvent nous inciter à décaler nos points de vue sur l'environnement pour faire évoluer notre impact sur la biodiversité, favoriser sa restauration et valoriser les écosystèmes. En effet, l'art permet de penser autrement notre rapport à la nature. Il peut également nous aider à faire le deuil d'un modèle de civilisation où règne le mot d'ordre : « chacun s'en va son chemin », sans se soucier du vivant.

Aristote serait le premier à souligner l'altérité entre l'homme et les autres êtres naturels. Le « phusis » s'oppose à la « techné », tout ce que l'homme fabrique. Et la « techné » ne fait que prolonger la « phusis » et elle est bornée par celle-ci. Elle ne crée pas un ordre propre. (Nouvel Observateur, une pensée écologique).

« L'idée d'un métavers à la Facebook, ça ne marche pas chez Aristote. La technique ne fait que parachever la nature. Il dit même que si la nature engendrait des maisons, elle le ferait comme le font les hommes. L'opposition frontale homme-nature, nature-culture ne viendra qu'avec les modernes (nous) ».

Pour compléter le raisonnement d'Aristote, l'art à un rapport beaucoup plus intuitif à la nature et au monde. Il peut exercer une influence énorme sur d'autres sphères.

Il peut former et mobiliser les responsables sur le passage d'une logique de compétition à une logique de coopération pour co-construire les solutions de demain. Il peut, s'inspirer de la nature, et inspirera en retour les citoyens. On peut penser par exemple au biomimétisme, qui a été pratiqué par des artistes comme Léonard de Vinci, qui a créé des machines volantes en se calquant sur la nature.

Ce rôle de passeur entre la nature et les êtres humains se retrouve beaucoup dans l'art non occidental, souvent au travers de la figure de l'artiste-chaman. Certaines œuvres ont été révolutionnaires dans le monde de l'art, par leur forme ou le sujet traité. Mais il semble difficile d'imaginer comment l'œuvre peut dépasser ce statut de simple écho d'un monde qui avance sans elle.

Retrouvez la suite de la tribune sur www.lanthroposcene.fr

Jessica Pellegrini
CEO, Agence Henri Pellegrini

Rencontre

Yves Monnier
Artiste Plasticien

Non pas percevoir les ambiances, mais percevoir à travers les ambiances.

Peux-tu nous expliquer ta démarche artistique sur le projet *Still on the map : learning from Mississippi Delta* qui fait l'objet d'une expo à Nice jusqu'à la fin de l'année

De manière générale, je m'intéresse à la manière dont la conscience de l'environnement va influencer la perception qu'on peut avoir des images, des récits, et des paysages en général.

Pour ce projet spécifiquement, j'ai été invité par une scientifique, Jennifer Bulck, urbaniste à l'origine du projet *Still on the map*. Elle avait créé un groupe de scientifiques qui souhaitaient avoir un artiste pour participer à la recherche de terrain en Louisiane. Eux y allaient pour étudier l'évolution du delta du Mississippi, où les changements climatiques se voient en quelque sorte à l'œil nu. Un territoire sur lequel il y a énormément d'impact. Pour donner une idée, la ligne de côte entre 1955 et aujourd'hui a reculé de 21 kilomètres. Ils m'ont invité et je suis parti, de mon côté, à la rencontre des habitants, notamment la nation Biloxi-Choctaw. Ils vivaient sur une île de plusieurs kilomètres qui était habitée par 700 personnes jusqu'aux années 70. Aujourd'hui, l'île se réduit à une rue de 400 mètres, tout est parti à la mer et il reste 12 habitants. Dans tous les discours des Louisianais que j'ai pu rencontrer, ce qui est revenu souvent, c'est qu'ils parlaient de l'ouragan passé, des dégâts qu'ils étaient en train de réparer, et de la manière qu'ils ont à se préparer à l'ouragan à venir. C'est comme s'ils vivaient perpétuellement entre deux tempêtes. Et c'est cette idée de vivre perpétuellement entre deux tempêtes qui m'a intéressé. Parce que ça exprime une ambivalence, c'est violent, et en même temps on est dans un temps calme. Je me suis plus particulièrement demandé quel pouvait être le rapport spécifique à l'air qui pouvaient avoir les gens dans ces paysages. Car dans les discours, ils parlaient souvent du vent qui se lève, du vent dans les maisons, de la manière que le vent a touché les maisons. J'ai donc engagé une série de photos sur les manifestations de l'air dans les paysages de Louisiane. C'est parti comme ça.

Quand tu dis l'air, tu parles aussi de l'ambiance ?

Oui, c'est ça : la perception de l'ambiance, de l'atmosphère entre deux tempêtes. Atmosphère au sens large. Un des laboratoires partenaires du projet, le CRESSON à Grenoble (Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'Environnement Urbain) a comme objet d'étude les ambiances.



Des ambiances plutôt sur des paysages que sur les états d'être de ces gens qui vivent entre deux...

Ce sont en effet des paysages, mais ce ne sont pas des images à regarder, bizarrement. Moi, je fais de la photographie pour les cinq sens. Ce sont des images qui sollicitent d'autres sens que la vue. Par exemple sur une image comme celle du fond de la rivière du Mississippi. On est au mois de mars et le niveau est historiquement bas. Il y a une sécheresse en fait. Le Mississippi est 1,5m à 2m plus bas que son niveau normal. Le Mississippi fait 1,5km de large et 300m de profondeur. À l'embouchure, c'est gigantesque, il y passe des cargos, des barges etc. Donc 2m sur cette surface-là, c'est énorme, en terme de volume d'eau manquante. Quand je prends une photo comme celle-là, jessaie de me mettre dans l'ambiance sur le mode : qu'est-ce qu'on peut percevoir de ce qui s'est passé ici et qui a amené un tel paysage ? Et donc, on est sur la chaleur, la sécheresse, sur un ressenti qui est pour moi un ressenti corporel, de la peau. C'est pas pour l'esthétique visuelle. C'est à quel ressenti ça me renvoie. Et toutes les photos sont un peu prises de cette manière-là.

Tu écris sur ton site : « mon travail est d'amplifier la perception de notre environnement/actuel. » C'est ça aujourd'hui l'enjeu pour un artiste du XXIème siècle : amplifier notre perception plutôt que dénoncer ?



Non, ce n'est pas pour dénoncer quoi que ce soit. L'idée c'est plutôt de me faire le palais, d'affiner ma perception et ma sensibilité à travers ma pratique, témoigner de cela à travers mon travail esthétique et permettre à d'autres d'en faire l'expérience, et d'affiner. Quand on est face à mon travail de pochoir, on est vraiment dans des nuances.

Peux-tu expliquer en quelques mots ce travail de pochoir, au centre de ton autre projet en cours *STRATES*, une enquête scientifique menée en collaboration avec des recherches artistiques portant sur l'approche sensible de l'atmosphère ?

Il s'agit au départ d'un travail de photographie numérique. Ces images, je les imprime sur des grands autocollants, en négatif noir et blanc. Il n'y a plus de nuances de gris. Elles sont poussées, contrastées à fond, en noir et blanc. Je crée donc le négatif de cette image et j'en découpe une partie que j'enlève : la partie qui va devenir la partie sombre. En découpant l'autocollant je libère une partie de la surface du pochoir, qui est collée sur des plaques de Fermacell (mélange de plâtre et de fibre de cellulose). Ces plaques de Fermacell sont déposées à l'extérieur. La zone protégée va rester claire, puisqu'elle n'est pas soumise aux éléments. La zone qui a été découpée à la forme de l'image va subir le passage de la pluie, de l'air et les dépôts de particules présentes dans l'air et dans l'eau.

Ces grandes images négatives que je dépose dans les paysages, je les laisse de 15 jours à 6 mois. Dès que les autocollants commencent à s'enlever, je récupère les images, je les fais sécher, j'enlève la partie d'autocollant qui a protégé une partie du support, et je révèle le contraste entre la zone qui a été soumise aux éléments et la zone qui a été protégée.

Ça fait des grands tirages. Pour caracaturer, gris sur blanc. Je dis pour caracaturer parce que pour revenir à notre propos, ce n'est pas du tout un travail sur les nuances de gris. Si on regarde bien, on a du brun, on a du rose, on a du rouge. Et quand on rentre vraiment dans la nuance, on a les différents contextes de dépôt. Ça peut être une fin d'automne dans une mangrove au nord de l'Isère, ou c'est la décomposition des feuilles d'automne qui en transférant leur tanin dans le pochoir va créer du brun. Ça peut être les passages des vents chargés de sable du Sahara qui passent régulièrement dans la région Rhône-Alpes l'hiver depuis quelques années, et qui viennent faire un dépôt rouge-rose.

Sur ton site web, tu cites cette phrase de l'anthropologue britannique Tim Ingold : « on ne perçoit pas le climat, on perçoit par le climat. » Peux-tu préciser ?

En fait, ça vient d'une discussion que j'ai eu avec Nicolas Tixier, qui est aujourd'hui directeur du CRESSON. Pour lui, le gros virage dans l'étude des ambiances, c'est Tim Ingold, parce qu'avec sa citation « On ne perçoit pas le climat, on perçoit par le climat », ramène à la question des ambiances, ce n'est plus percevoir les ambiances, c'est : quel est-ce qu'on perçoit à travers les ambiances ? C'est comme s'il avait mis les mots sur des intuitions esthétiques que j'ai voulu exprimer par un travail plastique. Les dépôts d'œuvre dans les paysages pour voir comment, un paysage donné va matérialiser une image et révéler une facette donnée, c'est exactement la citation de Tim Ingold. Aujourd'hui, ça reste ouvert, mais c'est exactement ça : quelle connotation à l'expérience de vie qu'on fait au quotidien peut donner un environnement donné ? Et ça, ça change tout.

Je m'avance peut-être beaucoup en disant ça mais, aujourd'hui, on fait l'histoire de l'art d'une certaine manière, on a conservé certaines œuvres par exemple, pour des questions de qualité esthétique, pour des questions de renouvellement de tradition, d'évolution dans quelque chose qui se veut assez linéaire, même s'il y a des sauts à certains endroits, mais c'est-ce qui nous dit qu'en 2050 à 45° à l'ombre et avec un manque d'eau, ce sont ces œuvres-là qui vont parler aux gens ? Je pense qu'on sous-estime à quel point l'environnement dans lequel on baigne oriente nos choix culturels aussi.

Ton travail d'artiste fait globalement écho à cette « crise

des sensibilités » évoquée par Baptiste Morizot. Il a pour vocation de stimuler, voire de réveiller nos sens endormis ?

Je ne dirais pas ça. À mon avis, les gens sont extrêmement éveillés, mais il n'y a pas d'espace pour qu'ils témoignent de ce qu'ils voient. Je pense qu'il n'y a pas d'endroit où parler de sensibilité aujourd'hui. Il y a peu d'espaces de parole comme ce qu'on est en train de faire via cette interview. Quand je dépose un pochoir, et que j'organise un réveil en appelant les habitants du quartier, en faisant venir les écoles, j'ouvre un espace d'échange. Et je ne culpabilise personne. Je ne leur dis pas d'aller arrêter leur cheminée, d'arrêter leur voiture diesel, ou de changer de chauffage au fuel. Ce n'est pas la question. J'ouvre un espace sur lequel nous échangeons sur leur rapport à l'environnement local, et tout le monde a quelque chose à dire. Les gens sont sensibles, c'est juste qu'il n'y a pas de lieu pour en parler. J'avais déposé des pochoirs au 10ème étage d'un immeuble. Nous voilà sur le toit au 10ème et nous allons voir les voisins pour en parler. Nous faisons la révélation et les gens en sont venus à parler chacun de leur pratique de ménage, et du rapport à la poussière. Chacun avait sa sensibilité spécifique, et ça se recoupait. Effectivement, le fait qu'il y ait le boulevard, en fonction des saisons, on ne peut pas ouvrir telle fenêtre, on ne peut pas faire traverser l'air quand on aère parce que sinon ça fait rentrer la poussière. Donc ils ont chacun certaines manières d'aérer leur appartement pour éviter d'aspirer l'air du boulevard. En fait, ils avaient une pratique de l'air qui était hyper élaborée, sensible, mais à part ce soir-là où nous en avons parlé parce qu'on était autour d'une œuvre, à aucun moment ils avaient témoigné de ça les uns envers les autres. C'est là où je peux dire que nous avons ouvert un espace.

Propos recueillis par Stéphane Robinson
(entretien intégral sur www.lanthroposcene.fr)

Still on the Map : learning from Mississippi

Exposition photo au studio de yoga Gâyoga
1, avenue Cyrille Besset, Nice
Jusqu'au 31 décembre 2022
Sur réservation 06 03 79 76 86

SOUTENEZ L'ANTHROPOSCÈNE

FAITES UN DON
* OU *
ABONNEZ-VOUS !

→ www.lanthroposcene.fr

L'ANTHROPOSCÈNE

Editeur : Ressources, association loi 1901

22, avenue Borriglione - 06100 Nice

SIRET 840 578 835 00018

ISSN 2825 - 0931

Directeur de publication : Stéphane Robinson

Direction artistique / maquette : Kent Robinson

Ont contribué à ce dossier : Christine Marsan, Jessica Pellegrini,

Stéphane Robinson

Contact : strobins@free.fr

www.lanthroposcene.fr

**ÉQUIPEMENTS : LES « TIERS-LIEUX »,
DES ESPACES HYBRIDES À PÉRENNISER**

**ÉLECTION : PIERRE STREIFF DEVIENT
PRÉSIDENT DE LA CCI DE GRENOBLE**

98^e année - www.affiches.fr

les affiches

DE GRENOBLE ET DU DAUPHINÉ

VENDREDI 3 DÉCEMBRE 2021 - N°5074 - 2 €

Justice de proximité Des audiences en circuit court



PAGES 38-55 : NOTRE SÉLECTION DE NOËL POUR DES FÊTES RÉUSSIES

D 31049 - 5074 - F. 2 €



De béton et de papier

Invités par l'association Médiarts, les artistes Yves Monnier et Vincent Gontier ont travaillé avec les Grenoblois, pour une exposition (à l'Espace Prémol) qui surprend par les matériaux choisis et par les procédés mis en œuvre.

PEINTURE & SCULPTURE

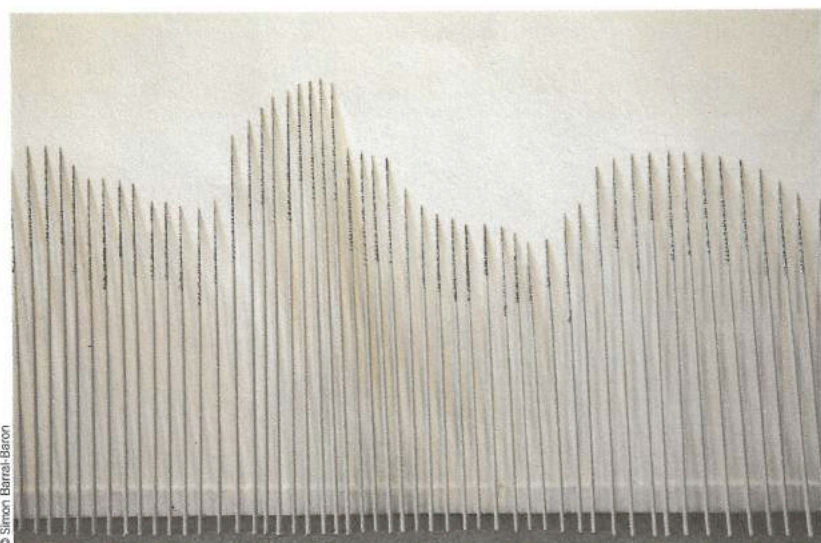
Le processus est étonnant. À partir de photographies confiées par des habitants de Grenoble, Yves Monnier a réalisé des autocollants reprenant les formes contenues sur chaque photographie, a appliqué ces autocollants sur un matériau de construction mêlant couche de béton et couches de cellulose... et a laissé plusieurs mois l'œuvre au sol, à la merci des intempéries. La pluie a détérioré la cellulose non recouverte, tandis que les parties protégées par les autocollants sont restées intactes. Les tableaux ainsi obtenus, bien que monochromes, reproduisent le motif choisi (portrait, édifice, paysage) par le seul jeu des contrastes de surfaces : lisses et unies pour les parties préservées, et hachées, rongées, pour les parties « abîmées » par la pluie. C'est tout simple, mais encore fallait-il y songer. D'autant qu'Yves Monnier ne s'est pas arrêté là : à partir d'autres photographies choisies par des habitants, il a signé une série de tableaux mêlant béton, peinture à carrosserie, vitrificateur, bitume et feuille d'or ! Une fois encore, le produit de cette expérience se révèle tout à fait convaincant ; et prouve, s'il en était besoin, que les arts plastiques « traditionnels » n'ont pas encore tout dit...

LA RUMEUR DE LA VILLE. Plutôt que des images, ce sont des mots que Vincent Gontier a sollicités auprès des habitants : des phrases qui ont été inscrites tout en haut

de feuilles de papier. Après quoi, chaque feuille a été roulée sur elle-même, afin de constituer une baguette. Puis, ces baguettes ont été dressées verticalement et adossées côte-à-côte contre le mur de l'Espace Prémol. L'effet, là aussi, est saisissant. Jouant des variations de longueur des baguettes, Vincent Gontier a alors constitué ce qu'il nomme des « lignes d'horizon », sortes de lignes de crête, en effet. Tout autant, on pourra y voir un alignement de sagaies, tel qu'on pourrait en découvrir dans une exposition d'arts premiers. Quoi qu'il en soit, l'œuvre fonctionne impeccablement et la rêverie ne demande qu'à s'épanouir... Parallèlement, Vincent Gontier a installé en suspension un intense réseau de pages de journaux roulées (des baguettes de papier, encore) épinglées entre elles et évoquant – par leur flottement dans l'espace, par leur contenu aussi (les articles du journal) – les « bruissements du monde », pour reprendre le titre de l'œuvre. Mots ou images, papier ou béton : c'est la rumeur de la ville, la vie remuante de ses habitants, que ces deux artistes nous donnent à entendre... silencieusement. ●

J.-L. R.

Vincent Gontier, *Lignes d'horizon* (détail), 2019, papier journal vierge manuscrit et roulé.



© Simon Barra-Baron



© Simon Barra-Baron

Yves Monnier, *Tour Perret*, 2019, techniques mixtes.

» « Territoires, mémoires de transmission », images d'Yves Monnier et installation de Vincent Gontier. Jusqu'au 20 décembre à l'Espace Prémol (7, rue Henry-Duhamel, Grenoble). Du mercredi au vendredi, 12 h 30-18 h ; le samedi, 11 h-17 h.

**SPECTACLE 10****BOOM**

Les tout-petits ont leur spectacle !

**CONNAÎTRE 16**
LE PRINTEMPS DES POÈTES

Demandez le programme

**PARCOURS 18**
FORMATION

Étudier à l'étranger

LE PETIT BULLETIN

The sound of silence

À LA UNE
LE NOUVEAU DÉCRET SON ET LA SCÈNE LOCALE

ÉDITO

PAR AURÉLIEN MARTINEZ

C'est beau une ville la nuit comme l'a écrit Bohringer. C'est vivant aussi une ville la nuit. Du moins ça doit l'être, avec ses salles de concert, ses bars, ses restos... Et son bruit inhérent, forcément. Sauf que depuis pas mal d'années, les responsables de ces lieux festifs sont de plus en plus sujets à des plaintes, à Grenoble comme ailleurs.

Alors certes, il y a des gens qui ont acheté un appartement il y a des dizaines d'années dans un quartier excentré devenu aujourd'hui une

place forte de la vie nocturne. On peut citer le grand immeuble rosée du square des Fusillés à Grenoble dont les habitants, on l'imagine aisément, n'avaient pas prévu de se retrouver un jour entre la Belle électrique, l'Ampérage et le Drak-Art. Leur énervement est donc compréhensible – les salles en question ont d'ailleurs pris en compte cette situation.

Mais sinon, comment une personne qui s'installe, au pif, place Notre-Dame ou au cœur du quartier Championnet, peut-elle décemment espérer le même

calme que si elle était perdue au milieu du Vercors ? Une ville fait du bruit jour et nuit, et on l'aime aussi pour ça ! Les pouvoirs publics, au lieu d'être souvent tétanisés par les plaintes qu'ils reçoivent, devraient donc, en plus de légitimement sanctionner les excès (on n'est pas anarchistes sur la question tout de même !), le crier haut et fort. Sous peine que l'on n'entende plus dans nos rues, pour faire un lien avec notre sujet de "une" de cette semaine, que *The Sound of Silence*.

www.petit-bulletin.fr/grenoble

Sandra Nkaké + Slyv
Soul / pop / jazz

Vendredi 08 mars - 20h30

Source : 04 76 28 75 76
38, avenue Lénine - Fontaine
Tram A : arrêt La Source
lasource-fontaine.fr

saïson **18|19**
Théâtre[s]
de Grenoble

Théâtre 145

TÊTES D'AFFICHE
Cie Malka
MERCREDI 6 et JEUDI 7
MARS à 20h30

Théâtre municipal

RICARDO RIBEIRO
Concert de fado
VENDREDI 8 MARS à 20h30

BILLETTERIE
theatre-grenoble.fr
0476440344

CRÉATION ARTISTIQUE

Concours organisés par le Crous Grenoble
Alpes et réserves aux étudiants inscrits dans un
établissement d'enseignement supérieur français.

4 catégories sur le thème «Révolutions»

**NOUVELLE
FILM COURT
PHOTO
BANDE
DESSINÉE**

**Concours
sur le thème
RÉVOLUTION**

PRIX FINANCIERS : 200€ ET 300€

DATES LIMITES
15 mars : nouvelle
16 mai : photo, bande dessinée, film court

EXPRIMEZ-VOUS !

www.crous-grenoble.fr

PETIT BONUS!

CETTE SEMAINE À GAGNER,
DES PLACES POUR :

**LE SALON DES
VINS NATURELS**

LES 09 ET 10 MARS

Rendez-vous sur : petitbulletin.fr/grenoble/concours

RECRUTEMENT

**DISTRIBUTEUR ET/OU
DISTRIBUTRICE**

Nous recrutons un distributeur pour nos éditions
CDI - Tous les mercredis de 07h30 à 12h30

- Véhicule indispensable
- Frais kilométriques pris en charge

CONTACT
JEAN-MAXIME MOREL :
jmmorel@petit-bulletin.fr
06 72 88 89 56

DIFFUSION ACTIVE

LE PETIT BULLETIN

AUTRE LIEU VACHEMENT IRRADIÉES

BENJAMIN BARDINET



© Benjamin Bardinet

En mars 2011, frappés par une double catastrophe naturelle et nucléaire, les éleveurs de la région de Fukushima sont sommés par les autorités japonaises d'abandonner leurs exploitations et tous les animaux qu'ils possèdent. L'un d'entre eux, Masami Yoshizawa, refuse d'obtempérer et s'engage à rester dans la zone irradiée auprès de ses 355 vaches.

Voilà une histoire atypique qui aurait pu être circonscrite aux pages de journaux. Sauf que, concerné par les questions écologiques, le plasticien Yves Monnier en a fait la matière première d'un travail artistique. L'homme peint ainsi depuis 2014 des portraits de chacune des vaches de l'agriculteur en s'appuyant sur les images réalisées à sa demande par Sayuri Arima, photographe qui documente par ailleurs régulièrement la vie dans cette ferme de la "zone interdite". C'est autour de ces trois projets liés à la catastrophe que s'articule l'exposition présentée au centre culturel Montrigaud.

En introduction, le visiteur découvre le photo-reportage poignant de Sayuri Arima qui témoigne de la vie de la ferme, des vaches malades et des actions militantes de Masami Yoshizawa. Plus loin, un court film explique les conditions de travail dans cette exploitation singulière désormais baptisée « ferme de l'espoir ». Enfin, disséminées sur les murs, les fameuses vaches peintes par Yves Monnier irradient l'espace de leur présence énigmatique. Ces portraits, réalisés à partir de produits industriels à l'empreinte écologique durable (goudron et peinture à carrosserie sur plaque de béton), sont autant une réflexion sur notre impact environnemental qu'un bel hommage rendu au projet un peu fou de M Yoshizawa. Moins peu toutefois que d'implanter une centrale nucléaire en bord de mer dans une zone sismique...

LES VACHES DE M YOSHIZAWA

Au centre culturel Montrigaud (Seyssins) jusqu'au lundi 11 mars

MUSÉES

MUSÉE HÉBERT

Chemin Hébert, La Tronche (04 76 42 97 35)

ESPRIT JAPON, CARTE BLANCHE À MARTINE REY

Voilà une exposition qui devrait ravir les amateurs de beaux objets et de choses délicates. Dans le cadre d'une carte blanche qui lui a été proposée par le Musée Hébert, Martine Rey, artiste iséroise formée aux Beaux-arts de Kyoto, propose un stimulant dialogue entre artistes-artisans français et japonais. Ou kimonos tissés à la main et autres services à thé côtoient œuvres graphiques foisonnantes de mille détails et autres collages aux tonalités surréalistes.

Jusqu'au 25 mars 19, de 10h à 18h (sauf mar) ; entrée libre

★ ARTICLE SUR PETIT-BULLETIN.FR

MUSÉE DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION

14 rue Hébert, Grenoble (04 76 42 38 53)



© Tomasz Kozny

GOULAG

Avec cette proposition, le Musée de la Résistance et de la Déportation retrace l'histoire de la répression soviétique des années 1920 jusqu'au début des années 1950 comme nous l'a expliqué le commissaire d'exposition Olivier Cogne : « Pour cette seule période liée au système du goulag, il y a eu 4 millions de morts. Ce sont des chiffres qui ont été contestés et qu'il est important de rappeler. »

Jusqu'au 20 mai 19, lun, mer, jeu, ven de 9h à 18h - mar de 13h30 à 18h - sam, dim de 10h à 18h ; entrée libre

★ ARTICLE SUR PETIT-BULLETIN.FR

MUSÉE DAUPHINOIS

36 rue Notre-Dame, Grenoble (04 57 58 89 01)

DES SAMOURAÏS AU KAWAI, HISTOIRE CROISÉE DU JAPON ET DE L'OCCIDENT

Exploration des relations tissées entre le Japon et l'Occident – et notamment la France – de la première rencontre en 1543 jusqu'à nos jours

Produite dans le cadre de l'événement national Japonismes 2018 et de l'Année du Japon en Isère, cette exposition propose un passionnant parcours autour de cinq siècles habilement résumés. Instructif et, surtout, ludique – surtout la fin qui ravira les quaranténaires désireux de retomber en enfance : figurines d'Astrobey et affiches de Golderak côtoient des épisodes de Candy et des consoles Nintendo en accès libre !

Jusqu'au 24 juin 19, TLJ sauf mar de 10h à 18h (19h sam et dim) ; entrée libre

★ ARTICLE SUR PETIT-BULLETIN.FR

GRENOBLE 1968, LES JEUX OLYMPIQUES QUI ONT CHANGÉ L'ISÈRE

Une exposition qui, certes, fait la part belle aux Jeux olympiques de 1968 (tout au long du parcours sont exposés des skis, des médailles d'athlètes et même la combinaison de Jean-Claude Killy qui avait remporté trois médailles d'or en ski alpin), mais qui s'attache aussi à l'impact de ces JO sur le territoire. Avec, notamment, un focus sur l'héritage culturel (comme la fresque de l'artiste Pierre Vasarely qui avait orné les tribunes de l'Anneau de vitesse dans le parc Paul-Mistral), ou encore la présentation de diverses photos d'infrastructures construites à l'occasion de la compétition – bâtiments administratifs, routes, nouvelle gare, nouvel aéroport... Une plongée historique riche et passionnante dans l'histoire de la ville.

Jusqu'au 7 oct 19, TLJ sauf mar de 10h à 18h (19h les sam et dim) ; entrée libre

★ ARTICLE SUR PETIT-BULLETIN.FR

MUSÉE DE L'ANCIEN EVÊCHÉ

2 rue des Cordons, Grenoble (04 76 15 75 25)

MONTAGNE ET PAYSAGE DANS L'ESTAMPE JAPONAISE

Présentation d'une centaine d'estampes de la main des plus grands maîtres japonais

Encore une nouvelle exposition dans le cadre de l'Année du Japon en Isère ? Oui, et tant mieux. Car celle-ci explore, avec notamment les grands maîtres de l'estampe qu'étaient Hokusai (à qui l'on doit la fameuse vague) et Hiroshige, le regard porté par les Japonais sur la nature, complétant ainsi magnifiquement la proposition en cours au Musée dauphinois sur les relations entre le pays du Soleil-Levant et l'Occident.

Jusqu'au 31 mars 19, lun, mar, jeu, ven de 9h à 18h - mer de 13h à 18h - sam, dim de 11h à 18h ; entrée libre

★ ARTICLE SUR PETIT-BULLETIN.FR

GALERIES

DIALOGUE COLLAGISTE

Autour de Jean-Luc Brosson et Albert Voisin dit Vanber

Une exposition qui a pour particularité de réunir deux artistes très différents qui ont pour point commun d'avoir produit, à un moment de leur carrière, des séries de collages : Jean-Luc Brosson (1955-2008), et ses œuvres foisonnantes faites à partir d'images de tableaux classiques découpées dans des livres d'art, et Albert Voisin dit Vanber (1905-1994), et ses rendus plus abstraits mais néanmoins tout aussi passionnants.

GALERIE HÉBERT

17 rue Hébert, Grenoble (04 76 52 36 36)

Jusqu'au 9 mars, mer, jeu, ven de 14h à 19h - sam de 11h à 19h ; entrée libre

★ ARTICLE SUR PETIT-BULLETIN.FR

RIVIÈRES CÉLESTES, VOUTES ÉTOILÉES ET LUNES D'ICI ET D'AILLEURS

Par Dominique Joubert, Nicolas Joubert et Serge Riou

GALERIE CAFÉ LA VINA

12 place Notre-Dame, Grenoble

Jusqu'au 23 mars, du mar au sam de 11h à 13h et de 14h30 à 19h ; entrée libre

AQUALLISSIME

De Marie-Claire Moudru

L'ATRIUM

11 rue du Mail, Fontaine-Cornillon (04 76 56 56 56)

Du 8 au 24 mars, ven, sam de 15h à 18h - dim de 10h à 13h ; entrée libre

VALENTINA ROLS

Dessins et anamorphoses

GALERIE LE TALENT C'EST L'ENVIE

11 rue Mary Dormoy, Grenoble

Du 8 au 30 mars, mer, ven, sam de 15h à 19h - vernissage ven 8 mars à 18h30 ; entrée libre

ESTELLE BOULLIER

ALTER-ART

75 rue Saint-Laurent, Grenoble (06 75 70 13 52)

Du 7 au 31 mars, du mer au dim de 15h à 19h - vernissage jeu 7 mars à 18h ; entrée libre

CENTRES D'ART



© Benjamin Bardinet

TATTOO ART PRINT

Exposition collective de Jean-Luc Navette, Yann Black et Les Nahon

Si cette exposition collective réunit trois artistes-tatoueurs, c'est essentiellement au travail de l'illustrateur et ancien tatoueur Jean-Luc Navette qu'elle est consacrée, et ce pour le plus grand plaisir du visiteur qui pourra savourer son univers halluciné et hallucinant dans lequel se côtoient saltimbanques, colporteurs véreux, bluesmen dépressifs, matelots du Potemkine...

SPACE JUNK

15 rue Grenouille, Grenoble (04 76 26 02 03)

Jusqu'au 16 mars, du mar au sam de 14h à 19h30 ; entrée libre

★ ARTICLE SUR PETIT-BULLETIN.FR

ATTRAITS D'UNIONS

Par le collectif 2passages composé de David Dos Santos et Thibault Barquet

Moulins de Villancourt

Cours Saint-André, Pont-de-Cave (04 76 29 80 59)

Jusqu'au 16 mars, du mer au sam de 14h à 18h ; entrée libre



© Benjamin Bardinet

L'AFFICHE POLONAISE 1952-2018, UNE RÉVOLUTION GRAPHIQUE

Le Centre du graphisme, cœur battant du Mois du même nom, consacre cette année une rétrospective à la singulière école polonaise de l'affiche. Le parcours propose, grosso modo, de découvrir une génération de créateurs par salle : les pionniers dans la première, leurs élèves dans la deuxième et, dans la dernière, la jeune génération. L'accrochage n'y va pas par quatre chemins et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le visiteur est immergé dans l'effervescence créative qui caractérise l'affiche polonaise d'après-guerre. Passionnant.

CENTRE DU GRAPHISME

1 place de la Libération, Echirolles

Jusqu'au 31 mars 19, du lun au ven de 14h à 17h30 - de 14h à 18h les 2e et 3e week-end

de chaque mois ; entrée libre

★ ARTICLE SUR PETIT-BULLETIN.FR

ECCE HOMO

Par 1011, exposition autour de la problématique de la femme face à l'histoire

LA THÉORIE DES ESPACES COURBES

13 avenue Gambetta, Vaulx

Du 9 mars au 14 avril, ven, sam, dim de 14h à 18h30 - vernissage sam 9 mars à 18h ; entrée libre

MILAGROS

De Alban de Chateauneuv

LE VOG

10 avenue Aristide Briand, Fontaine (04 76 21 67 64)

Du 12 mars au 25 mai, mar, ven de 16h à 19h - mer, sam de 9h à 12h et de 14h à 18h - vernissage sam 9 mars à 18h ; entrée libre

REFLETS DANS LA JUNGLE

De Leslie Amine

LA HALLE

Place de la Halle, Pont-en-Royans

Du 12 mars au 25 mai, mar, ven de 16h à 19h - mer, sam de 9h à 12h et de 14h à 18h - vernissage sam 9 mars à 18h ; entrée libre

**MONTAGNE : LES STATIONS ISÉROISES
LANCENT LA SAISON D'HIVER**

**FÊTES : LES MARCHÉS DE NOËL
REVIENNENT À GRENOBLE**

96^e année - www.affiches.fr

les affiches

DE GRENOBLE ET DU DAUPHINÉ

VENDREDI 6 DÉCEMBRE 2019 - N°4970 - 2 €



**Objectif :
zéro déchet !**

L'AGENDA COMPLET DES SORTIES | TOUS LES MARCHÉS PUBLICS DE L'ISÈRE

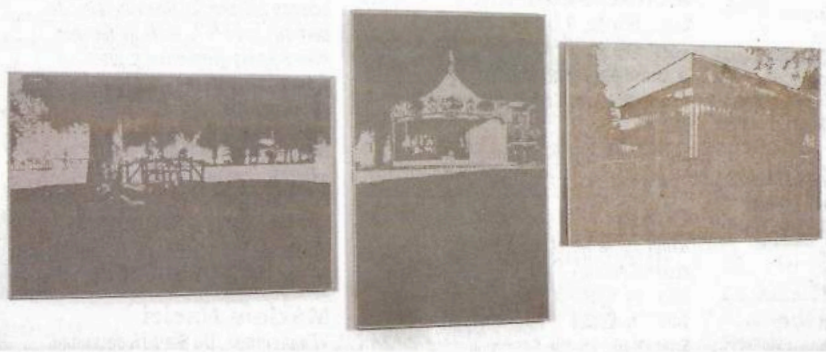
D 31049 - 4970 - F 2 €



3 789200 002003 49700

Météographie

Il nous a habitués à des tableaux réalisés avec des matériaux industriels : béton, bitume, vitrificateur, peinture à carrosserie, etc. Pour son exposition au Belvédère, Yves Monnier ne déroge pas, mais il a livré par surcroît ses matériaux improbables à l'action des intempéries...



© Yves Monnier



© Yves Monnier

Yves Monnier, « Mémoires contemporaines ». Exposition proposée par l'association Médiarts, jusqu'au 12 décembre au Belvédère (Saint-Martin-d'Uriage ; 04 76 59 72 67 ou 04 76 89 10 27). Le mercredi, et du vendredi au dimanche, 15 h-18 h.

TECHNIQUE MIXTE Sachant que la photographie est l'écriture de la lumière, Yves Monnier va plus loin et nous propose carrément une écriture des intempéries. On considère que la photographie fut la première technique artistique permettant de reproduire le réel sans intervention directe de la main : la lumière supplée l'homme. Le protocole mis au point par Yves Monnier remplace la lumière (encore que cette dernière puisse y jouer un rôle) par l'ensemble des phénomènes météorologiques. Cela mérite explications.

GRAVÉ PAR LA PLUIE. Le processus débute par le choix d'une plaque de Fermacell, un matériau de construction utilisé pour remplacer les panneaux de placo-plâtre. Le Fermacell est un mélange de gypse et de fibres de cellulose. Sur cette plaque, l'artiste dépose des pochoirs préalablement découpés. Après quoi, il installe le Fermacell (évidemment muni de ses pochoirs) au sol, à l'horizontale et en plein air. Durant plusieurs semaines, les orages, la pluie, l'humidité, la sécheresse, le soleil, viennent frapper la plaque. Parallèlement, cette plaque reçoit aussi la poussière, les pollens, les moisissures et les particules de pollution. Érosions et dépôts alternent ainsi, jusqu'à ce que l'artiste décide de cesser là : il ôte les pochoirs, dévoilant l'œuvre d'un coup. Sous l'action des intempéries, gypse et cellulose ont été creusés, rongés, « gravés » en quelque sorte, tandis que les parties du panneau protégées par les pochoirs sont restées intactes. C'est de ce contraste entre zones « travaillées » et zones intactes que naît l'image.

MAUVAIS TEMPS ET TEMPS PERDU. Cette technique inédite d'« imprégnations atmosphériques », qui lie l'usage de matériaux industriels à l'intervention des éléments naturels, a été mise en œuvre à l'occasion de l'exposition d'Yves Monnier au Belvédère de Saint-Martin-d'Uriage. En effet, ce dernier a notamment réalisé un triptyque en hommage à la station d'Uriage : le manège et le petit pont en ciment du parc, ainsi que le bâtiment de la clinique thermale. Ces trois panneaux, nés des souvenirs d'enfance de l'artiste, ont été laissés à la merci des humeurs du ciel qui les ont sculptés sur les lieux mêmes où ils ont vu le jour – devant la mairie de Saint-Martin-d'Uriage et derrière Le Belvédère. C'est donc l'air d'Uriage qui a « gravé » ces images d'Uriage... C'est l'air d'Uriage qui, au fur et à mesure des alternances de soleil et de pluie, a lentement « révélé » (au sens photographique du terme) ces images à l'allure fantomatique. Le temps qu'il fait participe ici à la recherche du temps perdu. ●

J.-L. R.

vivre à Grenoble

et en métropole grenobloise

le dauphiné libéré



HORS SÉRIE

R. 27795 - 0311 - 5,90 €



3 782779 505906 09280

Le mag#8

AUTOMNE 2017

Yves Monnier, plasticien

Raconter Fukushima

Artiste engagé, Yves Monnier soutient l'action d'un éleveur japonais qui a voué sa vie à ses 355 vaches irradiées par la catastrophe nucléaire de Fukushima. Depuis 2014, l'Isérois a entrepris de les peindre, une par une.

Son travail et son inspiration sont nourris par une sensibilité mûrie et assumée, enfouie sous un large sourire et une attitude assurée. Né à Vif en 1983, Yves Monnier évolue dans un milieu familial atypique, avec un père menuisier normand et une mère portugaise hypersensible. À Vaucanson, le lycéen peine dans des études scientifiques qui musellent l'expression de sa sensibilité. Ses amis d'enfance aux Beaux-Arts de Grenoble, lui montrent une nouvelle voie qu'il emprunte à son tour en 2003. Une joie, puis une année noire où il perd sa mère. Une séparation qui le pousse à s'interroger sur la transmission aux générations futures. Renouant avec ses attaches maternelles, il découvre le Portugal. Sa soif de découvertes remonte à la surface et il part à la rencontre de la Lituanie en dernière année d'études. Influencé par le travail d'un artiste letton dénonçant l'évolution d'une dictature via de simples portraits photographiés au fil du temps, il intègre la puissance de la transmission par des actions simples. Ses premiers travaux s'appuient sur le paysage comme vec-



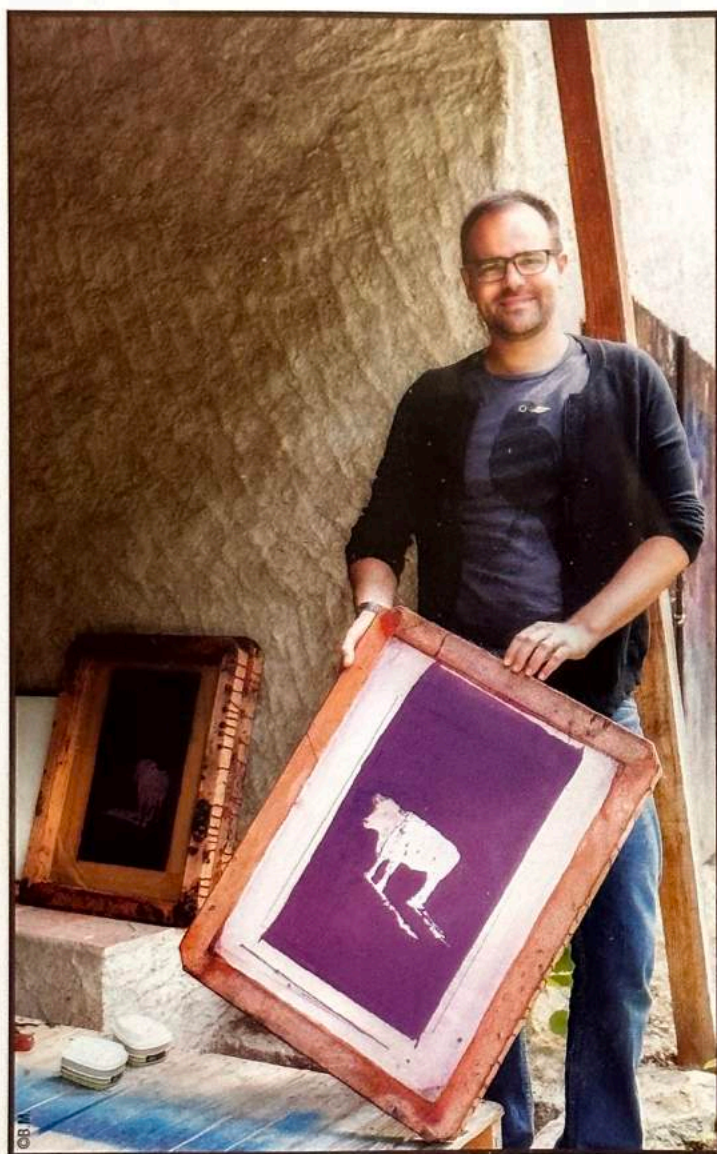
« Quand j'ai découvert l'histoire de Monsieur Yoshizawa, j'ai voulu rendre hommage à son engagement et son courage. »

teur d'expression, à l'image de son jardin zen, réalisé en 2008 pour la Fondation du Bocage en Savoie. Sensible à la diffusion du savoir, il ajoute une nouvelle corde à son arc et intervient auprès des scolaires à la demande du rectorat et de la CNAC-Magasin.

PREMIÈRE RÉTROSPECTIVE

« Quand j'ai découvert l'histoire

de Monsieur Yoshizawa, j'ai voulu rendre hommage à son engagement et son courage », se souvient Yves Monnier. Depuis l'accident nucléaire de Fukushima en 2011, ce fermier a décidé de continuer à vivre dans la zone contaminée pour dénoncer les effets d'une surconsommation destructrice et sauver ses 355 vaches de l'abattoir. « La lettre que je lui ai écrite a mis un an à lui parvenir », se souvient-



L'artiste manipule des matériaux indélébiles tels que le goudron, le béton ou la peinture de marquage : « Les prochains millénaires pourront retrouver des traces racontant les conséquences de la catastrophe. »

il. Depuis 2014, à partir des photos des vaches irradiées fournies par Sayuri Arima, l'auteur du reportage "Vivre en zone d'évacuation nucléaire", le plasticien réalise le portrait de chacune de ces vaches, à raison d'une trentaine par an.

Dans son jardin, l'artiste manipule des matériaux indélébiles tels que le goudron, le béton, la peinture de marquage ou l'or. « Un

choix délibéré, loin des supports numériques éphémères, pour immortaliser les déformations et les petites taches qui émergent du corps de chaque vache », souffle-t-il. Sur la quiétude du mur blanc de l'atelier, une agression rouge. Neuf toiles parmi les 296 à venir, glacent le sang. La luminosité de l'or transperce par endroits la peau noire des vaches. À l'image des peintures rupestres, « les prochains



La luminosité de l'or transperce par endroits la peau noire de la vache.



millénaires pourront retrouver des traces racontant les conséquences de la catastrophe», note l'artiste. Un travail de mémoire qui sera parachevé d'ici 2024. ■ V.P.

La première rétrospective avec 70 portraits est présentée jusqu'au 22 décembre au Centre d'art de la Conserverie à La Motte-Servolex, en présence des deux protagonistes japonais, Monsieur Yoshizawa et Sayuri Arima.



LA MOTTE-SERVOLEX
La folle histoire
du Japonais irradié

P. 38

SAVOIE
Les gros soucis financiers
des élus de montagne

P. 5



VALLÉE DU RHÔNE
La centrale du Tricastin
contrainte de fermer
provisoirement

P. 31

le dauphiné libéré

1.00€ | VENDREDI 29 SEPTEMBRE 2017 | A 73

CHAMBERY

UN MOIS APRÈS LA DISPARITION DE MAËLYS

L'appel émouvant des parents au suspect



Les parents de la petite Maëlys sont sortis de leur silence lors d'un bref point presse, hier, à Villeurbanne, au côté de leur avocat. Le père et la mère de la fillette disparue ont lancé un appel à la vérité au suspect, lui demandant de faire toute la lumière sur les événements qui se sont produits dans la nuit du 27 août dernier.

P. 32

RUFFIEUX

La source se tarit, le village s'inquiète



À Ruffieux, 185 habitants ont été privés d'eau mercredi. Une source alimentant leur réservoir d'eau était à sec. Du jamais vu dans l'histoire du village. Un camion citerne les a ravitaillés.

Photo de DL/Sylvain MUSCIG

P. 3

HANDBALL/STARLIGUE

Troisième défaite pour Chambéry qui s'incline à Dunkerque

P. 29

FOOTBALL

Ligue Europa: l'OM rate le coche à Salzbourg

P. 25



LE PRINCE
Lots à GAGNER sur f

Météo à Chambéry | Vendredi 29 septembre 2017

Matin	Après-midi	Nuit	Sam 30	Dim 1er	Lun 2	Mar 3
 ensoleillé	 ensoleillé	 dégelé				
Lever 7h32	Coucher 19h20	16h00 0h44	13° 23°	10° 19°	9° 23°	12° 17°

Page météo en fin de journal

LE CARNET Naissances | Mariages | Décès
TELEVISION Tous les programmes

P. 20-21
P. 37



73^e année
n° 22699

S'abonner au journal en ligne **le dauphine.com**
PASS 24 h | PASS hebdo | PASS mensuel | PASS annuel

POUR NOUS SUIVRE :



Facebook : Le Dauphiné Libéré
Twitter : @ledauphine

DU JEUDI 5 AU DIMANCHE 8 OCTOBRE 2017

BRIDES-LES-BAINS
ACCUEILLE



LES 10 ANS DU FESTIVAL DU
Film Francophone
D'ANGOULEME

Plus de 100 films
à voir gratuitement

Programme en ligne www.brides-les-bains.com

Informations et réservations à l'Office de Tourisme 04 79 53 20 64
ou sur place au Cinéma Le Derron, toutes les semaines de 14h à 18h

29 SEPT - 1^{ER} OCT 2017
EQUID'ESPACES
LA ROCHE-SUR-FORON
PARC DES EXPOSITIONS

WWW.EQUID-ESPACES.COM



LA
MAGIE
DU CHEVAL



ROCHEXPO
Foire de la Haute-Savoie
Avalanche

24
HEURES
D'INFOS

Les étudiants catalans dans la rue

« Nous voterons ! Indépendance » : au moins dix mille lycéens et étudiants en grève ont manifesté hier dans le centre de Barcelone pour défendre le référendum d'autodétermination. Le scrutin doit se tenir dimanche en dépit du refus de Madrid. Le gouvernement conservateur de Mariano Rajoy et la justice espagnole multiplient les actions afin d'empêcher son déroulement. Plus de 10 000 policiers envoyés en renfort pourraient bloquer l'accès aux bureaux de vote.

Bangladesh : un demi-million de réfugiés rohingyas

Le nombre de Rohingyas réfugiés au Bangladesh depuis fin août pour échapper aux violences en Birmanie a franchi hier la barre symbolique du demi-million. La minorité musulmane de l'état Rakhine (ouest) fuit une campagne de répression de l'armée birmane consécutive à des attaques de la jeune rébellion rohingya le 25 août. L'ONU dénonce une émigration ethnique dans cette région historiquement troublée. Pris de court, le Bangladesh, pays l'un des plus pauvres de la planète, est confronté à l'une des plus importantes crises humanitaires en Asie de ce début de siècle.

Crash de la Germanwings : une sphère en mémoire des victimes

Une sculpture en forme de sphère de 5 mètres de diamètre a été déposée à l'Airbus de la Germanwings s'est écrasée à Prads-Haute-Bléone (Alpes-de-Haute-Provence) en mars 2015. L'œuvre, réalisée par un sculpteur allemand, avait été présentée en mars dernier aux familles des victimes. Cette sphère est composée de 149 éléments distincts, soit le nombre de passagers et de membres de l'équipage morts dans le crash, en retranscrivant Andreas Lubitz, le copilote qui a précipité l'avion contre la montagne.

Collision mortelle sur les pistes : un an avec sursis pour l'adolescent

Le jeune homme de 19 ans, poursuivi pour avoir mortellement percuté un enfant de 7 ans sur une piste de La Joux du Loup (Hautes-Alpes) en mars 2014, a été écoupé d'un an avec sursis. Il a également l'obligation d'effectuer un stage de citoyenneté. La décision est tombée mercredi soir. Elle est conforme aux réquisitions du parquet de Gap, émises lors de l'audition devant la juge des enfants en juin dernier.

La terre a tremblé près de Rennes

Le tremblement de terre a surpris une partie de l'Ille-et-Vilaine dans la nuit de mercredi à jeudi, sans faire de dégât. L'épicentre du séisme de magnitude 3,9 a été localisé au sud-est de Rennes, entre les communes de Vern-sur-Seiche et de Janzé. Tout sauf une première en Bretagne, où une trentaine de secousses sont recensées chaque année, pour des magnitudes comprises entre 0,8 et 3,5 sur l'échelle de Richter.

Les agriculteurs contre un projet de ferme aux 4 000 bovins

La Confédération paysanne a demandé hier à Mâcon l'arrêt d'un projet de ferme en Saône-et-Loire, qui pourrait accueillir plus de 4 000 bovins destinés notamment à l'export, qu'elle juge emblématique des « dérives » liées à l'industrialisation de l'agriculture. Selon la demande d'autorisation adressée à la préfecture par l'éleveur, le projet consiste à « accueillir des bandes de jeunes bovins, pour mise en quarantaine sanitaire durant cinq semaines, avant d'être exportés vers des centres d'engraissement en France ou à l'étranger », notamment vers les « pays du Maghreb (plus particulièrement Algérie, Maroc) et la Turquie ».

Viol présumé : deux policiers du Quai des Orfèvres renvoyés aux assises

La cour d'appel de Paris a ordonné hier le renvoi devant la cour d'assises des deux policiers mis en examen dans l'enquête sur le viol présumé d'une touriste canadienne dans les locaux du 36, quai des Orfèvres à Paris en 2014. En juillet 2016, les juges d'instruction avaient prononcé un non-lieu, mais le parquet de Paris et la jeune femme avaient fait appel. Les deux policiers seront jugés pour « viol en réunion ».

Envoi d'argent : deux ans de prison pour la mère d'un djihadiste

Elle affirme avoir seulement « aidé » son fils en lui envoyant de l'argent en Syrie mais pour la justice, elle a financé le terrorisme : la mère d'un djihadiste franco-algérien présumé mort en Syrie a été condamnée hier à Paris à deux ans d'emprisonnement, une condamnation dont elle va faire appel. Les juges n'ont pas ordonné son incarcération immédiate, comme l'avait requis le procureur. Le représentant de l'accusation avait demandé 18 mois de prison.

TÉMOIGNAGE

SOLIDARITÉ | À La Motte-Servolex (Savoie), la saisissante exposition "Les Vaches de M.Yoshizawa"

Le sacrifice du paysan irradié

PAR JACQUES LELEU

Il vit à 14 kilomètres de Fukushima et refuse d'abandonner son troupeau. Un combat partagé par l'artiste grenoblois Yves Monnier. Ils racontent...

« J'attends la fin au milieu de ses vaches irradiées. Dans quinze ans, Masami Yoshizawa, aujourd'hui âgé de 64 ans, ne sera sans doute plus de ce monde. Ni les 355 bêtes qui peuplent la solitude de l'éleveur en colère. Elles ont pourtant l'air en pleine forme quand on regarde le reportage photo saisissant de Sayuri Arima, présenté actuellement à la Conciergerie, à La Motte-Servolex (Savoie). En s'approchant, les images révèlent des centaines de points blancs piquelant la robe brune. Autant de signes d'une dépigmentation qui trahit les premiers signes de la maladie. Tout a commencé le 11 mars 2011 quand explosait la centrale nucléaire de Fukushima. À 14 kilomètres de Nami, la commune sur laquelle est installée sa ferme. Depuis, le paysan est resté dans la zone interdite, désertée par la plupart des habitants.

« J'ai l'impression de m'occuper d'un zoo »

« J'ai l'impression de m'occuper d'un zoo », lâche Monsieur Yoshizawa quand il compare son troupeau à celui de Jean-François Thomas dont il vient de découvrir l'exploitation dans la commune savoyarde. Visiblement ébranlé par la vue de toutes ces bêtes saines et d'un matériel agricole moderne.

« J'étais jaloux, parce que, chez moi, mes vaches ne servent à rien... Elles ont été stérilisées et brouillent une herbe irradiée. La commercialisation de la viande et du lait venant de la zone interdite est impossible.

« Je ne veux pas les abandonner », répète-t-il inlassablement aux journalistes, mécènes, élèves et visiteurs qui ont appris son existence grâce à l'artiste grenoblois Yves Monnier.

« Quand j'ai découvert son histoire, se souvient-il, je lui ai écrit pour lui demander s'il voulait bien m'envoyer une photo de chacune de ses vaches. J'ai reçu la réponse un an plus tard.

La lettre a mis du temps à parvenir à son destinataire, qui s'est demandé d'abord pourquoi un Français se préoccupait de son sort. « Puis j'ai été ému par son projet. »

« Les survivants de Fukushima vivent à l'écart. Ils font peur »

Dès réception des premières photos, Yves Monnier se met au travail. Il veut immortaliser toutes les bêtes en réalisant des portraits à partir des tirages numériques. Une, course contre la montre, pour dire que l'art survivra à l'éleveur et au cheptel. Les cent premiers tableaux alignés créent un effet hypnotique dans la galerie savoyarde. Silhouettes noires sur fond rouge sang, parsemées de taches d'or. Des taches qui intriquent l'agriculteur japonais. Evoquent-elles les traces de la fission



Inlassablement, Masami Yoshizawa montre la zone interdite dans laquelle il vit avec son troupeau. Un combat que soutient l'artiste grenoblois Yves Monnier, dont l'exposition-témoignage est présentée jusqu'au 23 décembre à La Motte-Servolex. (Photo Le Dauphiné Libéré)

nucléaire ?

Pour Yves Monnier, l'art n'est pas un supplément d'âme. Il est en prise directe avec le chaos du monde. L'artiste travaille depuis plus de dix ans sur le paysage et ce que l'homme lui fait subir. Il sait aussi que la durée d'une image numérique ne dépasse pas quinze ans. Le temps qu'il reste à vivre pour les vaches de Monsieur Yoshizawa. D'où le choix d'un support qui témoignera de leur passage sur terre une fois disparues. Il compte réaliser une trentaine de portraits par an. La moitié des recettes de la vente ira à « la ferme de l'espoir », une association créée pour aider l'éleveur à continuer son combat. Son sacrifice.

« Si je quitte ma ferme, ils ne me laisseront pas y retourner. Je reste pour protester contre ce gouvernement qui veut faire oublier ce qui s'est passé. » Le résisteur de Fukushima redoute que les traces visibles de l'irradiation s'estompent après sa mort et celle des vaches. D'où son émotion face au troupeau silencieux d'Yves Monnier. « Son travail m'apporte un soutien de plus. » Une consolation inattendue pour celui que les Japonais osent à peine saluer. Comme le constate l'artiste Kyoko Kasuya qui accompagne l'éleveur dans son pèlerinage français. « Les survivants de Fukushima font peur. »

À VOIR. Les photos, portraits et vidéos sur « Les vaches de M.Yoshizawa » sont présentées jusqu'au 23 décembre à la Conciergerie, La Motte-Servolex.

À Chambéry, un jardin "ravagé" pour cultiver la mémoire

Un jardin japonais ravagé. C'est ce qui est venu à l'esprit d'Yves Monnier en 2011, quand la catastrophe a touché le Japon alors qu'il était en résidence artistique à la Conciergerie, à La Motte-Servolex. « Fukushima mon amour » a été créée il y a six ans, en format plus réduit, avec des éléments minéraux, végétaux, un peu de goudron et de la pâte à papier vitrifiée. L'installation visible aujourd'hui à Chambéry, au lycée horticoles du Bocage, est monumentale. Elle est le fruit de trois ans de collaboration entre l'artiste isérois et l'institution autour de la question du devoir de mémoire. Qu'est-ce que la transmission ? Qu'est-ce qu'on peut avoir à cœur de transmettre ? Comment entretenir la mémoire, à la fois

pour éviter que l'histoire ne se reproduise mais aussi par respect pour les martyrs ? Ces questions sont celles que se sont posées les élèves de la Fondation du Bocage et l'artiste. Et ensemble, les élèves en paysagisme-horticulture et l'artiste ont reproduit « Fukushima mon amour » en format XXL.

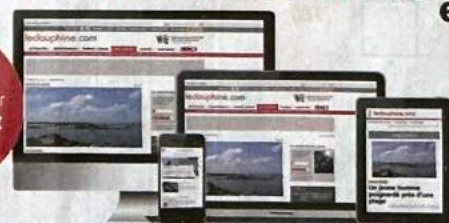
Pour assurer la pérennité de son œuvre, l'artiste a laissé à la Fondation du Bocage une « notice d'interdiction » : pas de ratissage du goudron, pas de coupe, ni de taille. Seules les formes végétales de l'œuvre seront maintenues et le goudron désherbé une fois par an, pour éviter - ironie du sort - que la vie ne reprenne le dessus. L'art et la mémoire, cultivés ici dans le même jardin.

Perrine COULON

Toute

L'INFORMATION

en ligne

0,80€
seulement

- L'actualité en illimité sur tous vos écrans
- Le journal numérique dès 6 h le matin
- L'accès aux 33 éditions
- 28 jours d'archives
- Rendez-vous sur ledauphine.com



SAVOIE/HAUTE-SAVOIE
Elles veulent devenir
Miss Pays de Savoie P. 2, 3

HANDBALL/STARLIGUE
Chambéry rate son entrée
devant son public P. 28



DISPARITION
Liliane Bettencourt, la
femme la plus riche du
monde, s'est éteinte P. 33

le dauphiné libéré

1,00€ | VENDREDI 22 SEPTEMBRE 2017 | A 73

CHAMBÉRY



Maison Cavaillé
depuis 1949
Grands Vins de
Propriétaires

www.cavaillé.com

GRENOBLE UN GROUPE POLITIQUE REVENDIQUE L'INCENDIE DE LA CASERNE

Ils s'en prennent à la gendarmerie



Un entrepôt de la gendarmerie de Grenoble a été incendié volontairement dans la nuit de mercredi à jeudi. L'acte, revendiqué par un mouvement libertaire anticapitaliste, s'ajoute à une liste d'attaques similaires ces dernières semaines en Isère, mais aussi dans la Drôme et en Ardèche. Qui sont ces activistes dont les actions se multiplient au fil des mois ? Le D.U.M. P. 32

SAVOIE/ISÈRE/JAPON

La ferme irradiée de Fukushima



Malgré l'accident nucléaire de Fukushima, Masami Yoshizawa vit toujours, avec ses vaches, dans sa ferme à 14 km de la centrale. Une exposition photo lui est consacrée tandis qu'il est en visite en Savoie et en Isère. Photo Le D.U. Sylvain MUSCIO P. 6

BASKET-BALL/PRO B

Nouveaux visages et cartes rebattues à Aix-Maurienne

P. 27

FRONT NATIONAL Philippot quitte le navire, quel avenir pour le parti de Marine Le Pen ?

P. 30



LE CARNET Naissances | Mariages | Décès
TELEVISION Tous les programmes

P. 19-20
P. 37



Météo à Chambéry Vendredi 22 septembre 2017				Sam 23	Dim 24	Lun 25	Mar 26
Matin		Après-midi					
ciel voilé	ciel clair	ciel clair	ciel clair	11° 23°	9° 23°	8° 23°	9° 21°
Lever 7h23	Coucher 19h34	Coucher 19h34	Coucher 19h34				



73^e année
n° 22652



S'abonner au journal en ligne **le dauphine.com**
PASS 24 h | PASS hebdo | PASS mensuel | PASS annuel

POUR NOUS
SUIVRE :



Facebook : Le Dauphiné Libéré
Twitter : @ledauphine

en vente
chez votre marchand de journaux



**LES BLEUS
FONCENT
VERS LES JEUX**

Pour commander :
au 04 76 88 70 88
ou boutique Jedauphine.com

le dauphiné



EN VENTE
chez votre marchand de journaux

**ÇA BOUGE SUR
VIARHÔNA !**

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

VIARHÔNA

BON DE COMMANDE

☐ Oui, je souhaite recevoir

exemplaire(s) de VIARHÔNA MAGAZINE n°6 (sept 2017)

au prix de 5,95 € l'unité + 2 € de participation à l'envoi

Je joins deux règlement d'un montant de _____ € par :

La Caisse d'Allocations Familiales (à l'ordre de : DAUPHINÉ LIBÉRÉ)

La Caisse d'Allocations Familiales (à l'ordre de : DAUPHINÉ LIBÉRÉ)

Je peux aussi commander par téléphone (numéro de 02) au 04 76 88 70 88.

Signature

le dauphiné

VOTRE RÉGION

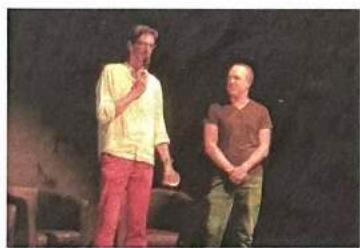
NOS IDÉES DE SORTIE



MONTMÉLIAN The Big ukuléle syndicate, ce soir

Ce à 20 h, l'Espèce François Mitterrand lancera officiellement sa saison culturelle. La soirée débutera avec la présentation de la programmation 2017/2018 avec notamment Cali, Amélie les crayons, Raphaël Mezrahi... Et surtout, se poursuivra avec l'excellent The Big ukuléle syndicate ou 12 "ukulélistes" reprennent de grands standards sur une mise en scène burlesque avec une cantatrice et un majordome déjanté. Photo: Bli

> Entrée libre.



AIME-LA-PLAGNE Frédéric Burnier-Framboret raconte l'Iran, ce soir

Frédéric Burnier-Framboret, géomètre-expert de profession (à gauche sur la photo, aux côtés de Florian Bailey, réalisateur du film), a mené une équipe composée d'Iraniens et de Français afin de sensibiliser à la relance du tourisme en Iran. Le récit de l'expédition "Mont Damavand, une rencontre au sommet", dont l'objectif était de mesurer symboliquement l'altitude du point culminant d'Iran, est prévu ce soir, salle de spectacle et de cinéma d'Aime, à 20 h 30.

CHAMBÉRY/LA MOTTE-SERVOLEUX

Une rencontre et une exposition pour ne pas oublier Fukushima

Quand des vaches irradiées deviennent des œuvres d'art



Masami Yoshizawa vit à 14 kilomètres de Fukushima avec son troupeau de vaches irradiées qu'il refuse de quitter. Son histoire a bouleversé la photographe Sayuri Arima et l'artiste grenoblois Yves Monnier qui lui consacrent une exposition saisissante à La Motte-Servoleux. Photo: La Dépêche du Midi

Ma Masami Yoshizawa a quitté quelques jours sa ferme irradiée pour venir témoigner. Après une rencontre mercredi à La Motte-Servoleux, il sera demain à Chambéry puis à Grenoble. Trois occasions de rappeler comment sa vie a basculé le 11 mars 2011 quand se produisit l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima. À 14 kilomètres de chez lui.

« Je lui ai écrit pour lui demander s'il acceptait de faire un portrait de chacune de ses vaches. » La lettre a mis plusieurs mois à parvenir. Surprise de l'éleveur de voir que son combat intéressait quelqu'un

en France. Yves Monnier recevait la réponse un an plus tard et se mettait au travail. Des dizaines de portraits de vaches noires sur fond rouge avec des éclats d'or comme autant d'impacts.

« Je suis un kamikaze »

L'exposition qui vient de commencer à La Motte-Servoleux saisit par la présence muette de tous ces animaux figés. Sur la vente de chaque œuvre, l'artiste cède la moitié de la recette à « La ferme de l'es-

poir », une association créée pour aider le paysan à rester chez lui et à nourrir son troupeau.

À l'étage, les photos sans complaisance de Sayuri Arima nous laissent imaginer le quotidien d'un homme résistant, seul au milieu de ses bêtes, à la volonté des autorités de faire oublier ce drame. « Je suis un kamikaze », répète M. Yoshizawa lors des rencontres avec le public.

Demain après-midi, il échangera avec les élèves du lycée agricole du Bocage, à Chambéry, ou

L'INFO EN +

RENDEZ-VOUS

- Masami Yoshizawa, et Yves Monnier seront demain à 14h à la Fondation du Bocage de Chambéry où ils rencontreront les élèves qui ont participé au projet artistique.

- Demain à 20h30, au Magasin des horizons du Centre national d'art contemporain de Grenoble, Masami Yoshizawa et la photographe Sayuri Arima assisteront à la projection d'un film tourné dans la zone interdite (B, Esplanade Andry Farcy. Réservations au 04 76 21 95 84).

- Sérigraphies, photos et vidéos jusqu'au 23 décembre à La Concorde, La Motte-Servoleux.

Yves Monnier a créé une installation monumentale de 400 m² inspirée d'un jardin japonais à l'abandon. Une œuvre d'art comme une invitation à s'interroger sur les cicatrices des blessures infligées par l'Homme sur son environnement.

Demain soir, M. Yoshizawa terminera son voyage au Centre national d'art contemporain de Grenoble. Un court-métrage sur sa vie dans la zone interdite sera également projeté.

Jacques LELU

LES HORAIRES DES CINÉMAS JUSQU'AU 26 SEPTEMBRE

AIX-LES-BAINS

LES TOILES DU LAC

> Le petit Spirou (avant-première) : ven à 14h.
> Ça : tj à 14h, 16h40, 19h20 et 22h + dim à 11h.
> Mon garçon : tj à 14h, 16h, 17h55, 19h50 et 21h45 + dim à 11h.
> Gauguin : tj à 14h, 16h, 18h et 20h + dim à 11h.
> American assassin : tj à 14h, 17h50, 20h et 22h10 + dim à 11h.
> L'un dans l'autre : tj à 16h10, 18h35, 20h20 et 22h + dim à 11h.
> Mother ! : tj à 14h, 16h15, 19h et 21h30 + dim à 11h.
> Barry Seal - American traffic : tj à 16h15, 19h45 et 22h + jeu, ven, lun et mar à 14h.
> Mary : tj à 16h et 20h.
> Seven sisters : tj à 17h25, 19h45 et 22h05 + jeu, ven, lun et mar à 14h + dim à 11h.
> Nés en Chine : mer, sam et dim à 16h25.
> Bigfoot Junior : mer, sam et dim à 13h50 et 15h40 + dim à 11h.
> Cars 3 : mer, sam et dim à 14h + dim à 11h.
> Valérian et la cité des mille planètes : tj à 22h + mer et sam à 13h55 + jeu, ven, lun et mar à 14h.
> Moi, moche et méchant 3 : mer, ven et sam à 16h15 + dim à 14h et 16h15.

CINÉMA VICTORIA

> Le maître est l'enfant (avant-première) : ven à 20h30.
> Le redoutable : mer, ven, sam et dim à 16h15 et 18h35.
> Les grands esprits : mer à 16h15 et 18h30 + jeu à 16h30 et 20h45 + ven à 16h15 + sam à 14h, 16h15 et 18h30 + lun et mar à 16h15, 18h30 et 20h45.
> La trace : ven à 20h.
> Les fantômes d'Ismail : mer, dim et lun à 20h45 + jeu et mar à 16h15 + sam à 18h30.
> Nos années folles : tj à 16h15 et 20h45 + sam et dim à 14h.
> Barbara : tj (sauf ven) à 20h45

ALBERTVILLE

LE DÔME CINÉMA

> Ôtez-moi d'un doute : mer et dim à 16h15 et 20h30 + jeu et lun à 18h15 + ven à 14h30 et 21h + sam à 14h et 18h30 + mar à 20h30.
> Les grands esprits : mer et dim à 14h et 16h15 + jeu et lun à 20h30 + ven à 18h30 + sam à 16h15 et 21h + mar à 14h30.
> Gabriel et le montagne (VOST) : mer et lun à 20h30 + ven à 21h + sam à 14h et 18h15 + dim à 13h45 + mar à 19h.
> Petit paysan : mer à 16h15 + jeu et mar à 18h15 + ven à 14h30 + sam à 16h30 + dim à 18h30.
> Le redoutable : mer à 14h et 16h15 + jeu à 20h30 + ven à 18h30 + sam à 21h + dim à 16h15 et 20h30 + lun à 18h15 + mar à 14h30 et 20h30.

LE DÔME GAMBETTA

> Fermeture annuelle.

BELLEY

L'ARLEQUIN

> Fermé jusqu'au 11 octobre.

CHALLES-LES-EAUX

LE CHALLENGER

> Nés en Chine : mer à 15h30 et 19h + lun à 17h.
> Lou et l'île aux sirènes : mer à 17h + sam à 14h.
> Nos années folles : mer à 17h15 et 19h + tj (sauf mer et dim) à 16h30 et 18h30 + dim à 16h30 et 20h45.
> L'ascension : mer à 14h30 + dim à 11h et 14h30.
> Le redoutable : mer à 16h30 + jeu à 16h30 et 20h45 + ven à 16h30 + sam à 14h30 et 20h45 + dim à 16h30 et 20h45.
> Gauguin - Voyage de Tahiti (VO) : tj (sauf jeu et dim) à 14h30, 16h45 et 20h45 + jeu à 14h30, 16h30 et 20h45

CHAMBÉRY

LE FORUM

> Fermeture pour travaux.

L'ASTRÉE



En salles depuis mercredi : "Gauguin-Voyage de Tahiti" avec Vincent Cassel. Movie Studio Canal/NJL Entertainment

> Valse avec Bachir (VO) : jeu à 18h30.
> Ôtez-moi d'un doute : tj (sauf jeu et dim) à 16h30 et 21h + jeu à 14h30 et 21h + dim à 16h et 20h45.
> 120 battements par minute : tj (sauf dim) à 20h45 + dim à 14h.
> Visages villages : dim à 11h.
> Barbara : mer à 15h15 et 19h15 + tj (sauf mer et dim) à 14h30 et 16h30 + dim à 19h.
> Nos années folles : mer à 17h15 et 19h + tj (sauf mer et dim) à 16h30 et 18h30 + dim à 16h30 et 20h45.
> L'ascension : mer à 14h30 + dim à 11h et 14h30.
> Le redoutable : mer à 16h30 + jeu à 16h30 et 20h45 + ven à 16h30 + sam à 14h30 et 20h45 + dim à 16h30 et 20h45.
> Gauguin - Voyage de Tahiti (VO) : tj (sauf jeu et dim) à 14h30, 16h45 et 20h45 + jeu à 14h30, 16h30 et 20h45

PATHE - LES MALLS

> Dans un coin de ce monde : mer à 16h45 + dim à 14h.
> Dans un coin de ce monde (VO) : mer et dim à 18h30 + jeu à 16h45 + tj (sauf mer, jeu et dim) à 16h45 et 18h30.
> Gabriel et le montagne (VO) : dim à 11h.
> Petit paysan : dim à 11h.
> Cyano de Bergerac (théâtre - La Comédie française) : jeu à 20h + dim à 18h + lun à 14h + mar à 15h.
> Au revoir là-haut (avant-première) : mer à 20h (7 € la place sur internet avec le code promo "7art").
> American assassin : tj à 13h, 15h25, 17h15, 20h05, 22h20 + dim à 10h50.
> Ça : tj à 13h30, 16h30, 17h45, 19h20, 22h10 + dim à 10h40.
> L'un dans l'autre : tj à 13h (sauf mar), 16h15, 18h15, 20h15 et 22h10 + mer à 14h, 16h15, 18h15, 20h15 et 22h10 + dim à 12h50 et 17h50

+ jeu, ven et mar à 12h50, 15h et 17h50 + sam à 12h50 et 17h50 + dim à 10h40 et 12h50 + lun à 15h et 17h50.
> Les grands esprits : tj à 13h15 (sauf mer, sam et dim), 15h05 (sauf lun) et 19h55 (sauf jeu).
> Moi, moche et méchant 3 : tj (sauf mar) à 17h40 + mer, sam et dim à 13h45 et 15h15 + dim à 11h15.
> Bigfoot Junior : mer, sam et dim à 13h et 15h + dim à 11h.
> Cars 3 : mer, sam et dim à 13h15 + dim à 10h45.

CURIAL CINÉMA

> Fermeture pour travaux.

FOURNEAUX

L'EMBELLE

> Crash test Aglaé : mer et sam à 20h30 + dim à 17h30.
> Ôtez-moi d'un doute : mer et sam à 17h30 + ven 20h30.
> Les as de la jungle : sam à 15h.
> Moi, moche et méchant 3 : dim à 15h.
> Cuori puri : dim à 20h30.
> Banana : lun à 20h30.
> Belles mais pauvres : mar à 20h30.

LE PONT-DE-BEAUVOISIN

LE DIAMANT

> Seven sisters : mer à 15h30 + ven, sam à 20h30 et 16h30.
> 120 battements par minute : mer à 20h30 + sam à 15h30 + mar à 17h30.
> Petit paysan : ven, sam à 18h30 + dim à 19h + mar à 20h30.
> Cars 3 : mer à 18h + dim à 14h15.

MONTMÉLIAN

CHARLIE CHAPLIN

> Le Caïre confidentiel : sam à 18h + dim à 20h30.
> Dunkerque : sam à 20h30 + dim à 18h + mar à 20h30 (VOST).
> Suprême des singes : mer à 21h.
> Ce qui nous lie : jeu et mar à 21h.
> Song to song (VOST) : jeu à 21h.
> Spiderman 3 - Homecoming :

ven à 21h + dim à 14h30.

> Crash test Aglaé : ven à 21h.

> Atomic blonde : sam à 14h30 et 21h + dim à 17h30.

> Dunkerque : sam à 14h30 et 21h.

> Cars 3 : dim à 14h30.

> Sales gosses : dim à 17h30.

SAINT-GENIX-SUR-GUIERS

L'ATMOSPHÈRE

> Fermeture pour travaux.

SAINT-MICHEL-DE-MAURIENNE

LE SAVOIE

> Ôtez-moi d'un doute : mer, sam et lun à 20h30.
> Bio et local - Food coop : jeu à 20h.
> Crash test Aglaé : ven à 21h + sam à 17h30 + mer à 20h30.
> Dans la forêt enchantée de Fukushima : dim à 15h (cinéma-musée).

SAINT-PIERRE-D'ALBIGNY

LE FLORE

> Cars 3 : mer à 18h30 + sam à 17h.

> Sales gosses : ven et sam à 20h30.

UGINE

CHANTECLER

> Nos années folles : mer à 16h et 18h30 + jeu et lun à 14h30 et 20h30 + ven et sam à 18h30 + dim à 14h et 16h15 + mar à 18h15.
> Le petit Spirou : dim à 16h.
> Seven sisters : mer à 13h45 et 20h30 + ven à 13h45 + sam à 13h45 et 20h30 + lun et mar à 20h30.
> Gabriel et le montagne (VOST) : mer et lun à 18h + jeu à 14h30 et 20h30 + ven à 15h30 + sam à 16h + dim à 20h30.
> Les grands esprits : mer à 16h15 + ven à 16h15 + sam à 13h45 et 18h30.
> Mon garçon : mer à 14h et 20h30 + jeu à 16h15 + ven à 21h + sam à 16h15 et 21h + dim à 14h et 18h15 + lun à 14h30 et 18h15 + mar à 20h30.